30e ANNÉE N° 338 15 fr. 1er AVRIL 1942

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE



Autorisation de publication n° 25.

AVIS IMPORTANT

Les restrictions qui nous sont imposées dans notre approvisionnement en papier nous contraignent, à notre vif regret, à réduire notre tirage. Nous pensons donc qu'il est de l'intérêt des lecteurs qui suivent notre revue de s'assurer les prochains numéros en souscrivant un abonnement aux conditions indiquées ci-dessous.

France et Colonies : 6 mois	**80** fr.
Étranger (Union postale)	**90** fr.
— (autres pays)	**96** fr.
France et Colonies : 1 an	**150** fr.
Étranger (Union postale)	**170** fr.
— (autres pays)	**180** fr.

Les demandes d'abonnement sont reçues ainsi qu'il est indiqué ci-après :

Zone occupée : **La Nouvelle Revue Française,** 5, rue Sébastien-Bottin, Paris-7e — Compte chèque postal : Paris 169-33.

Zone non occupée : **Messageries Hachette, Service de la Nouvelle Revue Française,** 12, rue Bellecordière, Lyon — Compte chèque postal : Lyon 218.

Toute demande de changement d'adresse doit nous parvenir avant le 20 de chaque mois. Elle doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de 2 francs en timbres.

Le Directeur reçoit le Jeudi, de 17 heures à 19 heures.

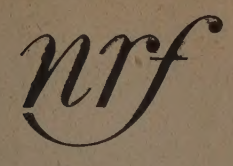
La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.

Les auteurs non avisés dans un délai de trois mois de l'acceptation de leurs manuscrits peuvent les faire reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les manuscrits accompagnés des timbres nécessaires pour les frais de poste sont seuls retournés à leurs auteurs.

CAHIER d'AVRIL

des Éditions de la



VRAGES PARUS DU 1er DÉCEMBRE 1941 AU 28 FÉVRIER 1942

ROMANS - RÉCITS

Aymé : Travelingue...... 28 »
asquet : Traduit du Silence. 35 »
Bernard : Pareil à des En-
.... 35 »
s Exbrayat : Ceux de la
t.......................... 30 »
Fraigneau : La Fleur de
e.......................... 33 »
: Francis : Histoire Sainte.. 35 »
Hamp : Gens de Cœur.... 38 »
Joyeux : Agathe de Nieul
oir........................ 35 »
eckert : Les Coups....... 33 »
nd Queneau : Les Temps
s.......................... 28 »
d Robin : Le Temps qu'il
.... 33 »
in Rallon : L'Ouche aux
is......................... 33 »
on : Le Voyageur de la
saint...................... 25 »
on : La Maison des Sept
es Filles.................. 25 »

BEAUX-ARTS

noist : Art du Monde..... 45 »
busier : Sur les 4 Routes.. 45 »

GÉOGRAPHIE

Métraux : L'Ile de Pâques
lection « L'Espèce humaine ») 65 »

THÉATRE

Paul Claudel : L'Histoire de Tobie et de Sara.................... 28 »
André Gide. Théâtre : Saül. — Le Roi Candaule. — Œdipe. — Le Treizième arbre.......... 50 »

LITTÉRATURE

André Mary : Tristan. La merveilleuse histoire de Tristan et Iseut et de leurs folles amours restituée en son ensemble et nouvellement écrite dans l'esprit des grands conteurs d'autrefois... 33 »
Henri Mondor : Vie de Mallarmé (tome II)..................... 80 »

ESSAIS

Georges Dumézil : Jupiter, Mars, Quirinus. (Collection « La Montagne Sainte-Geneviève ».) 42 »

HISTOIRE - BIOGRAPHIE

Augustin Renaudet : Machiavel.. 50 »

COLLECTION CATHOLIQUE

F. Ducaud-Bourget : La Vie méprisée de Jehanne de France... 7 »
F. Ducaud-Bourget : Orate, fratres. 7 »
Omer Englebert : Vie de Sainte Geneviève.................... 7 »
Charles Péguy : Notre Dame.... 7 50

GALLIMARD
1942

OUVRAGES PARUS EN MARS 1942

RÉCIT

KAREN BLIXEN : LA FERME AFRICAINE.

Traduit du danois par Yvonne Manceron.

Un volume in-16 double couronne.............................

La baronne danoise Karen Blixen a séjourné vingt-cinq ans en A Orientale, où elle exploitait une ferme. Ce sont ses impressions d'A qu'elle rapporte dans ce livre qui a eu le plus grand succès, tant dai pays natal qu'en Allemagne et dans les pays anglo-saxons.

Succès mérité, car Karen Blixen est un écrivain de grand talent qu seulement sait évoquer les beautés et les étrangetés du paysage afi mais encore pénètre avec perspicacité tous les aspects de l'âme des Elle a pour eux une sympathie émue et compréhensive qui donne pages un charme et une poésie que l'on rencontre rarement dans les de voyage. Celui-ci est unique par sa valeur documentaire, par sa p par son intérêt romanesque. Qu'elle raconte l'histoire de la petite g Lullu ou du petit nègre Kamante, qu'elle décrive une chasse aux lic une fête Massai, Karen Blixen demeure une conteuse intelligente et se dont l'art très sûr sait « faire parler l'Afrique ».

BIOGRAPHIE

LÉON LEMONNIER : CAVELIER DE LA SALLE L'EXPLORATION DU MISSISSIPI.

Collection « La Découverte du Monde » nº 10.

Un volume in-8º soleil, sous couverture illustrée, comportant huit hors-texte et 1 carte...............................

Voici, dans la Collection « La Découverte du Monde », un livre qu conte la vie et les voyages du plus grand explorateur français du XVIIe s Cavelier de la Salle fut le premier Européen à descendre le Mississipi ju son embouchure, Il rêvait de créer là un grand empire français, m mort l'en empêcha. Il n'en avait pas moins donné à sa patrie des terri immenses que nos gouvernements ne surent pas garder.

La vie de Cavelier de la Salle parmi les Peaux-Rouges est passion comme un roman d'aventures. En outre, comme le dit Léon Lemo ce héros « a sa place marquée entre Vauban et Jean Bart... Il ajout génération classique ce qui lui manquait évidemment : un homme d regard ait dépassé la France et l'Europe... Il a étendu, au delà des l'éclat du Roi-Soleil. Il couronne ce siècle royal d'un beau rêve impér

L'auteur du livre, Léon Lemonnier, est chargé de conférences à l bonne depuis dix ans. Il se fit d'abord connaître par des romans e nom reste attaché à la fondation du populisme, dont il rédigea et sig manifestes. Puis il publia des biographies d'hommes de lettres et de gateurs. Il a déjà donné, dans la même collection, **Le Capitaine Co l'Exploration de l'Océanie,** dont la presse a loué la netteté et l'e dans le récit.

OUVRAGES PARUS EN MARS 1942

RÉCIT

NST JÜNGER : SUR LES FALAISES DE MARBRE.

Traduit de l'allemand par Henri Thomas.

Un volume in-16 double couronne........................... **32** fr.

ous ne connaissons jusqu'à présent d'Ernst Jünger que des livres qui tuaient entre les mémorialistes de la guerre et les philosophes. **Sur les ises de Marbre** nous découvre un conteur. Nous retrouvons ici les nes qui courent dans l'œuvre entière, la volonté de création spirituelle prises avec l'écroulement tragique de toute réalité, le triomphe sur nême, — mais ils sont portés, animés par une action qui les roule me un torrent roule des feuillages. L'incarnation de la violence pri-ve dans la personne du grand Forestier est particulièrement puissante. tes les figures, de l'enfant Erion jusqu'au vieux maître des troupeaux ovar, sont indiquées en traits précis, et comme tracés au burin.

e livre prend place dans la série des récits à la fois imaginaires et baignés ensée dont le romantisme allemand nous offre les premiers exemples. 'il se rattache à une tradition, — celle des Novalis, des Storm, des er, — il est bien fait par ailleurs pour trouver un écho dans une âme lerne; une sorte de frémissement et d'anxiété tragique, qui est le e des temps, anime cette fiction farouche et lui donne son unité.

Henri THOMAS.

PHILOSOPHIE

JVRES DE MAITRE ECKHART : SERMONS, TRAITÉS.

Traduction de Paul Petit.

Collection « Les Classiques Allemands ».

Un volume in-8o carré....................................... **60** fr.

n sait fort peu de choses de la vie de maître Eckhart.

naquit vers 1260, près de Gotha. Il dut entrer de bonne heure dans le vent des Dominicains d'Erfurt. On pense qu'il fréquenta les universités Strasbourg et de Cologne. De là, il dut être envoyé à l'université de s.

n 1311, il est élu supérieur de la province d'Allemagne (Haute Alle-gne et Rhénanie); nous le trouvons ensuite professeur de théologie à sbourg, puis à Cologne...

n 1326, l'archevêque de Cologne lui intente un procès en inquisition. t de l'appui unanime de son ordre, Eckhart fait lui-même appel au t-Siège et lit, dans l'église des Dominicains, une déclaration solennelle testant de l'orthodoxie de ses intentions et rétractant volontiers ance toute erreur dont on pourrait le convaincre. Son recours à ne est rejeté, et à partir de ce moment on n'a plus aucune indication les faits et gestes du maître.

e volume est la traduction pure et simple des sermons et traités de tre Eckhart, tels que les a présentés Buttner. Ce n'est donc à aucun ré une œuvre de critique savante.

OUVRAGES PARUS EN MARS 1942

BIOGRAPHIES

PIERRE BRISSON : MOLIÈRE. Sa vie dans ses œuvres.

Un volume in-16 double couronne, couverture papier Ingres. **55**
35 exemplaires numérotés sur pur fil........................ **150**

Ce livre essaie de lier étroitement Molière à son œuvre. On y trouv en même temps que l'examen de ses pièces l'histoire des sentiments ont préparé, accompagné et suivi leur création.

Pour être située dans son atmosphère et saisie dans ses vraies origin l'œuvre de Molière réclame plus qu'une autre la connaissance de celui l'a conçue. Entre la vie de l'auteur-comédien et son théâtre, les relati étaient multiples, permanentes et profondes. Elles se manifestaient aux yeux du public; aucune de ses comédies ne prenait l'aspect vo d'une confidence; l'emploi même qu'il occupait comme acteur s'y d'ailleurs opposé. Ces liens tenaient à la nature et à la formation de esprit. L'imagination créatrice, chez lui, demeurait le produit tardif l'activité professionnelle et cette activité professionnelle pénétra existence entière. Aimer vraiment son œuvre, c'est chercher l'hom en elle.

Molière seul est en cause. C'est lui qu'on eût souhaité faire revivre. la chaleur de sa présence animait quelques-unes de ces pages, le but ser atteint. Cet essai ne vaut que dans la mesure où peuvent compter u affection profonde pour l'homme et une familiarité à peu près quotidier avec l'œuvre.

P. B.
(Extrait de l'Avant-Propos)

DMITRI MEREJKOVSKI : CALVIN.

Traduit du russe par Constantin Andronikoff.
Un volume in-16 double couronne, sous couverture illustrée. **33**

Calvin et Luther sont antinomiques et complémentaires. Le terr était tout préparé pour Calvin, qui empruntera la voie nettoyée Luther. Il répétera textuellement certaines assertions de Luther, mai ne le suivra pas en tout point. Il freinera le char de la Réformation empo par les chevaux fous de Luther, au bord même du précipice de la Révo tion; il en retiendra et apaisera l'esprit insurrectionnel. Si Calvin a par cipé ainsi réellement à la constitution de l'humanité chrétienne, alors hommes de notre temps devraient savoir de quelle « inconnaissa volonté » il fut l'instrument fatidique.

OUVRAGES PARUS EN MARS 1942

BIOGRAPHIE

AUL LANDORMY : GOUNOD.

Un volume in-16 double couronne, sous couverture illustrée. **35** fr.

Gounod vu par un témoin de ses dernières années mêlé au milieu qui :ourait alors l'auteur de **Faust**, Gounod jugé par un contemporain des férentes révolutions du goût qui depuis lors ont agité le monde musical ınckisme, debussysme, tentative des « Six »), vu enfin par un homme 1942 fort différent de ce qu'était le public de 1859 ou de 1880, voilà ce offre à ses lecteurs le nouveau livre de M. Paul Landormy. On y trou-a le récit d'une vie qui sans être très mouvementée ne fut pas non plus s aventures, la description des divers états d'une âme assez complexe qui mêle à des occupations très profanes les soucis les plus gravement igieux, le récit d'une vie coupée de fréquents voyages, d'un voyageur sible aux impressions de nature et qui sait les conter dans le meilleur le. On y trouvera le détail des petits événements qui précèdent et vent chaque première représentation, les opinions de la critique sur œuvres, l'analyse aussi de ces œuvres et l'indication de la valeur qu'elles ıblent avoir définitivement acquise avec le temps. Alors Gounod appa-tra comme un compositeur infiniment plus important qu'on ne le croit rdinaire, comme un grand musicien qui, en 1859, avec son **Faust** a vé la France du double danger de l'italianisme et de l'éclectisme qu'elle ırait alors et l'a ramenée sur la route glorieuse de son véritable destin.

THÉATRE

M. SYNGE : THÉATRE : L'Ombre de la Ravine. — A cheval vers la mer. — La Fontaine aux Saints. — Le Baladin du Monde Occidental.

Traduction de Maurice Bourgeois.
Un volume in-16 double couronne........................... **42** fr.

ıprement discuté de son vivant, John Millington Synge (1871-1909), le s remarquable écrivain de théâtre de l'Irlande contemporaine, est ntenant étudié et admiré à l'égal d'un classique dans l'Empire Britan-ue et aux États-Unis, ainsi qu'à l'étranger. Sa tragédie : **A cheval vers ner,** compte parmi les pièces en un acte les plus célèbres du répertoire langue anglaise. Son **Baladin du Monde Occidental** a fait sensation par-t où il a été représenté, et feu George Moore l'a proclamé l'œuvre la s significative des deux cents dernières années. Le Théâtre de Synge, où xprime le tempérament artistique de l'auteur lui-même, s'appuie sur connaissance approfondie de la psychologie et de l'atmosphère irlan-ıes; son dialogue est une incomparable mise en œuvre des ressources tiques et musicales du savoureux dialecte anglo-irlandais. Les versions ıçaises de M. Maurice Bourgeois, qui ont subi avec succès l'épreuve de cène et de la radiodiffusion, permettront au lecteur d'apprécier la îtrise du dramaturge de Dublin, la haute qualité de sa technique théâ-e, son réalisme haut en couleur, son humour exubérant ou amer, et merveilleux lyrisme.

OUVRAGES PARUS EN MARS 1942

MÉMOIRES

COLLECTION

« Mémoires du Passé pour servir au Temps Présen

dirigée par LOUIS-RAYMOND LEFÈVRE

« L'histoire est l'enseignement de sagesse par le récit varié des peines et malheurs d'autrui. »

Diodore de Sicile, L. I., ch. I.

Interroger le passé dans l'espoir d'en apprendre la formule magique aplanira les difficultés et dispensera d'agir, c'est se livrer à une occupat stérile. Y constater, dans la multiplicité et la diversité des faits, la perm nence des besoins et des passions de l'homme, y découvrir que se l'énergie et le caractère viennent à bout des problèmes qu'il faut toujo recommencer de résoudre, c'est acquérir la sagesse qu'enseigne l'histoi

Nulle part ailleurs, ce passé ne se montre plus actuel, plus près de no plus frémissant de vie, que dans les Mémoires, les Lettres et les div Témoignages qu'ont laissés ceux qui, de près ou de loin, ont fait l'Histoi Malheureusement, la plupart de ces textes, enfouis dans d'austères coll tions qui sommeillent dans les grandes bibliothèques, certains mê encore inédits, ne sont accessibles qu'aux spécialistes. La très grande ma rité du public ne peut les connaître.

La collection « Mémoires du passé pour servir au temps présent précisément pour objet de mettre pour la première fois à la disposit du public lettré, que l'Histoire intéresse plus que jamais, l'ensemble ces incomparables et passionnants documents, depuis le haut moyen jusqu'au XIXe siècle.

Ses volumes, bien présentés et d'un format commode, ne comporter que des textes scrupuleusement établis d'après les manuscrits ou les é tions les meilleures, accompagnés de notes qui en faciliteront et complé ront la lecture.

Premier volume paru :

SULLY : MÉMOIRES, présentés et annotés par Louis-Ra mond Lefèvre.

Un volume in-16 double couronne........................ **100**

A peu près inconnus du public, les **Mémoires de Sully** sont cepend parmi les plus vivants et les plus exacts que nous ait laissés le XVIe sièc Les guerres, les combats, les intrigues y sont décrits avec cette précisi avec ces détails heureux que seuls peuvent trouver ceux qui ont partic aux événements qu'ils racontent. Les scènes pittoresques, touchant charmantes, dramatiques, comiques s'y succèdent et composent ensemble d'une vérité incomparable. « Nul ouvrage plus que celu — a écrit Sainte-Beuve — n'aide à connaître Henri IV dans la vér héroïque ou naturelle, et dans l'intime familiarité. »

Aussi passionnants qu'un roman, ces **Mémoires** relatent en outre incessantes difficultés, les obstacles toujours renaissants qui s'opposèr à la révolution nationale que surent néanmoins accomplir, avec un entê ment admirable, Henri IV et Sully.

OUVRAGES A PARAITRE EN AVRIL 1942

JS SERVIEN : ORIENT suivi de LE CAS SERVIEN, par Paul Valéry de l'Académie Française.

Un volume in-16 double couronne.......................... **28** fr.
10 exemplaires sur vélin pur fil.......................... **125** fr.

accorde facilement que la réunion chez le même individu des pouvoirs font un poète authentique et de ceux qui distinguent un véritable nètre est excessivement rare. C'est pourquoi le cas de M. Pius Servien, est incontestablement l'un et l'autre, vaudrait bien d'être signalé, si mérites plus remarquables encore ne l'exigeaient. Il ne suffit pas de idérer en M. Servien la remarquable coexistence d'un savant et d'un te alternatifs. La grande valeur de son heureux effort est le produit :es deux phases.

Orient n'est donc que poésie, dans la ferveur, la substance enivrante résonance de laquelle il est impossible de découvrir la moindre trace 'acte abstrait de l'analyste.

. Servien est naturellement, nativement, et peut-être essentiellement :e... Mais je ne sais s'il eût été aussi pleinement poète dans l'exécution pratique soutenue de l'art des vers, sans la certitude critique qu'a dû elopper en lui l'habitude de définir et de demeurer fidèle à des axiomes des prémisses une fois fixés... A mes yeux, c'est une faculté distinctive révèle la maîtrise intérieure. Dans le « cas Servien » il ne peut s'agir deux « esprits » baptisés par Pascal, s'ignorant dans le même homme ls habitent. C'est au contraire parce qu'ils se connaissent en profon- qu'ils peuvent si heureusement s'exercer à produire, en regard l'un 'autre, des fruits très différents et très précieux.

. Quant aux poèmes que l'on vient de lire, ils sont parfaitement clairs, me on pouvait l'attendre d'un esprit si exceptionnellement lucide... première impression que m'a donnée **Orient** est celle de musique : entiment musical sans défaillance dicte le mouvement, en entretient e ou la grâce, de vers en vers, oblige la lecture à se faire le murmure chant, qui parfois gagne la voix haute... Ce qu'enfante cet art possède mirable propriété de se communiquer comme par résonance, et t véritablement cette transmission harmonique qui est l'essence même a poésie, en tant que réalisée.

. Mais c'est là exiger des « hommes de l'esprit » cette richesse et cette blesse de facultés qui se sont plus d'une fois manifestées à la fin du siècle et au commencement du XVIe. Le véritable « humanisme » siste dans un équilibre entretenu entre le savoir, le vouloir et le pou- . Il exige entre autres choses une sensibilité et, même, une sensualité eloppées. Les vers de M. Servien ne sont point seulement voluptueux oreille : leur recueil presque tout entier, sonnets, tierces rimes, phes de six ou quatre vers, n'est que langueur ou fureur d'amour, dresse assez romantique, ardeur orientale. Je confesse qu'il me plaît ucoup, quand je viens de lire certain essai tout récent qui dégage des s le véritable principe du calcul des probabilités, d'entendre du même eur une tout autre voix.

Extrait de **Le Cas Servien,** de Paul VALÉRY.

EXTRAITS DE PRESSE

RÉCITS

ROBERT FRANCIS : HISTOIRE SAINTE.

Un volume in-16 double couronne........................ 35

M. Robert Francis a su échapper à ce danger (parodie d'opérette) développant de ses personnages surtout le fond de vérité humaine et leur prêtant une « crédibilité » actuelle qui va de pair avec d'adro références aux images bibliques. Certains de ses récits, subtils compo de jeu et de naïveté, rappellent le film nègre **Verts Pâturages** où l'on vo le paradis et ses bienheureux imaginés par des cerveaux noirs. Et ses p sonnages font penser à ces fleurs japonaises avec lesquelles nous joui enfants, humbles paillettes repliées qui se transformaient dans l'eau corolles frémissantes et multicolores.

Maurice BETZ. Paris-Midi, 29 janvier 1942

Il y a là une sorte de gageure que l'auteur soutient et dont il triom à force d'invention d'humour discret, de nuances poétiques, de juste d'expression et de trait.

L'ensemble compose un livre tout à la fois varié et un, profond et b lant, touchant et grave, un livre que, plus encore que pour le plaisir q vous donne pour les songes qu'il suscite en vous, on ne peut se défen d'aimer.

J.-P. MAXENCE. Aujourd'hui, 5 février 1942

Quand un livre affirme la révélation à peu près complète de la pers nalité d'un véritable écrivain, c'est ce que l'on est en droit d'appeler événement littéraire. C'est le cas pour Robert Francis dont le derr livre, **Histoire Sainte,** est un témoignage parfait de cette maturité. D une suite de six récits, baignés dans la même lumière, animés par le mê sang, Robert Francis pose la pierre la plus solide de l'édifice qu'il constru au jour le jour, sachant bien, à n'en pas douter, la qualité exceptionn de ce « jour le jour ».

Pierre MAC ORLAN. Nouveaux Temps, 7 mars 1942

Robert Francis fait des héros de l'Ancien Testament des hommes tous les jours — de tous nos jours — et traite à la façon d'une avent moderne celle où les entraîna leur mystérieux destin. Il obtient ainsi récits riches en symboles et en sens secrets, que le lecteur a bien plaisir à découvrir. Robert Francis a su se garder à la fois de l'erreur eût consisté à faire de ses récits des contes humoristiques, et de celle, moins grave, qui l'eût amené à dramatiser à l'excès dès sujets assez ric par eux-mêmes en résonances profondes pour que la seule sobriété l convienne. Son style est simple, pur, classique et singulièrement b adapté aux récits.

A. DE BOURDEILLE. La Gerbe, 26 février 1941.

EXTRAITS DE PRESSE

ROMAN

RCEL AYMÉ : TRAVELINGUE.

Jn volume in-16 double couronne........................ **28** fr.
40 exemplaires numérotés sur pur fil.................. (épuisés)

Il arrive que nous semblions tomber avec M. Marcel Aymé à une sorte ouffonnerie romanesque. Prenons garde qu'elle a son sens et prend oortée où n'atteignent point des livres d'auteurs qui ne plaisantent .

e a son sens... et son art. M. Marcel Aymé est un écrivain infiniment ux et il y aurait un intérêt passionnant à le chercher dans ses secrets mécanisme d'une imagination et d'une forme accordés d'une façon igieuse. Il use de la plus libre des langues et la maintient presque urs la plus sûre. **Gonzague TRUC. La Gerbe,** 22 janvier 1942.

n'est pas par le « classicisme » que valent les romans de M. Marcel é, mais par l'humour, par la pensée narquoise et le style malicieux... peintures de mœurs valent aussi par l'absence de pitié, disons même a férocité de la satire sociale et morale. Enfin — et peut-être surtout — a fantaisie... Ici s'opère avec art cette fusion du réalisme et de la isie qui est peut-être la plus grande originalité de M. Marcel Aymé.

René GÉRIN. L'Œuvre, 23 janvier 1942.

tte curieuse mélancolie de Marcel Aymé née d'un sens aigu du comique ain et des choses, c'est-à-dire d'une savante observation de la sottise organisée, se révèle dans toutes ses œuvres et leur donne une unité cutable. Dans tous les romans de Marcel Aymé il existe un principe gende fastueuse, tendre et colorée. Ses personnages n'offrent souvent 'apparence la plus comique de leur personnalité. Sous le décor vrai urs défauts, de leurs bêtise ingénue, de leur perversité inconsciente e leurs excentricités nourries par une imagination « déficiente », un e personnage se dérobe que l'art de l'écrivain laisse, cependant, çonner.

mot humoriste ne doit s'appliquer qu'à des observateurs de la qualité auteur de **Travelingue,** roman dont la gaieté est dans les situations, les apparences bien plus que dans la substance même de ceux qui en les personnages.

Pierre MAC ORLAN. Nouveaux Temps, 6 février 1942.

Vérité criante », voilà l'expression qui vient à l'esprit dès que l'on uve le désir de faire part du rare plaisir que l'on a pris à lire **Trave-e.** Vérité dans tous les ordres... vérité des conversations : cela ne gine pas hors de la vérité des sentiments. On est frappé, devant la ture de ce milieu affecté par une dégradation si uniforme, par la diver-les caractères. Ou plutôt il faut y réfléchir un peu pour en être frappé, e crois que le lecteur prend d'abord son plaisir sans y penser, et qu'il ve tout naturel de s'intéresser si facilement à ces personnages. faut relire **Travelingue.**

Georges BLOND. Je Suis Partout, 7 février 1942.

EXTRAITS DE PRESSE

ROMAN

JEAN MECKERT : LES COUPS.

Un volume in-16 double couronne 33

Un livre curieux plein de choses excellentes, écrit dans une langue q ne manque pas de sel et qui sent l'usine, où le personnage princip Félix le Métallo, travaille, c'est **Les Coups**, de Jean Meckert. Ce q accroche le lecteur, c'est, à notre avis, l'absence de littérature et la te dance à vouloir se rapprocher le plus possible du réel même si ce ré n'est pas toujours très intéressant.

Ce roman est une bonne réussite. **Jeunesse**, 22 février 1942

Ce roman abonde en observations fines, pénétrantes, souvent vertemen exprimées, qui lui donnent un étonnant accent de vérité.

LES TROIS. La Dépêche du Berry, 20 février 1942

Un livre dru et dur, franc et savoureux, l'histoire d'un amour mis à sans fausse pudeur, avec des audaces de narration, des violences et d crudités de style.

Louis CHERONNET. Aujourd'hui, 28 janvier 1942.

Félix est tout le contraire d'un mannequin. Il vit et il aime la vie. sensibilité n'a rien de maladif. C'est un pur. Il exècre les intellectuels tout ce qu'il appelle les hautes gratuités de l'existence. Dans le drame q se joue entre lui, Paulette et Bernard, il incarne la bonne santé triompha de la dégénérescence et du goût du poison.

M. Jean Meckert est, comme son héros, un ouvrier. Il reste à savoir un ouvrier capable d'écrire un roman si plein de sève mérite encore s titre prolétarien...

André BAY. Comœdia, 14 février 1942.

Jean Meckert est incontestablement romancier. Il fait corps avec s sujet...

Mais il nous émerveille déjà. Son premier roman est un livre qu magnifique, un livre que l'on porte comme un toast, à la santé de tous. la santé des compagnons de peine et à celle des lettres.

Maurice SAILLET. Le Rouge et le Bleu, 14 février 1942.

Les Coups sont l'un des meilleurs romans de débutant parus dep l'armistice.

H. P. Je Suis Partout, 7 février 1942.

... Il n'est pas une phrase de cet argot familier qui ne soit un poème. P une page où ne tombe quelque réflexion d'une terrible densité humaine

... Je n'ai rencontré personne depuis huit jours à qui je n'aie dit : « Cour chez le libraire et achetez **Les Coups**. Vous me remercierez. »

Pierre BONARDI. L'Atlantique, 8 février 1942.

EXTRAITS DE PRESSE

BIOGRAPHIE

AURICE DAUMAS : LAVOISIER.

Un volume in-8° soleil, sous couverture illustrée.......... **40** fr.

M. Maurice Daumas a pleinement réussi dans son livre à nous montrer riginalité de la vie et celle de l'œuvre du grand chimiste. Grâce à lui, tte incomparable personnalité est dégagée définitivement des poncifs des traditions qui cachent d'ordinaire la figure des savants. Lavoisier à la fois une exception et un homme de son temps. Il faut louer M. Daus d'avoir été si honnêtement dominé par son sujet et aussi d'avoir écrit n livre avec une précision, une simplicité et une sympathie auxquelles profondes connaissances scientifiques ajoutent le plus vif intérêt.

M. G. Le Rouge et le Bleu, 13 décembre 1941.

La biographie de Lavoisier telle que l'a conçue M. Daumas est captivante ire. Le savant n'est plus seulement un personnage officiel, un cliché un u, ainsi que le dit l'auteur, comme ces portraits des chefs d'État accroés aux mêmes places dans les mairies, les écoles et les postes de police. travers les pages chargées de détails pittoresques, du trait personnel i caractérise une silhouette ou anime un personnage, situe un événent ou fait revivre une société, nous suivons le chimiste dans ses cherches, nous le voyons devant ses balances, effectuant ces pesées d'où rtira une révolution dans la science.

Dr Jean TORLAIS. **L'Atlantique,** 28 décembre 1941.

Cet ouvrage sur Lavoisier mérite qu'on le lise avec attention. On en a très vite récompensé. Tantôt, nous nous initierons, en nous amusant, âce à la verve de l'auteur, aux principes scientifiques en honneur au VIIIe siècle... tantôt nous suivrons avec émotion le père de la chimie oderne, expérimentateur adroit et scrupuleux, jetant les bases de la mie d'aujourd'hui et luttant contre ses contemporains pour leur faire mprendre le vrai.

En nous montrant Lavoisier fermier général, l'auteur nous mène par arcanes de l'histoire financière des années ayant précédé la Révolun. En cela, il se révèle aussi brillant historien qu'habile écrivain.

C. B. **Chimie et Industrie,** janvier 1942.

Le livre de M. Maurice Daumas sur Lavoisier est un bon exemple de tte sage vulgarisation qui met le travail scientifique à la portée du public s le trahir...

Ramon FERNANDEZ. **Aujourd'hui,** 14 février 1942.

Maurice Daumas a très bien compris que, pour que son personnage nous parût vivant, il ne fallait point le séparer de son siècle, de son milieu, son ambiance, mais au contraire nous les faire connaître en même mps, en les éclairant l'un par l'autre. Il y a parfaitement réussi et, par même occasion, nous a procuré le plaisir d'une lecture attachante comme le d'un récit romanesque, plein de couleur et de mouvement...

Sciences et Voyages, février 1942.

ÉCHOS

L'Académie Française a décerné le prix Archon de 2.500 francs à Patrice c la Tour-du-Pin, lieutenant nº 77, Block V, Bar. 8, Oflag IV D; et le pr Vitet, de 3.000 francs, au maréchal des logis Raymond Guérin, nº 51.87 Stalag VC. Patrice de la Tour-du-Pin est l'auteur de **Psaumes** et c **La Quête de Joie**; Raymond Guérin, de **Zobain** et de **Quand vie** **la Fin** (N. R. F.).

Un très important recueil de **Nouvelles** de Jean Giono — actuellemer de passage à Paris — sera publié prochainement par les Éditions c la N. R. F. Un volume de **Théâtre** est également en préparation. comprendra, entre autres, la nouvelle pièce de Giono, **La Femme d Boulanger**, qui sera jouée prochainement sur une scène parisienn

La Varende vient de donner aux Éditions de la N. R. F. son dernier recue de nouvelles, **Heureux les Humbles**.

De Léon-Paul Fargue, la N. R. F. éditera bientôt un nouvel ouvrage **Déjeuners de Soleil**.

Blaise Briod entreprend actuellement pour la N. R. F. une traductio intégrale des **Années d'Apprentissage de Wilhelm Meister** et de **Années de Voyage de Wilhelm Meister**. La traduction des **Affinité Électives** a été confiée à Pierre du Colombier. Mlle Geneviève Bianqu traduira les **Maximes et Réflexions**.

Deux nouveaux volumes des **Œuvres Complètes** de Gœthe sont actuelle ment en préparation dans la collection de **La Pléiade** : les **Romans** et le **Poèmes**. Ceux-ci seront traduits par Armand Robin, Jean Tardieu e Henri Thomas.

Robert Francis vient de traiter avec les Éditions de la N. R. F. pour u nouveau roman, dont le titre provisoire est : **L'Étrangère**.

Les Éditions de la N. R. F. viennent d'acquérir les droits de traduction e France de **la Gloire de la Hollande**, de Jan de Hartog. Ce livre qui a e aux Pays-Bas un succès retentissant, est déjà traduit en plusieurs langue

Paul Landormy écrit un livre sur la musique française entre 1918 et 194 Cet ouvrage sera publié par les Éditions de la N. R. F. Le titre n'en es pas encore arrêté.

Les Éditions de la N. R. F. publieront prochainement l'important roma historique de H. F. Blunck, **le Grand Voyage**. Le sujet en est la découvert de l'Amérique par les navigateurs de la Hanse et du Danemark à fin du moyen âge.

Mlle Ilse Martin traduit actuellement, du norvégien, pour la N. R. F. **Montagne Sacrée**, de Kristman Gudmunsson. C'est un roman historiqu de la même veine que **Barbara**, de Jacobsen, qui a trouvé un accueil favorable auprès du public français.

Marc Bernard travaille à un nouvel ouvrage qui sera une suite à « Parei à des Enfants » (N. R. F.)

Une Vie d'E.-H. Martel, le grand savant français explorateur du monc souterrain, paraîtra aux Éditions de la N. R. F. Elle a pour auteu Norbert Casteret.

Jan Dessau vient de terminer pour la N. R. F. la traduction de **Un homm en trop**, roman danois de Peter Tutein. L'auteur, qui est d'origir française, nous donne dans ce livre une saisissante description de la v au Groenland.

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

APOLLINARIANES (II)

Cette insurrection, ce Tam-Tam du sang, qui, dans l'amour, amortissent la raison, sont inexorables. Il nous faut bien y consentir, et quitte à modérer notre confusion à notre ironie attristée ou souriante.

Mais quelques-uns ne craignent pas d'affronter cette étrange condition humaine avec une généreuse audace, d'exercer et de soutenir la chose en la tisonnant, de se proposer au monstre qu'est l'amour, dans un mouvement à l'entreprise accusée et provocatrice, où toute peur d'être défait est dépassée par ce grand emploi de s'y mesurer.

Quand j'ai eu désigné précisément Guillaume Apollinaire comme l'un d'eux (1), certains de ses anciens amis ou amies que j'ai eu l'occasion de rencontrer, ou de qui l'avis m'est parvenu, s'y opposaient avec assurance : « On savait bien comme il était fugace, insaisissable et léger. Incapable d'aimer, en vérité. » Infirmité des regards, débilité des jugements, susceptibilités indigentes, témoignages bornés aux leurres, vous voilà bien. Comme si le contraire n'était pas saisissant à tout de sa personne, comme à chaque ligne de son œuvre...

J'avais écrit qu'Apollinaire ressentait une intime attraction à aimer et à en souffrir, et cela avec une grâce touchante et singulière; puis, comme un domino jeté sur lui, qu'il promenait en souriant l'apparence du détachement et de

(1) *N. R. F.*, déc. 1938.

l'indifférence. Ironique préservation que cet expédient. On a été innocemment crédule à l'avoir pris, en fait et dans la mémoire, au comptant. Sa vie et son œuvre étaient fondées sur un cœur d'exception, autant que sur un génie étrange et neuf.

Lorsqu'il vint à Nice, à cette contrée de son enfance, vers le 15 août 1914, il ne se doutait guère, que, sans trop tarder, une dangereuse maîtresse deviendrait occupée au labeur d'attacher et de vaincre l'homme éprouvé, aiguisé au dedans qu'il était devenu; et que, au delà de l'aliénation et des avatars, il parviendrait à la dépasser, après qu'il lui aurait consacré, dans une riche et extraordinaire prolongation, toutes ses forces accrues; et cela parmi les pires exténuements physiques et les démoralisations majeures — et au delà.

Vainement, *a priori*, on aimerait supposer qu'il y aurait montré une tête froide et telle que Diderot prétend qu'il le faut à de véritables grands acteurs de théâtre, car il est vrai que l'amour est à la fois comédie et tragédie. Mais comment un même homme, et à vivre l'amour avec quelque force, pouvait-il rester assez équilibré et maître de soi pour exceller aux deux états... S'il ne devait être aucunement embarrassé de cette ivresse et de cette aliénation qu'il lui faudrait donner à son amante, comment, par contre, pourrait-il alors se déterminer à lui faire toucher, et à toucher lui-même, ce fond de la détresse qui est le chiffre définitif et inévitable de l'amour?

Jusque tout récemment, j'avais cru qu'il ne s'était agi exclusivement, entre Apollinaire et celle qu'il a désignée dans ses poèmes sous le nom de Lou, que d'une aventure très vive, cynique et corrompue à souhait; si son amie en vérité n'y a apporté, elle, qu'une courte participation de son intérêt et de sa personne.

N'importe, il a trouvé de profondes, fortes et fertiles douleurs, à la rencontre et au commerce de ce puma; et opportunes à nourrir sa constitution slave et son cœur

franc. Il s'est attaché à l'affronter avec une force d'âme tendue à l'extrême, une émotion, une constance, et aussi une intelligence et une patience retranchées et souples, mais fermes. Il ne s'est tiré enfin de ce dramatique parcours qu'avec beaucoup de peine — et de peines — et en mettant en œuvre ses arrière-ressources et ses arrière-facultés.

Je connus Lou vers 1910 ou 12. Elle était toute jeune alors, spirituelle, dégagée, frivole, impétueuse, puérile, sensible, insaisissable, énervée, un peu éperdue en quelque sorte; à peine arrivée, déjà partie, à peine partie, déjà revenue et repartie, paraissant ainsi, tant aux après-midi, aux soirées, aux fêtes et aux cérémonies aristocratiques, sous des aspects riants et craintifs, osés et retenus, que, la nuit, s'exténuant aux lumières, aux fêtes jusqu'à l'aube, avec sa petite cour de familiers. Elle semblait ignorer jusqu'à l'ombre de la modération et de la discipline de soi les plus minces; riant de tout, se moquant naïvement de tout et ne donnant de la révérence, à l'âge et aux titres, qu'avec un respect exact, mais point excessif...

Pour elle, il y avait le monde, « le grand monde », où elle figurait en s'y modérant, ne voulant pas s'y trouver compromise, et y paraissant le plus décemment; mais néanmoins où il ne lui déplaisait pas que certains chuchotements l'y désignassent comme un tantinet aventureuse en son particulier. Aussi bien, elle y faisait montre d'un esprit vif, d'une gaîté à propos; ou bien faisait sagement tabouret chez les princesses et les douairières, comme il le fallait et quitte à y somnoler. Au demeurant, ses amitiés avec des Altesses Royales ne laissaient pas de lui permettre, sans coup férir, des expéditions peu orthodoxes.

Je savais qu'elle avait eu une enfance très opprimée, très amère. Dans cette folie à vivre où je la voyais emportée, je reconnaissais l'inévitable et significative réaction contre ces préliminaires. Cloîtrée dès ses quatre ans,

et jusqu'à sept, chez les dames de Saint-Maur, à Vesoul, elle fut placée ensuite chez les Dominicaines à Dijon; instruite et tenue là jusqu'à son mariage, très jeune. D'une part, je suppose qu'elle devait être une jeune fille ardente et difficile, de l'autre j'ai su que l'on tenait beaucoup à garder une telle demoiselle de son rang, et que l'on supportait ses incartades, qui, dès lors, ne pouvaient guère prendre le chemin de se modérer.

Dans le monde, son caractère devait naturellement achever de se former et de s'exercer vers la défense pleine, égoïste de soi, débordant sans ambages les considérations et les hésitations limitatives pouvant venir du sentiment affectueux. Elle avait trop souffert d'être contrariée pour se soucier de la contrariété des autres, et leur vînt-elle à son sujet, et fût-ce même, comme cela s'indiquait, s'accentuait, au service de son divertissement. Ainsi se trouvait-elle impitoyablement indifférente au fond à l'ami, au solliciteur, à l'amant qu'il lui advenait, par aventure, d'employer à son divertissement ou à son usage. Elle était ainsi bonnement, comme exerçant la jouissance d'un droit immanent qu'elle aurait eu, et qui ne lui demandait ni réflexions, ni dispute à elle-même. Elle jouait donc des postulants, des présomptueux, comme une jeune fille d'autrefois jouait du volant. Elle avait des sautes capricieuses allant de la pratique d'intimes rapprochements et de vives libertés, à tout à coup, sa reprise personnelle et sa soustraction à autrui. Sans ambage, elle exécutait l'imprudent, en faisait un morfondu, plein d'amertume; et lui laissant bien boire jusqu'à la lie son sentiment, resté pour compte, et la déconfiture de ses aspirations et de ses propositions. Où le meilleur réagissait, se reprenait, le défectueux se trouvait abattu; ce jeu primaire, mais destructif, était dans le bon sens, à mon avis. La volte-face et la trahison avaient chez elle leur franchise naturelle, et cela d'autant plus légitimement et impérieusement que le contraire eût été à se réduire elle-même à l'état consenti

de victime (et voilà, si je ne m'abuse, une sorte de remarque, de maxime qui convient à l'usage de toutes les femmes). Venant en corollaire : la dissimulation, l'ambiguïté, le mensonge et, comme par inadvertance, le coup de poignard dans le dos, tout à fait indispensable à la pratique d'une femme qui sait vivre.

Je dois à la vérité de dire que je l'ai souvent vue jadis dans des manières d'être assez raisonnables, si, dans la conjoncture où j'écris, ce n'est pas principalement ce qui paraît se proposer à mes remarques. Non, évidemment, et si je n'ai pas négligé de faire état de sa température mondaine, c'est qu'il me fallait bien remarquer que, chez elle, la *femme* avait d'autres aspirations, et était tout autrement disposée qu'à faire figure. Faire figure, c'était tout de même ce à quoi elle était attachée. Mais, notamment, son attitude en face des attraits et des traits de l'amour, et bien qu'inexpérimentée et peureuse, était autrement cavalière. Elle y était portée étrangement, bien qu'avec une crainte en quelque sorte spontanée, intimement panique. Elle savait qu'elle ne savait pas, à proprement parler. Elle y avançait par soudaines hardiesses, puis s'en éloignait tout aussitôt en un instinctif recul. Aussi bien, ce n'était qu'avec l'amertume d'une pareille déception secrète, à ne pouvoir saisir une impossibilité que néanmoins elle convoitait avec avidité, qu'elle devait présenter un objet pourtant valable — comme son étonnant destin devait le réaliser bientôt — à celui sans qui la guerre serait encore sans avoir été aimée par un poète, et qui en est mort; et nous-mêmes serions partis sans connaître un nouvel enchantement, un nouvel essor du sentiment et de l'expression des transports mêlés de l'héroïsme et de l'amour, dont voici par exemple une émouvante pièce :

GUIRLANDE DE LOU

Je fume un cigare à Tarascon en humant un café
Des goumiers en manteau rouge passent près de l'hôtel des
[Empereurs
Le train qui m'emporta t'enguirlandait de tout mon souvenir
[nostalgique
Et ces roses si roses qui fleurissent tes seins
C'est mon désir joyeux comme l'aurore d'un beau matin

* * *

Une flaque d'eau trouble comme mon âme
Le train fuyait avec un bruit d'obus de 120 au terme de sa
[course
Et les yeux fermés je respirais les héliotropes de tes veines
Sur tes jambes qui sont un jardin plein de marbres
Héliotropes à soupirs d'une Belgique crucifiée

* * *

Et puis tourne tes yeux ce réséda si tendre
Ils exhalent un parfum que mes yeux savent entendre
L'odeur forte et honteuse des saintes violées
Des sept Départements où le sang a coulé

* * *

Hausse tes mains hausse tes mains ces lys de ma fierté
Dans leur corolle s'épure toute l'impureté
O lys ô cloches des cathédrales qui s'écroulent au nord
Carillons des Beffrois qui sonnent à la mort
Fleurs de lys fleurs de France ô mains de mon amour
Vous fleurissez de clarté la lumière du jour

*
* *

Tes pieds tes pieds d'or touffes de mimosas
Lampes au bout du chemin fatigues des soldats
— Allons c'est moi ouvre la porte je suis de retour enfin
— C'est toi assieds-toi entre l'ombre et la tristesse
— Je suis couvert de boue et tremble de détresse
Je pensais à tes pieds d'or pâle comme à des fleurs
— Touche-les ils sont froids comme quelqu'un qui meurt

*
* *

Les lilas de tes cheveux qui annoncent le printemps
Ce sont les sanglots et les cris que jettent les mourants
Le vent passe au travers doux comme nos baisers
Le printemps reviendra les lilas vont passer

*
* *

Ta voix ta voix fleurit comme les tubéreuses
Elle enivre la vie ô voix ô voix chérie
Ordonne ordonne au temps de passer bien plus vite
Le bouquet de ton corps est le bonheur du temps
Et les fleurs de l'espoir enguirlandent tes tempes
Les douleurs en passant près de toi se métamorphosent
— Écroulements de flammes morts frileuses hématidroses —
En une gerbe où fleurit la merveilleuse Rose

GUILLAUME APOLLINAIRE.

Tarascon, 24 janvier 1915.

Je donne cela pur, car je me maintiens, pour le moment, à la fouille, à la reconnaissance du terrain et des fondations humaines, passionnelles et morales de cette aventure de guerre et d'amour. Je ne regarderai qu'ensuite l'œuvre poétique incomparable qui y a poussé.

Apollinaire s'était senti en face d'une menace, d'un ferment de destruction. Par conséquent en face de ce qui pouvait lui être le plus enviable à connaître, le plus excitant; le plus redoutable aussi à affronter et difficile à réduire.

En supposant que son intérêt se soit fixé sur une autre femme aussi dramatique dans son destin décevant, mais moins décidée, moins sauvage, moins égoïste, aux pensées et aux gestes moins revendicateurs de liberté et d'audace pour elle-même, peut-être eût-il pu prendre une grande liesse à ne lui proposer l'amour que selon les reflets d'une sorte de lanterne magique, et à ne la porter ainsi que, dans une manière chaude, voluptueuse, pensive et mélancolique modérément, à un bonheur relatif. Telle eût pu l'être l'une parmi ses possibilités d'amant.

Mais il avait toujours poursuivi l'entreprise de trouver un objet convenable à son très grand pouvoir virtuel d'aimer. Alors, soudain, tandis que son amour de Marie s'en était allé, et que lui, Guillaume, n'en gardait plus à la mémoire que la triste épave, découvrir cet objet nouveau, extraordinaire, pouvant répondre, il le comprenait, à des demandes aussi exigeantes, aussi complexes et aussi rigoureuses que celles qu'il avait en puissance, quel destin que de n'avoir pas envisagé que cette rencontre fût possible, et de croire soudain que cela pourrait peut-être exister pour lui.

Avec les femmes, il était embusqué derrière la superficie de lui-même, et son air étonné, secret, aimable et prévenant. Il était tel jusque dans l'abandon le plus apparent. Ainsi le produit important de ses facultés restait en lui, en vase clos, où cela encore alimentait sa poésie dans son fonds, derrière tant de grâce à vivre; en sorte qu'elle était — sa poésie — à l'image de lui-même; secrète en sa substance, illuminée dans son expression. Auprès de son œuvre poétique, ce vin sans second qu'il nous a versé on peut le considérer comme un cultivateur aux opérations savantes et bien ménagées, mais avare de ses

récoltes, et jusqu'à l'heure où il les aura eu décidément formées à sa façon.

Mais Lou était étrangère au mouvement et au personnel authentique des Arts et des Lettres de l'époque. Elle ne savait nullement qui était ce faune assez surprenant, à la vérité, qui la poursuivait et la convoitait. Elle ne connaissait rien autre, dans son jeune emportement, que son propre caprice et la satisfaction de son aspiration juvénile. Ainsi, il ne faut pas essayer de trouver, dans les relations qu'elle eut avec Apollinaire, le moindre caractère d'un rapport avec l'Apollinaire, le poète et l'homme, tel qu'il était à cette époque dans la vie des lettres, rayonnant déjà à la connaissance des anciens surpris et attentifs, des jeunes hommes s'assemblant autour de lui, des femmes alertées... Pour Lou, ce qui la frappait, c'était qu'il n'était pas spécialement un homme du monde, que c'était un spirituel séducteur, intéressant, qui se disait ingénument poète, mais qui paraissait ne l'être que d'une manière très à lui, pas très orthodoxe, et quelque peu extravagante; que ses propos, qui l'enchantaient, certes, et la tenaient éveillée, étaient bien aussi quelque peu délirants. Par exemple, lorsqu'elle l'entendait lui dire : « Je suis le premier poète du monde », elle était sidérée. Elle ne pouvait pas imaginer que ce pût être vrai. Elle n'en revenait pas, elle était étonnée : « Généralement on ne dit pas de telles choses de soi-même, m'a-t-elle confié un jour. Il disait cela de sang-froid. Et pas une fois, mais souvent. Je ne comprenais pas que ce garçon puisse dire cela de lui-même; d'ailleurs, je ne le croyais pas. Je prenais cela pour une naïveté de sa part. Je l'aurais peut-être cru si d'autres que lui me l'avaient dit, mais de lui!... D'ailleurs, j'étais seulement surprise, et je ne cherchais pas du tout à approfondir. » Elle était étonnée aussi de ce côté si franc qui lui paraissait être dans la nature de son ami. Ce furent là de ses impressions d'inattendu parmi les plus vives qu'elle ait reçues.

Son amour de Lou devait devenir un jour une passion exacerbée, outrancière et de géhenne, où, organiquement et moralement, il devait être plus tard consumé jusqu'aux cendres, sous les regards tour à tour méconnaissants, distraits, de sa maîtresse, ingénument impitoyable et amusée; promptement étincelants de joie, de souffrance et de reconnaissance, aux expéditions de la passion, puis vite repris, éteints, méprisants, ingrats et portés ailleurs.

Son amour de Lou, il l'engagea d'abord selon cette touchante et douce désespérance qui lui restait encore de ses belles années passées, et si tristement terminées, puis avec la merveilleuse séduction que ses façons et ses propos exerçaient; avec sa danse émouvante de demi-dieu en amour, avec toutes ses façons, enfin, qui ne pouvaient pas laisser de surprendre, d'attirer, de capter, même une femme qui ne pouvait le comprendre, le connaître, en vérité, mais à qui il les dédiait avec une gentille et astucieuse sincérité. Il lui écrivit. D'une manière habile, ingénieuse et jolie, fade et conventionnelle, comme il le fallait, ni très sincère, ni franchement artificieuse; tel enfin, qu'il lui paraissait heureux de se proposer en d'aimables devoirs, écrits pour enlever la réussite.

Nice, 28 septembre 1914.

Vous ayant dit ce matin que je vous aimais, ma voisine d'hier soir, j'éprouve maintenant moins de gêne à vous écrire.

Je l'avais déjà senti dès ce déjeuner dans le vieux Nice où vos grands et beaux yeux de biche m'avaient tant troublé que je m'en étais allé aussitôt que possible afin d'éviter le vertige qu'ils me donnaient.

C'est ce regard-là que je revois, pourtant, plutôt que vos yeux de cette nuit dont mon souvenir retrouve surtout la forme et non le regard.

De cette nuit bénie, j'ai avant tout gardé devant les yeux le souvenir de l'arc tendu d'une bouche entr'ouverte

de petite fille, d'une bouche fraîche et rieuse, proférant les choses les plus raisonnables et les plus spirituelles avec un son de voix si enchanteur qu'avec l'effroi et le regret où nous jettent les souhaits impossibles, je songeais qu'auprès d'une Louise comme vous je n'eusse voulu être rien d'autre que le Taciturne.

Puissai-je encore toutefois entendre une voix dont le charme me cause de si merveilleuses illusions.

Vingt-quatre heures se sont à peine écoulées depuis cet événement, que déjà l'amour m'abaisse et m'exalte tour à tour, si bas et si haut que je me demande si j'ai vraiment aimé jusqu'ici.

Et je vous aime avec un frisson si délicieusement pur que chaque fois que je me figure votre sourire, votre voix, votre regard tendre et moqueur, il me semble que, dussé-je ne plus vous revoir en personne, votre chère apparition liée à mon cerveau m'accompagnera désormais sans cesse.

Ainsi que vous pouvez voir, j'ai pris là, mais sans le vouloir, des précautions de désespéré. Car après une minute vertigineuse d'espoir je n'espère plus rien, sinon que vous permettiez à un poète qui vous aime plus que la vie, de vous élire pour sa dame et de se dire, ma voisine d'hier soir dont je baise les mains, votre serviteur passionné.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

Ce ne sont évidemment que des accents de circonstance, où il y a surtout de la ruse, de la gêne aussi, peu de décision, et de l'esprit assurément. C'est fort gentil et bien tourné, mais enfin on ne peut dire que son état de soupirant inspirait bien sa verve. Balbutiements contraints, craintifs, à la démarche peu sûre, où la hardiesse apparente n'est guère que peureusement avancée, ce ne sont pas là textes positivement convenables à mettre quelque feu aux veines d'une femme, et même fort jeune. Tout cela est détendu, inconsistant. Les tergiversations et les sou-

pirs, allons, ce n'est pas ce qui convient en une telle conjoncture.

Quand un homme connaît à peine une femme à qui néanmoins il essaie de suggérer incontinent, virtuellement tout au moins, le désir des plus intimes partages, il faut plus de foi en soi, et pas tant de délibérations, de détours subtils, ni surtout pas tant d'ébahissement, de ronds de jambe intempestifs, que diable!

Ce n'était pas la perfection que leur amour, ainsi qu'ils le menèrent, promené d'un car dans un autre. Ce fut pourtant, pour Apollinaire, un temps d'enchantement, de délices qu'il ne devait jamais oublier, qu'il a chanté plus tard comme une tendre relique mentale : Menton, Vence, Grasse, Sospèle...

Et toujours pourtant il entendait ce rappel décevant et provocateur : « Je ne vous aimerai jamais, je ne peux pas aimer. » Triste coquetterie, trop facile abus de la part de cette femme aimée, que de dire cela et de le redire à merci; et alors que lui s'entêtait : Toujours, toujours...

Apollinaire n'était pas, à ce moment, vis-à-vis de Lou, dans des conditions favorables. Je dirai l'une d'elles plus loin. Et je dirai aussi comment il s'en sortit tout d'un coup.

Pour le moment, son amie soutenait gentiment la cour qu'il lui faisait. Elle s'y laissait un peu séduire, mais, sitôt que l'excès de son consentement l'emportait elle-même, vite, hop : le déclic automatique de la volte-face faisait compenser le relâchement de soi par un raidissement opposé. Jeux piètres. Jeux du cœur, jeux de l'esprit, jeux sensuels étaient ainsi échangés. Et peu importait si c'était coquetterie et caprice : c'était manière de femme, simple mouvement de jeter et de retirer l'hameçon. Était-ce précisément reconnu par elle-même? En tout cas c'était — et pour un amusement ingénument barbare — la permission au partenaire d'irriter son désir, de leurrer son cœur, et d'aboutir à préciser gratuitement son vœu animal.

Ainsi Apollinaire, avec toutes ses facultés défensives et adroites constamment en éveil, et essayant de retourner l'affaire à son bénéfice, se trouvait-il pourtant maintenu, contenu par la ruse féminine, la curiosité, et voire l'indifférence amusée de Lou, dans un échec habilement ménagé, mais qui, dans sa réalité, était ressenti par lui cruellement: et jusqu'à la tristesse progressive, le marasme et la déroute.

Enfin il écrivit à son amie :

29 novembre 1914.

. . . .

Vous avez l'âme la meilleure et la plus simple que je connaisse et votre espièglerie fleurit comme un jardin au printemps.

Je me propose à une grande démarche chez B. Je vous raconterai les détails et vous les écrirai même.

. . . .

Je vous baise très respectueusement les mains, mon amie, et suis toujours votre très fier et très obéissant serviteur.

Mardi 1er décembre.

Cette nuit encore, mon cher Trésor, sachant que j'allais vous revoir aujourd'hui, je n'ai pu fermer l'œil. Je n'ai pas profité de la permission que vous m'aviez donnée l'autre jour parce que cette chair me paraissait insipide après avoir eu l'avant-goût de la vôtre et aussi pour des raisons que je vous dirai. Et pensant à vous, sinon sans espoir du moins avec un espoir si précaire et tant de circonstances, je me sens si malheureux que je souhaite que les démarches de B... aboutissent le plus vite possible et que je puisse partir. Dans le cas où vous auriez oublié la promesse que vous m'avez faite, d'une mèche de vos cheveux, je vous la rappelle ici.

Je n'ai cessé de baiser ces précieuses démêlures que j'ai gardé avec moi, même la nuit. C'était là quelque chose

de vous et quelque chose d'infiniment sacré et plus digne encore, si haut que je la place, que la chevelure de Bérénice, d'être mise au rang des constellations. Je baise vos mains chéries, ma chérie, et suis pour toujours votre serviteur.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

5 décembre 1914.

Mon Lou très chéri,

Je partirai demain matin, pour le 38e régiment d'Artillerie de Campagne à Nîmes, d'où je vous écrirai. Ma démarche au Conseil de Révision a été imprudente. Il a fallu m'engager hier. C'est pourquoi j'ai été si triste aujourd'hui, triste à mourir et vous aussi qui sentiez quelque chose d'anormal.

Je vous adore mon Lou et vous êtes mon seul regret.

Je n'ai pas le courage d'en écrire plus long.

Si vous ne m'en voulez pas trop d'une chose inévitable, écrivez-moi quand vous aurez mon adresse, et soyez heureuse comme vous le méritez.

Mon adorée, je baise vos mains que j'aime, je ne sais plus que vous dire car je n'ai plus de forces vis-à-vis de vous adorée, adorable.

Votre,

GUILLAUME APOLLINAIRE.

A Nice, donc, il a échoué. Étonné par la naissance et la brillante couleur de l'objet de sa convoitise, il s'y montra embarrassé, irrésolu.

Une pratique aventurée, un bagage exotique a fait, au demeurant, partie de leur expédition. Je montrerai tout à l'heure cet encombrement.

Derrière la marionnette délicieuse et délictueuse que Lou affectait d'être, et qui d'ailleurs tenait assez fortement à elle-même, bon gré mal gré, et qui était un important

élément de son état à vivre, il y avait en elle une femme autrement intéressante : opprimée, comprimée, mais d'une vigueur instinctive, rudimentaire et animale excellente.

Si Apollinaire échoua devant elle, à Nice, c'est qu'il s'évertua en fadaises polies, en prévenances, en soupirs, en esprit, en mélancolies qu'un sel artificieux et brillant ne suffisait pas à relever aux regards d'une femme plus intéressée, surprise et enchantée par lui comme à un spectacle inaccoutumé et attrayant, que capable de mesurer toute la singulière fortune de son sort, à l'avoir rencontré, ce personnage tellement d'exception. Lou ne voyait pas, ne comprenait pas. Ce ne fut que plus tard, après le départ d'Apollinaire, qu'elle devait soupçonner soudain — et du simple point de vue de l'amour — ce qui pouvait se trouver de savant et de cruel au tréfonds des secrètes tendances de celui qu'elle était loin de pouvoir apprécier et subir quand il ne se montrait encore que très amoindri, que très en dessous de lui-même, à Nice.

Une des particularités de leur vie, à cette période méditerranéenne, n'a pas manqué d'en faire une période où l'un et l'autre se trouvèrent sensiblement atteints dans leur vrai ressort et dans leur valeur humaine, et notamment dans leur énergie. Cette particularité de leur vie alors a été probablement le fait déterminant du caractère et du résultat, à la vérité assez piètre, de leurs échanges, et la cause de ce si peu qu'ils y réalisèrent. Je veux dire l'usage de l'opium, dont l'effet est, dans son rapport avec ce qui m'intéresse ici (dans cette étude plus particulièrement morale), un amoindrissement sensible du sens du concret et de l'intégrité des facultés en général, en échange d'une satisfaction à bon compte — à trop bon compte. Cette dégradation est regrettable, *a priori*, et, *a priori* encore, j'aurais préféré de ne pas avoir à en faire état.

Mais alors, ce qui a pu paraître surprenant, relâché, et qui laisse tristement songeur, péniblement impressionné,

j'imagine, à la peinture que j'ai faite des deux personnages au cours de leurs amours imparfaites de Nice, n'apparaîtrait-il pas plus déchéant si on en ignorait la cause paviacée...

Le fumeur croit posséder un surcroît de lumière, une augmentation de la susceptibilité intellectuelle, de la délicatesse spirituelle et de son pouvoir pénétrant : Effets, cette croyance dupée, de la diminution du sens critique. Au physique le quiproquo est le même : de ce que l'organisme ne réclame plus et n'influe plus, en attraction ou en répulsion, selon la préférence animale, les choix de la sympathie et de ses bonheurs ne sont plus que l'ordre d'une imagination gratuite, vaguement idéale, et qui s'abandonne, relâchée.

A la fumerie, Lou « adorait » Guillaume. Hors de là, elle éprouvait pour sa personne plutôt une sorte d'aversion. Bien entendu, elle subissait son ravissant prestige, mais un peu comme un enfant contemple un feu d'artifice, et renonçant à trop s'approcher de la carcasse pyrotechnique.

Apollinaire s'en rendait compte et en souffrait. Tributaire à l'opium de l'amour surpris, nocturne et passager qu'on lui donnait, il savait aussi qu'il n'existait plus, cet amour trop spécieux, après la droguerie.

Un *Calligramme* d'alors à son amie (18 oct. 1914) ramasse sa pensée. Il lui donne, à sa pensée écrite, la forme d'une pipe à opium, d'un « banbou » comme l'appellent les fumeurs :

Et puis voici l'engin avec quoi pécheur je capture l'immense monstre de ton désir qu'un art étrange abîme au sein des nuits profondes.

Ici la pensée, la conscience et l'art sont présents, et dans l'antre même. C'est un court mais pénétrant, émouvant, palpitant *lamento.*

En fait, l'opium les mettait dans une ouate, dans un brouillard que seuls quelques éclairs de réintégration de

soi parvenaient à percer un peu pendant le jour, et plutôt au grand air.

De cette aurore du 1er août 1914, où débute la période que je viens d'inscrire, jusqu'à cette aube du 6 décembre 1914, où il entra dans la guerre, l'existence d'Apollinaire n'a été que traînante, errante, manquant de moelle aussi, à cause de la piperie chinoise.

Il n'avait plus été l'homme ancien. Il s'était laissé résorber dans l'anxiété, le laisser aller, la passivité, l'irrésolution, la tendance au vacillement, à l'effacement de soi. Au moins, il avait tâché de ranimer sa nature et son cœur à cet animal joli et méchant qui lui était apparu un jour, place Masséna. Mais il était alors déjà inexorablement, irrévocablement arrêté, fasciné, happé par la guerre. Son engourdissement physique et moral dû à son attardement à la vie civile, puis son invalidité consécutive devant la femme, le lui avaient marqué exactement.

Apollinaire a chanté la guerre, et au temps même où il lui donnait sa vie, avec un héroïsme et un attachement également réels et fervents. Il lui a consacré toutes les ressources naturelles et concertées de son génie tendre et puéril, mais courageusement décidé à être libre et aventuré irrésistiblement. Il était ainsi trop émouvant, presque, dans le frémissement ardent de ses expressions, de ses inventions inouïes. A notre rencontre avec ses poèmes de guerre, nous sommes surpris, nous résistons d'abord. Notre cœur se resserre, notre assentiment se réserve. Mais bientôt ils nous apparaissent d'une essence, d'une susceptibilité, d'une originalité exquises et glorieuses dans l'emportement de leur générosité; tels, enfin, qu'on n'en avait point connu jusqu'ici de pareils. Nous nous sentons acquis et touchés; éblouis aussi à participer à de telles lumières, et révélées seulement après des millénaires, car jamais le monde ne connut une telle haletante mais sereine inspiration.

La guerre, pour Apollinaire, poète, homme et soldat,

c'était la sublime saison prodigue de l'amour et du sang sacrifiés à la face de l'éternelle, scintillante et silencieuse nuit. Un printemps prodigieux selon lequel chacun de ses poèmes est sorti de terre, de chair, a poussé, s'est élevé, et s'est épanoui en une spontanée, radieuse et pure émotion ailée. Illuminations entraînantes d'un esprit, d'une nature, d'un cœur d'homme précipités comme dans une délicieuse angoisse, et accourant, dans une agitation suprême, à la protection de cette riche précipitation, afin de se refuser mieux encore à modérer leurs inspirations et leurs poétiques créations. . . . .

Une interrogation de ses poèmes de guerre sans précédents, sans pareils, et d'une scandaleuse divinité humaine, terminera cette étude en cours, qui m'est actuellement à moi-même comme un labourage moral préparatoire exercé en manière de sondage, où les poèmes sont en perspective, mais où, d'abord, je veux sillonner les circonstances, les conditions, le terrain humain de leur naissance.

Donc Apollinaire était entré dans la guerre après une période de balancement très compréhensible, et un jour qu'un mouvement de déception d'amour l'avait fait pencher décidément vers la participation.

Après qu'il eut signé son engagement, il n'avait pas été sans considérer précisément ce que pourrait être la vie de soldat. Mais la réalisation du fait lui-même : la sommation d'avoir à rejoindre, le départ de Nice au matin du 6 décembre 1914, le voyage à se rendre, le quai de Nîmes, la caserne, c'était tout de même une autre affaire.

Apollinaire se présentait là, à peine étonné de ce qui lui arrivait, assez peu faraud dans le fond, mais content pourtant de cette radicale nouveauté, rencontrée après bien des hésitations, et soudain, comme en se jetant à l'eau. Une eau froide et révulsive. D'ailleurs, il n'y avait plus à disputer. L'orgueil et la nature généreuse de ses ressources morales et de son cœur le gardaient franc à

sa signature, attaché à sa décision. Il n'y avait pour lui qu'à se tenir aux conditions, aux impositions de son nouvel état. Aussi bien, il était, avec son air délicatement souverain et familier, accessible et compréhensif, décidé et attentif à toute cette simple et âpre nouveauté; prêt à en adopter, à en pratiquer les mœurs élémentaires, et depuis les plus assujettissants et les plus humbles. Prêt aussi à y reconnaître et à y poursuivre les rouages fonctionnels de la gradation. Quelle source d'une neuve et riche instruction pratique, professionnelle, se présentait à son esprit curieux et intrépide; quel départ pour une substantielle et verte découverte de soi, pour une expédition rigoureuse et crâne : c'était là, parbleu, qu'il allait pouvoir donner à son caractère et à sa nature physique une étrange retrempe et un authentique renouveau; à sa judiciaire et son héroïsme naturel un objet inconnu et imprévu; une ressource singulière à ses gestes et à ses accents.

(Enfin, enfin, je n'écarte pas qu'il ait pu ressentir alors les quelques imperceptibles foudroiements d'une angoisse intime, les rapides étranglements de quelques courts et sourds sanglots vite étouffés... Laissons cela dans l'incertain, dans l'ombre. Ce n'était pas l'heure de permettre la chamaille aux impressions dérisoires.)

Il se conduisit avec à-propos, éveil et curiosité; concurremment, pratiquement, il s'adapta. Il ne tarda pas à être considéré par les hommes comme un camarade réconfortant, de bonne trempe. Tandis qu'il était remarqué avantageusement par les officiers.

Quelle religion puis-je avoir, alors que le destin m'a mené déjà vers un moment avancé de la vie, pour ce compagnon surnaturel, et si terrestrement naturel aussi, sublime, charmant et douloureux, parti tôt, et qui, pourtant, nous a laissé un tel héritage de poésie, un tel exemple aussi de consécration et de consomption totales à l'art, à l'amour, à la vie, à l'héroïsme en tout, enfin, simplement, naturellement, calmement...

Nîmes, 10 décembre 1914.

La fumée de la cantine est comme la nuit qui vient
Voix hautes ou graves le vin saigne partout
Je tire ma pipe libre et fier parmi mes camarades
Ils partiront avec moi pour les champs de bataille
Ils dormiront la nuit sous la pluie ou les étoiles
Ils galoperont avec moi portant en croupe les victoires
Ils obéiront avec moi aux mêmes commandements
Ils écouteront attentifs les sublimes fanfares
Ils mourront près de moi et moi peut-être près d'eux
Ils souffriront du froid et du soleil avec moi
Ils sont des hommes ceux-ci qui boivent avec moi
Ils obéissent avec moi aux lois de l'homme
Ils regardent sur les routes les femmes qui passent
Ils les désirent mais moi j'ai des plus hautes amours
Qui règnent sur mon cœur mes sens et mon cerveau
Et qui sont ma patrie ma famille et mon espérance
A moi soldat amoureux soldat de la douce France.

Je ne vois pas qu'aucun familier de son œuvre puisse connaître, et connaître de lui-même, certains traits de sa vie de formation militaire à la caserne — il avait alors trente-quatre ans — sans en être remué. La gentillesse humaine y atteint une fraîcheur, une verdeur, une jeunesse sans pareilles. Encore ne vais-je citer que de courts fragments écrits au cours de sa période initiale et seulement d'apprentissage. Je les ai choisis principalement sur le sujet de l'un des plus simples travaux préliminaires de sa profession de soldat : comment il devint cavalier. Le cheval n'est-il pas la monture idéale du poète? Il sut le rencontrer et le connaître dans la réalité (et bien qu'il n'y portait certes pas les ailes fabuleuses) avec une émouvante allégresse; qui allait devenir assez vite modérée à la pratique, il est vrai... Ainsi devait-il en être pour lui de toutes les choses de la vie de caserne. Comme Icare ou comme Lucifer,

il était fait pour le feu. Mais aussi avec quelle bonne volonté et quelle grâce était-il homme!

16 décembre 1914.

. . . .

Ce matin j'ai fait du trot *pour de bon* pour la première fois et pendant plus d'une heure. Cela m'a donné mal au ventre pas plus. Tu m'as dit qu'au début le cheval en tape-cul produisait cela. Pour le reste aucun mal. Pourvu que ça dure. Plusieurs de mes camarades se blessent. L'adjudant qui est un homme charmant, bien élevé, mais *à cheval,* c'est le mot, sur la discipline, m'a dit que pour la première fois que je faisais du trot ce n'était pas mal. En revenant il m'a fallu panser le cheval, ce qui est embêtant. A 1 heure on nous a emmenés au loin dans la campagne, pour nous faire assister à des tirs réels. C'est très émouvant, *comme la guerre*, moins les risques. Après 14 kilomètres à pied pendant lequelles je pensais à toi qui aime tant le footing, manœuvre du canon.

J'ai en somme passé une bonne journée, sauf un peu mal au ventre, je suis gai et dispos, je viens de prendre un thé au rhum; j'ai vu partir des obus, j'ai appris à trotter, j'ai fait une belle promenade.

19 décembre 1914.

. . . .

Ne t'affole pas trop pour le cheval. Il faut faire ce qu'il faut. Je commence à bien trotter et aujourd'hui déjà je me laissais aller au trop, la tête sur la croupe du cheval, les jambes et les bras ballants. On ne risque pas de tomber et ça donne beaucoup d'assurance.

22 décembre 1914.

. . . .

Ce matin il avait gelé la terre était dure. Au trot dans la carrière il y a eu plusieurs chutes de cheval parmi lesquelles la mienne. J'avais de plus une selle cassée et je

suis parti en bombe sur le côté. Tous mes os ont craqué, mes reins ont été douloureux et je me suis vite relevé pour ne pas recevoir de coups de pied. Je n'avais rien et me suis mis à rire comme tout le monde. A 1 heure nous sommes ressortis en promenade, cela a été bien jusqu'aux portes de la caserne près de quoi mon cheval a glissé dans la boue et moi par-dessus l'encolure je suis tombé sur les mains et ai éclaté de rire de nouveau. Malheureusement le cheval était tombé à genoux. On ne m'a rien dit parce que je l'ai vite bouchonné sur les genoux, mais j'aurais pu avoir huit jours de prison. Sale perspective. Enfin pas de mal pour le moment. Ces deux chutes m'ont donné plus de sûreté. L'adjudant est venu me demander si je ne m'étais pas fait mal, il m'a dit que ceux qui tombaient au début faisaient ensuite de bons cavaliers.

Ensuite j'ai eu la visite d'incorporation, sorte de comédie obscène et puante où l'on grelotte à poil devant un major qui ne vous regarde guère. Mais on a déclaré *constitution très bonne, tempérament nerveux*, ce qui m'a réjoui après mes deux chutes de cheval.

3 février 1915.

. . . .

C'est phénoménal ce que ta lettre m'a fait plaisir et me désespère à la fois. Je suis content pour T. et pour toi et navré de tous ces retards. Je suis dans une mauvaise passe. Esquinté par le cheval. Je l'ai dit à l'instructeur. Demain je ne veux pas aller à cheval. Nous ne sommes pas assez forts. On nous fait faire des bonds, des histoires impossibles dans la campagne nîmoise qui est comme un squelette. Ça a l'air d'un cimetière. Rien que des pierres coupantes pareilles à des ossements. Accidents tous les jours. Des branches ont esquinté la figure de deux de mes camarades, un troisième est encore tombé au galop, esquinté le genoux et démis l'épaule. Moi, je suis fatigué, je ne peux plus serrer les genoux. Hier, examen d'artillerie, j'ai eu

la meilleure note mais on nous esquinte. On a diminué la nourriture. Enfin, tout ça est sans intérêt. Aujourd'hui décision ministérielle qu'on ne nomme plus de sous-officiers dans les dépôts, mais seulement au front. Alors, je me demande si on y nommera des officiers. Je t'assure que si ça continue, je demande à devenir servant et je renonce à tous les galons, d'autant plus qu'en partant avec une batterie de 120 je peux avoir des galons en étant servant. Maintenant nous avons des bourrins argentins qui sont grands comme des éléphants, qui mordent comme des ours et foutent des coups de pied de côté.

. . . .

Ces courts fragments sont extraits de la correspondance d'Apollinaire avec Lou. Car, en effet, de ce qu'il l'avait brusquement quittée à Nice, elle ne devait pas en rester définitivement perdue pour lui. Loin de là.

Aussitôt qu'elle avait reçu sa lettre d'adieu (il l'avait postée de telle sorte qu'elle ne pouvait lui parvenir que lorsqu'il serait déjà parti), elle s'était sentie retournée, et prête à tout, pourvu qu'elle le retrouve. « Brusquement elle l'adorait, alors que jusque-là elle ne l'avait trouvé qu'agréable. » Aussitôt elle était partie pour Nîmes.

Vrai exemple d'inconséquence apparemment. Mais plutôt agissements cohérents, selon une impulsion passionnelle primaire, animale, et soudain se manifestant directement. On comprend quel choc, quelle secousse, quel désordre en devaient naître pour Apollinaire, de qui le premier geste de décision, à la connaissance de Lou, de virilité manifeste — celui de s'être engagé pour la guerre, de s'être mis en position d'homme, de barbare dans un temps de barbarie — avait déterminé automatiquement, chez une femme orgueilleuse jusqu'aux ongles, et distante, et rétive jusque-là à l'aimer, une révolution totale. Chez celle-là même que n'avaient su toucher, ni ses sentiments ingénieux et tendres, ni son esprit étincelant et charmant, et ni sa détresse.

Bref, il n'allait pas, maintenant, perdre le temps à essayer de comprendre une versatilité devenue à brûle-pourpoint en sa faveur. Elle était là, sapée par le vœu charnel dans ses astuces et ses stabilités, dans sa réticence automatique, dans sa soustraction prudente, coquette, habituelle, allant de soi. Confondue ainsi et freins défaits, elle était d'autant plus dangereuse que, rampante en réalité, elle pouvait ne paraître que soumise.

Au printemps de cette année-ci, 1939, on m'a confié la liasse des lettres et des poèmes d'Apollinaire adressés à Lou en 1914 et 15.

De cette correspondance, importante et intéressante aussi à nombre d'autres points de vue que celui de ma préférence, je ne voulus retenir à mon esprit que ce qui, derrière le texte lui-même (forcément de circonstance et composé puisqu'il s'adressait à une femme, et à une femme ardemment chérie), pouvait y transparaître des mouvements fonciers de l'amour, de la passion, de la raison qui ont passé tour à tour ou concurremment dans l'être ardent et souple de celui qui s'y proposait.

En dehors de ce qui y est consacré aux intérêts et aux propos expressément d'un amant, la plus grande partie est comme le journal d'Apollinaire soldat, à la caserne, puis au feu.

Mon impression tout au cours de ma lecture, et progressivement confirmée, a été que cet amour de Lou avait été beaucoup plus important que je ne l'avais cru jusque-là. La situation de celui qui le subissait, et qui faisait de lui un homme n'ayant plus aucune liberté de mouvement, avait rendu sa passion plus intérieure, brûlante et profonde, amère et tragique. C'est à cette dernière extrémité qu'elle avait été portée, et cela progressivement accru, dès le moment où, après une période d'illusions et de perspectives enivrantes, il avait commené à comprendre combien on s'embarrassait peu de lui et de ses faveurs, et alors pourtant que les racines de

sa passion avaient pénétré profondément dans son cœur, alors même qu'il venait à s'y consacrer avec une religieuse et attentive tendresse, en une belle contre-partie sédative aux sauvageries érotiques de leur début, et maintenant dépassées.

Il a beaucoup souffert de cet abandon de sa maîtresse; et qui était bien loin de s'en embarrasser, elle, de cette lourde déception.

Lorsque ce détachement eut pris le tour d'une véritable, désinvolte et cruelle plaisanterie, il eut grand'peine à la supporter. Ses plaintes alors furent vraiment douloureuses et très tristes, en dépit de son effort à rester ferme d'esprit et à se contenir avec courage, à se comporter, aussi avec bonté, envers celle qui était alors la cause de sa grande défaite. Ce fut évidemment alors que son aventure a été humainement le plus pathétique dans sa résistance personnelle, désespérément décuplée, tandis que sa démoralisation, sa déroute, le désordre, le désarroi de son être étaient les plus caractérisés.

Eût-il jamais quelque autre moment de sa vie où il aurait eu à montrer un battement de cœur plus vigoureux et aussi plus fermement soutenu, un débat de l'âme aussi exceptionnel et aussi touchant dans sa générosité et dans son dépouillement; un contrôle de la raison mieux à l'œuvre à se retenir d'intervenir, mais aussi virtuellement prêt à déterminer et à décider, et le plus tardivement possible, la reprise propre, et l'exécution de son idéal trompé?

Certainement non. Et il faut louer maintenant ce grand malheur qui le frappait si durement, puisqu'il le fit se connaître, s'exercer, s'abîmer, se redresser dans toute sa nature affectueuse et d'ironie, et mettre à l'œuvre ses meilleures ressources de sensibilité et d'aplomb; et ici jusque dans un passage aux alarmes morales touchant aux transes, et aux atteintes physiques ayant avoisiné, de son aveu, les plus inquiétantes issues :

Nîmes, 11 mars 1915.

. . . .

Sais-je mon cher amour si tu m'aimes encore
Les trompettes du soir gémissent lentement
Ta photo devant moi chère Lou je t'adore
Et tu sembles sourire encore à ton amant,

J'ignore tout de toi qu'es-tu donc devenue
Es-tu morte es-tu vive et l'as-tu renié
L'amour que tu promis un jour au canonnier
Que je voudrais mourir sur la rive inconnue

. . . .

O Lou ma grande peine ô Lou mon cœur brisé
Comme un doux son de cor ta voix sonne et résonne
Ton regard attendri et dont me suis grisé
Je le revois lointain lointain et qui s'étonne

Je baise tes cheveux mon unique trésor
Et qui de ton amour furent le premier gage
Ta voix mon souvenir s'éloigne ô son de cor
Ma vie est un beau livre et l'on tourne la page

Adieu mon Lou mes larmes
tombent je ne te verrai plus
jamais
Entre nous deux ma Lou se dresse
l'Ombre
Et souviens toi parfois du temps où tu m'aimais
L'heure
Pleure
Trois
Fois

(A suivre.)

ANDRÉ ROUVEYRE.

MA CORDONNIÈRE

Je suis allé hier voir ma cordonnière qui est une grande vieille forte femme et fort sale. Je lui dis :

— Ah! madame Bonbrin, que je vous dise que j'ai parlé hier avec un docteur en médecine qui vous a connue jeune et j'ai eu l'impression qu'il en a pincé pour vous.

— Et ça vous a étonné; c'est que, voyez-vous, monsieur, je n'ai jamais certes été jolie, mais j'ai été mieux que ça, j'ai été belle. La figure et les mains, non, je vous les abandonne, mais c'est des accessoires; tout le reste, l'essentiel sans reproche. Enfin, j'avais un corps, vous comprenez ce que ça veut dire; mon corps était parfait, comme on n'en fait pas souvent, et je me souviens qu'une fois je me promenais avenue du Bois, l'année de l'Exposition, dans une robe de dentelle blanche au corsage échancré, les bras nus et ma gorge, mes épaules visibles à travers les fils : un monsieur d'âge à longue barbe m'aborde, son chapeau à la main, et me demande la permission de me parler. Je la lui accorde. Il me dit : « Madame, sculpteur bien connu, voilà longtemps que je vous vois passer et repasser, et je vous regarde, et je vous admire. Aujourd'hui, je veux vous faire une proposition : venez chez moi, il ne s'agit pas de ce que vous pensez. Je ne veux ni de votre visage ni de vos mains qui ne m'intéressent pas et je n'en veux pas davantage à votre vertu ni à l'honneur de votre mari. Mais je veux votre corps, seulement pour le voir et en faire un chef-d'œuvre. Vous serez le modèle de quelque chose qui durera plus que nous : vous poserez devant moi et je

ferai de vous une déesse, la Déesse des déesses, la seule qui me tente et que je crois reconnaître au passage, quand je vous rencontre, si bien que souvent j'ai voulu, mais je n'ai pas osé, vous arrêter pour vous demander si vous n'étiez pas Vénus en personne. » J'ai répondu que j'avais besoin de réfléchir; j'ai consulté et tout le monde m'a conseillé de ne pas céder. J'étais mariée et M. Vincent était jaloux. Oh! j'ai bien su le nom de l'artiste en question, une espèce de génie.

— C'était Rodin, peut-être?

— Je crois bien que oui. Petite, apporte-moi mes photographies.

Et aussitôt nous découvrons dans une boîte de chaussures des images et des images d'elle et j'essaie de retrouver sous les plumes amazone de sa capeline de paille d'Italie et sous ses manteaux de reine de Madagascar en voyage, à traînes et à falbalas, ma cordonnière : quelle élégance, maintenant déchue!

— J'étais, me confie-t-elle, à ce moment-là la femme de M. Vincent qui était riche, très riche et aussi beau que moi. (Comme elle disait toujours, en parlant de lui : M. Vincent, et Bonbrin tout court quand il s'agissait du second, je pensai qu'elle n'avait été que la maîtresse du premier.) M. Vincent, poursuivait-elle, avait une barbe dorée, un teint de lis, des yeux bleus si doux qu'on l'arrêtait lui aussi au passage dans les rues, mais pour lui demander s'il n'était pas Notre-Seigneur Jésus-Christ. (Tout d'un coup :) Je sais bien qui c'est votre docteur. Une fois, je traversais la place de l'Étoile, et comme nous étions du même quartier, il m'accoste sans façon, lui, et me dit : « Où allez-vous donc comme ça, belle dame? — Rejoindre M. Vincent à l'Européen. — M. Vincent, M. Vincent, qu'est-ce que c'est que ça? Venez donc plutôt avec moi au Palais-Royal. » Je lui ai répondu que je connaissais de vue sa femme et ses filles, que je n'aimais pas chasser sur les terres des autres. M. Vincent est mort après la

guerre de 14 des suites de ses blessures et il m'avait laissé de quoi ne rien faire, quand le père Bonbrin, qui savait bien ce qu'il faisait, s'est avisé de me faire la cour pour le bon motif et il m'a épousée un peu pour moi, surtout pour mon argent. Je n'ai jamais, Dieu! été méfiante, je ne me suis pas renseignée et nous voilà mariés sans contrat. Il meurt bientôt d'une cirrhose du foie, même je crois bien que c'est votre docteur qui lui a porté le coup de grâce. Eh bien! croyez bien, monsieur, que j'ai aimé Bonbrin comme moi-même, tout le temps qu'il a vécu, mais quand, huit jours après sa mort, j'ai appris d'un homme de loi qu'il avait déjà été marié et qu'il avait même deux filles, ouvrières chez Lanvin la couturière et qu'il m'a fallu vendre tout ce que j'avais (lui ne m'avait rien apporté) pour en partager le fruit avec ce beau monde que je ne connaissais même pas, j'ai rayé Bonbrin de mes papiers. Il a pu m'attendre dans sa tombe au cimetière de Pantin. Je ne lui ai jamais fait une visite. De ce qui me restait j'ai acheté cette cordonnerie et je me suis condamnée moi-même aux travaux forcés à perpétuité avec deux employés sur le dos, pour me punir de ma bêtise. Et je mourrai seule. Et vous pouvez chercher une photographie de Bonbrin dans cette boîte qui contient tout ce que j'aime; je porte son nom, mais j'ai brûlé son image et je ne me souviens de lui que parce que j'en parle. Je l'ai rayé aussi de ma mémoire. Je ne sais même pas s'il a existé. Je sais seulement que quelqu'un m'a trompée et que le plus fort, c'est que je porte son nom, le nom de mon menteur. Ah! si vous aviez connu M. Vincent, le portrait de Notre-Seigneur Jésus-Christ : en voilà un qui était dans la vérité et qui m'a aimée. Si je ne l'avais pas pour penser à quelqu'un, je serais plus seule encore, mais je l'ai là avec moi dans ma boîte aux souvenirs et dans mon cœur, quand nous étions beaux tous les deux. Ce qui me console aussi, c'est qu'au moment où Bonbrin m'a connue, je n'étais déjà plus moi-même : un peu moins mal qu'aujourd'hui;

c'est tout. Parfois, je me regarde (mais me croirez-vous? c'est si incroyable, ce qu'on change!), j'ai du mal à me reconnaître, mieux, je ne me reconnais pas du tout. Je me dis : « Est-ce possible, Armande, que ce vieux singe que tu vois, toute noire de misère, et de souci toute ridée, cette vilaine peau jaune, ces grands poils de barbe, ce soit toi? Qu'est-ce que tu es devenue, ma pauvre? un épouvantail à moineaux. » Je me détourne pour ne plus penser à moi, parce que moi, voyez-vous, pour moi, ce n'est pas ce que je suis, mais ce que j'ai été. Alors, comme je me dis, quand il m'arrive quelque chose de mauvais : « Qu'est-ce que ça peut te faire, Armande? » ce qui m'arrive ne m'intéresse plus : je ne suis plus où je suis, je ne suis plus moi. Je ne m'intéresse pas. Je ne me reconnais pas pour moi. Je ne suis pas qui je suis. Je suis ce que j'ai été. Alors plus rien ne me fait rien. Où je suis rien ne peut m'atteindre. Je suis dans le passé. Armande peut mourir, mon cœur ne battra pas. Je suis déjà morte pour moi et ce n'est que ma momie, monsieur, qui raccommode vos chaussures. »

MARCEL JOUHANDEAU.

LES DEUX HEINRICH

A Heinrich Straram.

Enfance végétale,
Garçonnet blanc pareil
A la moelle des frais pistolets de sureau
Tout moites du printemps,
Tête d'astre aux cheveux d'amiante
Pour qu'ils ne flambent aux aventures imaginaires :
A cet amour dont la fleur se fait pierre
O visage avivé au flux de la fontaine
Mais qu'une dure pudeur méduse.

Jamais tu n'as été l'amoureux de Mona.
On pouvait boire ton passé,
Tu n'étais qu'enfant à l'école,
Froment bruissant montant à peine jusqu'aux seins d'Ève.
Pourtant, quand elle fuit un père ensorcelant,
Sans comprendre, tu offris ta chambre
Où elle dormitait, loin de lui et de toi,
Mona la veloutée, onduleuse comme l'herbe
Au souffle de son père le vent.

Ailes roses, ses joues promettaient des oiseaux
Que sa gorge gonflait sous les blouses d'été.
Ses yeux étaient dorés de pâles pailles d'orge
Et tu ne pouvais pas, dans tes tirs-aux-baisers,
Éviter la douceur de leur cible, ô Heinrich !

Heinrich, naïf Heinrich d'avant la connaissance
Dont l'ombre joue encore aux quatre coins du soir,
O moi-même lointain, ramasseur de samares,
Laisse-moi détacher de nos cheveux d'enfance
La carde du chardon et la glume des granges.

Oui, je suis bien le fils de tes vierges tissus
Et mes cellules d'homme ont divisé leurs urnes,
Mais les ans m'ont porté très loin de ton visage.
Chaque ride a signé ta lente reddition,
Des pans entiers de corps m'ont masqué ton image,
Tu es mort, emmuré dans ma haute maison.

Pourtant je te retrouve libre par les prairies
Que le printemps natal beurrait de primevères,
Tu traces des marelles magiques sur le mail
Ou te caches aux rugueuses cabines vinaigrées
Des paquebots en grume sur la mer du foirail
Et l'été, tu t'en viens brunir en l'eau goulue
Tes pieds brûlants, étoiles des rivières.

Heinrich, te souvient-il comme tu m'admirais
Moi cet arbre futur aux hunes des feuillages
Qui parlerait au ciel par syllabes d'oiseaux ?
Les yeux fixés sur le viril mirage
Tu te dressais, imberbe, pour grandir un héros.

Accours. Viens sur mon cœur, mon cher trésor de rires.
Mais quoi, tu ne veux pas. Tu pleures et soupires
Et je dois, moi ton fils à demi centenaire,
De mon jeune fantôme apaiser les sanglots ?
Pourquoi pleurer, mon petit père. N'est-ce pas la loi.
Pourquoi pleurer sur la misère d'être l'homme ?

Le cœur ne vieillit pas et ne boude à l'amour.
Je suis toujours cet Heinrich d'autrefois
Si je sais, à présent, comment aimer Mona.
Elle s'est levée pour venir me border
Sur le divan bossu où je ne dormais pas
Et mes yeux, ont mouillé de joie ses seins de cire.

Je sais les pistils roux et la verte étamine
Qui jouent aux deux époux dans la tente des lys
Je sais le père épais; ogre des enfants nus
Qui voudrait dévorer sa fille aux beaux jambages

Je sais, et je suis seul, et j'attends toujours Ève.

(1930).

SAINTE MANNE DES VISAGES

Créatures qui passez
Nous jetant votre visage
Au hasard et sans nous voir,
Sainte manne parfumée,
Sachez qu'il est tenu compte
En quelque banque du ciel
Des dons, même involontaires.

Sans eux, ce séjour terraqué
Serait si triste aux dépourvus
Que si vous l'imaginiez,
O beautés, vous iriez nues.

J'erre, parmi les guenons
De la déchéance charnelle
Quand à bout portant tu surgis,

Sous la caresse du soleil,
Visage d'Eve, non terni
Depuis les mais de l'Éden.

Quel délice eut Dieu, allégeant
Le somme solitaire d'Adam
D'une côte, bordage de barque
Où porter sa postérité.
Ce n'était plus glaise happante
Qui collait, rêche sur la langue,
Mais une chair déjà divine
Que le sang irrigue de rose.

Heureux comme un calfat des cales,
Il lissait paternellement
D'une salive qui s'étoile
Ce corps palpitant de futur.
Sa paume tour à tour allait
Des globes de la Voie Lactée
Aux pénéplaines du péché,
Et jusqu'à l'astre du visage
Où mal se dissimule l'âme.

Or, voici comme aux premiers jours,
Malgré des mille ans de souillure,
En quelque darse ou quelque impasse,
Briller l'effigie de miracle,
Originel trésor perdu
Qui refait Dieu infus en l'homme,
Vivant axiome.

Le soleil n'est là que pour elle,
Carrosserie de Carabas
Éclaboussant d'or la ruelle,
L'humble tesson salue la reine,
Et toi, tu te consumes devant cette présence

D'une évidente ressemblance avec Lui !
Sublime effroi de la dévisager,
Stupeur qu'aucun voile du temple ne la cache.

Tu l'oublieras, mais y croiras toujours.
Tu la rechercheras aux replis de la terre,
Dans le giron des races,
L'Ève vraie, dépositaire de l'Éternel
Et quand tu l'auras découverte,
Tu voudras la garder pour toi seul, à jamais,
Pauvre Adam, à cause de ta solitude
Plus terrible que le chaos des origines.

PIERRE GUÉGUEN.

(1930)

LES TÉMOINS DE LA GUERRE

Un de mes amis prétend, depuis de longues années, que l'art des statuaires officiels a périclité après 1918, et qu'une défaite inspire mieux les sculpteurs qu'une victoire, car une figure pleurante a moins de chances d'être ridicule qu'un poilu épanoui. Si ce principe était juste, il s'appliquerait aussi à la littérature dite de guerre. Cependant, tranquillisons-nous. La matière de celle-ci n'est jamais la joie du triomphateur, mais ses tribulations. Encore le souvenir s'en affadit-il assez vite. Il y a vingt ans, le public bouda pendant une assez longue période les chroniques de soldats, au point qu'il s'étendit une sorte d'interrègne entre le succès des *Croix de bois* et celui qui fut fait, je ne sais pourquoi, au très médiocre livre de Remarque... Si, je sais pourquoi : il portait le renom de faire entendre la voix d'en face, et il flattait le *barbussisme* latent de la plupart des lecteurs.

Rien ne serait plus instructif que de comparer les conjonctures littéraires de 1919 à celles de 1941. Jadis, une guerre longue et lente avait fatigué l'intérêt, et au surplus presque tout le monde avait fini par en connaître les modes et aspects, soit de tradition orale, soit d'expérience, voire par la voie des reportages. Cette fois-ci, la guerre-éclair aura conservé pour les civils, et même pour ceux qui l'ont faite, un caractère mystérieux. L'opinion publique, si tant est qu'on puisse évoquer une entité pareille, l'a éprouvée comme une catastrophe, brusque et inintelli-

gible. Le désir d'en prendre conscience après coup est aussi légitime que l'enquête méthodique après un accident de voiture, dont les victimes n'ont senti que la brutalité hagarde, un choc, un évanouissement.

Mais justement la circonstance va empêcher la naissance d'une certaine forme de littérature, celle que représentaient autrefois *le Guerrier appliqué, l'Humaniste à la guerre, Panurge à la guerre*, les témoignages presque purement psychologiques de Jean Paulhan, de Paul Cazin, d'Albert Thibaudet. Ils exigeaient quelques loisirs, une endurance mentale, une sorte d'ascèse. La vie de tranchée ou de cantonnement, la guerre de siège leur sont nécessaires; ou, sinon, un long recul qui permette d'élaborer vraiment les souvenirs. Disons tout de suite que cette méditation à tête reposée est peut-être indispensable pour l'œuvre d'art proprement dite. Voilà pourquoi nous n'aurons pas encore, au début de l'an 42, une vraie littérature de la guerre de Quarante, mais plutôt une... bibliographie. Nous aurons lu une quinzaine de livres, en somme hâtifs, nés d'un grand désir de sincérité, de libération mentale, dont quelques-uns peuvent être dits accomplis en leur genre. Leur véridicité fait pour le moment leur mérite, elle les desservira plus tard. Songez que le prototype des mémoires de guerriers, les *Cahiers* du capitaine Coignet, loin d'être un vrai document de grognard, offrent une rhapsodie artificieuse que l'auteur fabriqua trente-cinq ans après. Feu Lenôtre regrettait beaucoup que ledit Coignet, au lieu de vouloir figurer les braves à trois poils, n'eût pas consigné ses souvenirs modestes, mais précieux, de conducteur au train de l'Intendance impériale... Mais l'historien de la littérature doit reconnaître que le personnage créé par ce quasi-imposteur est très bien réussi. Il a rejoint un poncif, ou même il a contribué à le constituer. Nous n'apercevons pas encore (tant mieux ou tant pis) les poncifs de l'An Quarante.

Toutefois, nous pouvons déjà remarquer un caractère

commun à presque tous les livres nés de la récente campagne de France. Les ouvrages de la « Grande Guerre », j'entends ceux de quelque valeur, étaient presque toujours non-conformistes ou mal-pensants; ils avaient pour tarte-à-la-crème une manière d'antimilitarisme où les déceptions et les rancunes du civil mobilisé rejoignaient le sentiment d'une victoire précaire, trop chèrement payée, et un pacifisme très traditionnel en ce pays. Au contraire, les livres nouveaux, destinés en principe à peindre une guerre folle, semblent concourir à l'apologie de l'armée qui la mena. Entendons-nous : pas des cadres, mais du personnel. Ceci malgré les âpretés de la satire qu'on y peut trouver contre tel ou tel individu, tel ou tel groupe. Dans l'ensemble on croirait que les Français veulent se démontrer qu'ils n'ont pas tant démérité qu'ils l'imaginaient d'abord. Et ce soin est bien naturel. La présente littérature de guerre se produit, non pas après la paix revenue, mais en période d'armistice; elle peut être lue non par les seuls compagnons d'armes, mais par aussi les vainqueurs. Enfin elle espère concourir à l'établissement d'un nouveau régime politique et moral à qui il ne sied pas de décourager les bonnes volontés, même celles qui lui sont antérieures. Ne nous dissimulons pas que la plupart des livres en question contiennent un élément de pamphlet politique, attaquant une cause perdue, défendant une cause neuve. Je ne sais ce que leur vaudra plus tard cette soumission à l'actualité, mais je suppose que les moins bons sont justement les plus chargés d'apologétique. Presque tous les volumes parus en zone non occupée offrent les couplets obligés sur la Révolution nationale, sur Péguy et Psichari, sur les Équipes sociales ou les Chantiers de jeunesse. Nous ne pouvons d'ailleurs les citer tous, et certains ne sont connus à Paris que de nom. Un ouvrage de M. Georges Gaudy, vétéran de 1918, un de M. Georges Riond ou de M. Jean Baradez, sont, paraît-il, à retenir. Ils retracent respectivement les exploits

des fantassins, des artilleurs alpins et des aviateurs : les deux derniers ont paru dans une collection appelée *Forces nouvelles* (1), ce qui indique assez qu'ils ne sauraient ressembler ni au *Feu* ni même au merveilleux *Cabaret* d'Alexandre Arnoux.

Un autre trait qui frappe dans l'ensemble des nouveaux témoignages, c'est qu'ils sont apportés par des hommes mêlés à l'action d'un peu moins près que ceux de jadis. La notion de combattant s'est forcément assouplie et élargie dans une guerre où les divers services se sont multipliés, où les techniciens forment des catégories inédites, et où d'ailleurs les fronts ont été vite bousculés, brisant la carapace des hiérarchies et la gamme classique des sécurités ou préséances. Dans l'autre guerre, quiconque n'avait pas eu sa place dans les assauts était disqualifié; un artilleur, même léger, faisait figure d'un embusqué auprès du fantassin de ligne; c'est ce qui expliqua la prédominance des récits où ne paraissaient que des grenadiers, fusiliers ou mitrailleurs, et où le grade de capitaine était le plus haut qu'on pût rappeler décemment. Des livres comme ceux de Florian-Parmentier ou de Paul Heuzé, qui n'avaient connu que la zone des convois, passaient automatiquement dans la classe, si j'ose dire, des documents annexes... A présent, leur homologues forment au contraire le gros de l'effectif littéraire, et personne ne s'en étonnera. D'ailleurs, le plus grand nombre des combattants de l'avant peut être réputé prisonnier et, s'il est croyable que pas mal de récits sont rédigés dans le loisir des *Stalags* ou des *Oflags*, vous prévoyez bien que la grande vague des livres de guerre ne déferlera sur nous qu'après le rapatriement général. Pour le moment, nous n'aurons pas le ridicule de juger ceux que nous possédons d'après la qualité militaire de leurs auteurs, ni même d'essayer ce que M. Norton-Cru tenta en 1929 dans son gros

(1) Sequana, éditeur.

répertoire critique des *Témoins*, une étude sévère des états de services, des fiches signalétiques et des véracités. L'inexpérience artistique de la plupart des écrivains que nous visons donne un bon gage de leur naïveté; leur diligence à publier leurs souvenirs en fait une autre garantie. Et plus généralement encore leur souci de la psychologie qui l'emporte, semble-t-il, sur leur talent de présenter des faits matériels. Qu'ils m'excusent d'une telle formule : ils n'ont pas vu grand'chose, ou si brièvement! Ils désirent donc surtout déposer sur le comportement moral des troupes qui, physiquement, montrèrent parfois peu de consistance. On consulte déjà leurs écrits, s'il faut tout dire, comme un dossier ethnologique ou sociologique plus encore que comme des annales d'événements militaires.

A cet égard, nous serions excusables de confondre les documents bruts et les transpositions, franches ou déguisées, car tous les livres à qui la guerre sert de cadre offrent presque le même intérêt pour l'enquête que les Français mènent sur eux-mêmes. Je n'hésiterais point, pour ma part, à placer tout à fait en tête de la liste les pages que M. Henry de Montherlant a dispersées dans *le Solstice de Juin* (1) et qui contiennent des tableaux du front (*Midi, la Friture, les Nuits de Mai*); bien que l'auteur n'ait même pas été mobilisé et semble avoir été jouer les Fabrice volontaires dans l'immense Waterloo que le destin lui présentait, on doit admettre que ces chapitres resteront sûrement parmi les belles choses qu'aura pu inspirer la guerre. Je le dis d'autant plus volontiers que, voici quatre lustres, j'éprouvais pour le *Songe*, ce jeu d'annunzien, chiqué et sacrilège, aussi peu d'estime que Montherlant en a avoué plus tard, la maturité survenue.

On peut penser aussi que les récits discontinus de M. Christian Mégret dans *Jacques* (2) forment déjà une des réussites littéraires de la guerre de Quarante. Anec-

(1) Grasset éditeur.
(2) Librairie Plon.

dotes de la Sarre, des Flandres, des premiers rassemblements de prisonniers, il y aurait eu là de quoi faire un ouvrage saisissant, par la concision, l'âpreté, la tenue pudique de l'émotion : M. Christian Mégret a préféré le servir en tranches, l'imputant à divers personnages de fiction au cours d'un roman touffu. Je crois qu'il a mal géré son bien, mais ce gaspillage était légitime, et après tout honorable. Nous pourrions noter encore la part de chronique authentique qui se cache dans un livre comme *le Sang de nos fautes*, de M. René Roques (1) : l'évocation de la vie d'un groupe d'aviateurs pendant la période stagnante de la guerre rappelle à la fois *Une amitié* de feu Pierre Lièvre et *En escadrille* de M. Jacques Boulenger, mais une grosse fabulation, un romanesque facile et des dialogues vraiment apprêtés en dissimulent la matière solide. A la même classe appartient *le Bar de l'escadrille* (2), de M. Roland Tessier, où les conversations et les menues anecdotes de popote tiennent la plus grande place.

Dans d'autres cas le récit des événements cède, par un propos délibéré, à la tâche du moraliste; aussi ne rappellerons-nous que pour mémoire le Journal de guerre inséré dans les *Combats préliminaires* (3) de M. Armand Petitjean, il se rapporte d'ailleurs à la phase des engagements d'avant-postes, comme le faisait un petit livre de M. André Chamson, imprudemment rédigé et publié dès février 1940 et qui en a été ainsi bien puni!... Les souvenirs de captivité, par exemple ceux de M. Noël B. de la Mort et ceux de M. Jean Mariat (4) appartiennent fatalement à la même catégorie; ils ont eu la valeur de libelles très utiles, dirigés contre certaines erreurs ou préventions, mais ils font figure d'écrits fugitifs. *La Moisson de Quarante*, de M. Benoist-Méchin, ne souffre pas de cette circonstance, tant

(1) Édition Albin Michel.
(2) Éditions Baudinière.
(3) Éditions de la N. R. F.
(4) Édition de France.

le débat y est élargi, tant la pensée y est sereine et la méditation minutieuse; le talent remarquable de l'auteur ne laisse pas au surplus de faire goûter ce livre sans acception de son millésime; la condition des soldats captifs sur la terre française, dans un coin d'Eure-et-Loir, pendant quelques semaines d'été, y revêt des couleurs intemporelles, dégage un pathétique général. Je suis persuadé que *la Moisson de Quarante* (1) demeurera comme un des livres importants de cette époque où le définitif a tant de mal à paraître sous l'éphémère.

Cette catégorie de témoignages nous mène naturellement à celle que nous tenons des ci-devant internés d'Angleterre et dont *l'Angleterre en guerre*, de M. Georges Blond (2), peut représenter le type. La peinture des mœurs insulaires, les observations du reporter malgré lui n'y sont pas tout : l'histoire du *Meknès* offert témérairement aux torpilles ennemies, son naufrage, le rapatriement des réchappés font des chapitres importants dans la chronique navale de la guerre. Que ces chapitres se retrouvent dans quelques autres ouvrages, c'est une rencontre que la nature des choses a commandée. La retraite sur Dunkerque et l'embarquement hasardeux des troupes ont également ce privilège de devenir des lieux communs, tant ces péripéties ont frappé les mémoires et les imaginations.

Elles constituent le plus émouvant de *Vingt-six hommes* (3) où M. Jean de Baroncelli a retracé l'histoire d'un peloton de cavaliers motorisés, d'abord pendant les mois démoralisants de la guerre stagnante, puis dans les combats de Belgique, dans la grande défaite enfin; ce groupement restant lié jusqu'à l'armistice par une amitié et une discipline qui se renforcent l'une l'autre. Le thème est beau, les épisodes frappants, il n'est pas indigne de rappeler un poème fameux de Victor Hugo sur un officier tué

(1) Édition Albin Michel.
(2) Bernard Grasset.
(3) Bernard Grasset.

en Espagne et pleuré par sa troupe, à propos du Capitaine abandonné par ses hommes sur une digue des Flandres. M. de Baroncelli a réussi à conférer une certaine valeur lyrique à sa chronique pourtant exacte et précise. La teinture ramuzienne, fort au goût du jour, que prend son style assez souvent, a du charme et concourt à rendre aux sentiments de ses personnages une espèce de simplicité primitive.

On remarquera que les tableaux de Dunkerque ne sont pas du tout si apocalyptiques qu'on pourrait s'y attendre. Les « enfers » de 1940 ne peuvent se comparer aux « enfers » de 1916. J'espérais en compléter l'image par la chronique de M. Pierre Béarn qui s'intitule *De Dunkerque en Liverpool* (1), non sans allusion au proverbe : de Charybde en Scylla.

Mais M. Béarn a tenu, malgré son talent naturel, une gageure de probité et de modestie qu'on pourrait qualifier d'anti-littéraire. Il nous livre son carnet de notes sans remaniement, avec les gaucheries, les redites, les manques de truquage qu'un autre auteur eût tenu à corriger et polir. Ainsi, le matelot qu'il fut à bord d'un chalutier, n'a pas eu le loisir de peindre sur place les scènes de Dunkerque : il les relate après coup, de façon allusive et rétrospective. Presque tous les thèmes sensationnels du livre sont ainsi sacrifiés, au lieu de se pousser en vedette. Le lecteur est souvent déçu, il croit à des obscurités, à des incohérences, et puis il rend justice au dessein qui était de laisser au livre sa confusion première, son ingénuité. Croit-on que M. Pierre Béarn n'eût pas été capable de rédiger, d'ordonner, de dramatiser ? de corriger les erreurs d'optique militaire, politique ou autre, qu'il enregistre au fur et à mesure ? Il y a dans son cas un héroïsme de témoin qui contredit l'ambition de l'artiste. On peut regretter ce conflit. Mais en 1941, quand a paru le livre, on avait moins envie de lire un chef-d'œuvre que de posséder une confession absolument sincère. Sur ce point M. Pierre Béarn

(1) Éditions de la N. R. F.

réussit pleinement à s'attacher son public : la minutie vraiment exhaustive de ses notations, psychologiques, sensorielles ou intellectuelles, sa bonne grâce même dans la mauvaise humeur, sa réaction toujours vive et originale devant les faits et les gens, voilà des qualités irremplaçables. On apprend à connaître sinon une page d'histoire, du moins une forte personnalité. N'oublions pas que son expérience fut en soi plutôt mélancolique et monotone : des séjours au dépôt, des bourlingages le long des côtes, une perpétuelle corvée d'évacuation de troupes, à Cherbourg, à Dunkerque, à Saint-Valery, au Havre, à Brest, à Ouessant. La comédie terrienne, la *guerre de bohème*, comme il dit, ne lui arrive sous les yeux qu'indirectement ou par bribes. Il en cite des anecdotes ahurissantes et sans doute véritables : un train français et un convoi allemand d'autos-mitrailleuses cheminant côte à côte et se saluant avec cordialité, — les envahisseurs en limousine demandant leur chemin aux vaincus en camions, — les marins des forts de Saint-Waast allant trinquer avec les biffins gris-vert qui viennent de les capturer... Peut-être M. Béarn remaniera-t-il son livre plus tard; nous aurons alors plus de raisons de l'admirer et moins de raisons de l'aimer, de le sentir vivre.

Nos mitrailleuses n'ont pas tiré, de M. J.-M. Aimot (1), porte en sous-titre : « Journal d'une section de D.A.T. de la région parisienne ». Les soldats d'une section de mitrailleuses affectés à la défense du territoire sont par définition des mobilisés de l'arrière, provenant d'une unité régionale comme l'auteur, et stationnés ici dans la grande banlieue. Mais, comme dit l'un d'eux : « C'est le front qui ira-t-à-toi ! » et leur alerte, leur retraite par à-coups, leur dissolution lente ressemblent aux aventures similaires de n'importe quelle formation combattante. C'est surtout à l'observation de Français mobilisé que M. Aimot a pu s'adon-

(1) Fasquelle, éditeur.

ner : anarchie et gentillesse, ivrognerie (on notera que tous nos auteurs sans exception s'accordent à constater un alcoolisme généralisé), individualisme et fatalisme; — ce qui ne fait pas un mélange bien actif... L'auteur a remarqué combien il est difficile d'élucider les âmes simples, réticentes par définition; il se fait donc rarement leur porte-parole. C'est lui qui se montre, et non la foule élémentaire. Et pourtant le document collectif est de grande valeur. Nous sommes loin de *la Débâcle*, mais assez près de *Sac au dos*. Quels sentiments inspirera le récit délicat et féroce de M. Aimot? J'ai peur qu'ils ne soient pessimistes... On le confrontera donc avec les souvenirs que M. Marcel Arland a réunis dans son livre *Sur une terre menacée* (1) : ce sont, si je puis dire, les mémoires civils d'un soldat quasi isolé dans une ville de l'Est, parmi de petites gens effarés de l'aventure et qui paient très cher les fautes d'une société ou d'un régime où ils croient n'être pour rien. Mais là rien n'est décourageant, au contraire : dans ces êtres élémentaires, M. Arland, selon sa coutume, a su découvrir un nouveau trésor des humbles et il nous donne à penser que, malgré les idéologies, les intérêts, ce peuple recèle de grandes richesses de vie intérieure.

Nous voici à présent devant des livres de combattants proprement dits. On a réussi à faire beaucoup parler de celui de M. Guy des Cars, *l'Officier sans nom* (2), qui est presque le seul qui se réfère à l'infanterie. Malheureusement, l'ouvrage n'existe pas, ne tend pas à l'existence. C'est un insignifiant petit récit d'amateur, d'amateur peu doué, où cent cinquante pages sur deux cents rappellent des faits antérieurs à mai 40 : une nuit de patrouille en Sarre, puis une opération de décrochage sur les plateaux du Soissonnais forment toute la matière. L'auteur est si maladroit que ces événements déjà menus sont escamotés, mis en dialogues, en dialogues de Tartempions qui auraient

(1) Librairie Stock.
(2) Librairie A. Fayard.

la Dorgelès, la platitude le disputant au théâtral. Cet ouvrage trouve moyen d'être oiseux dans sa brièveté. N'insistons pas, ce serait une cruauté inutile, mais on peut soutenir qu'en 1915 un tel volume n'eût pas même trouvé d'éditeur. Son succès dans l'autre zone prouve la baisse des curiosités et du goût.

Raz-de-Marée (1), de M. Roger Lefèvre, offre aussi son témoignage de fantassin, mais embrumé par un style orné et « poétique » et où le récit individuel, seul propre à former document, cède à un récit d'impressions collectives qui ne ressortit qu'à la littérature. Ah! qu'un peu de simple trivialité ferait mieux notre affaire! Les aventures de cette troupe chassée des Flandres par l'ennemi, embarquant à Dunkerque et revenue improviser une défense pour la Normandie vaille que vaille, encerclée et capturée à la fin, méritaient un annaliste plus vigoureux que cet élégant styliste. M. Lefèvre ne nous donne guère que son discours sur ce qu'il a vu, le commentaire et la chronique qu'il eût pu écrire...

Le Quadrille de Bellone, de M. Y. Daniel de Bois-Juzan (2) a tous les défauts possibles, mais non cette pauvreté qui éclate dans le précédent; touffu, long, fastidieux, écrit en dépit du sens commun avec une vulgarité coruscante, dans un horrible style de Gaudissart de popote, ou de La Varende motorisé, il faut du courage pour le suivre de bout en bout. Cependant l'auteur, officier d'administration qui se fit verser dans les dragons portés, est une figure très honorable et sympathique. Il ne cache pas qu'il était parti en guerre avec l'espoir de tuer la Gueuse, mais après coup, il ne triomphe pas trop de cette victoire-là... Faute de talent pour éclaircir et élaguer, il nous livre, hélas! des extraits d'ordres de service, de Journal de marche, un déluge de détails inutiles, de noms propres sans intérêt. Les arbres empêchent totalement de voir la forêt, c'est-

(1) Éditions Baudinière.
(2) Éditions de France.

à-dire la guerre. Je recommande l'ouvrage à des critiques du langage, qui pourront y voir ce qu'est un idiome usé et décadent : le jargon des illettrés serait mille fois préférable. On peut y vérifier aussi que la fabrication d'un livre est chose malaisée et ne s'improvise pas : avoir beaucoup à dire est une condition périlleuse. Dans sa technicité, le *Quadrille de Bellone* est presque inintelligible, inassimilable, et il n'offre aucun intérêt humain. Comme la guerre a de quoi émouvoir n'importe qui, n'est-ce pas un comble? La *Comédie héroïque* (1), de M. Jean Damase, évoque aussi un groupe de reconnaissance, dans l'Est, puis sur l'Aisne et dans la retraite générale. Les événements antérieurs à mai 40 occupent la moitié du volume. Les pages sentimentales, les chapitres de dissertation politique font grand tort à l'*authenticité* de cet ouvrage, sûrement très sincère et écrit avec verve, mais non sans rhétorique. Là encore, nous n'avons, hélas! qu'un témoignage empapilloté!

La Déroute, de M. Christian Habrioux (2), devait en principe nous toucher beaucoup moins. Mais ce livre à la bonne franquette est clair, touchant, plein de bonhomie et prudhomie. Il relate les expériences d'un brigadier d'artillerie, âgé de trente-cinq ans, et qui, après quelques mois encroûtés dans la « drôle de guerre », espérant devenir interprète, se mue en secrétaire d'état-major, est entraîné dans la retraite avec les éléments de l'arrière, manque affronter l'ennemi, passe pour fuyard, atteint de bivouac en cantonnement l'armistice et le Midi. Au total, l'écrivain a vu peu de chose, sinon les ridicules de la vie militaire, dont il se fait le chroniqueur objectif et consciencieux. Quelques personnes qui ont lu les *Sabres de bois*, de M. Jacques Dival, sinon *le Brave soldat Schweick*, de Hachek, retrouveront les accents de ces satires célèbres dans les récits pourtant sans vitriol ni vinaigre de M. Habrioux. Quelques

(1) Éditions de France.
(2) Éditions de France.

ingrédients romanesques, histoires d'amour et de rupture, n'accroissent aucunement l'intérêt de cet ouvrage aimable; le ton y est certes personnel, mais la personnalité n'y est pas très pittoresque, ni les aventures proprement dites.

Aussi le contraste vous aidera-t-il à goûter le livre de M. Paul Mousset, *Quand le temps travaillait pour nous* (1). Voilà l'œuvre d'un écrivain né, et qui marque de sa griffe tout ce qu'il exprime! Le ton ironique, que le titre indique déjà, n'empêche qu'on ne devine la sensibilité d'un homme qui ne vit pas sans douleur une guerre à la Wells s'abattre sur une armée à la Courteline. Humour féroce, haute satire, ne font que déguiser la pudeur, le respect-humain de son patriotisme blessé. Pas de livre plus français que celui-là, ni qui sonne mieux le vrai, ni qui soit mieux écrit. Je réunis par exprès ces deux qualités-là, qui ne devraient jamais se combattre. La perfection de la langue, la finesse de l'esprit montrent à la fois une courtoisie suprême envers le lecteur et une maîtrise réfléchie du propos. M. Mousset est un excellent journaliste, un grand voyageur, il ne sera jamais accusé de sentir l'huile. Lieutenant de pionniers à la frontière luxembourgeoise, puis attaché à la liaison franco-britannique, passé en Angleterre sous les bombes, revenu par Cherbourg pour assister à la déliquescence finale, ce combattant garde assez l'esprit guerrier pour être dégoûté des militaires. Son livre est un de ceux qui forment par eux-mêmes une réparation contre la bêtise qui entraîne la démoralisation, contre les ridicules qui sont au fond des laideurs. Ah! certes, en d'autres temps il eût scandalisé les bonnes âmes : mais la peinture qu'il nous donne de la niaiserie, du snobisme, de l'aveuglement est si forte qu'on l'admirerait volontiers pour elle-même. Je recommande au lecteur malin les tableaux des états-majors anglais, si différents de l'imagerie du genre *Colonel Bramble*, et ceux des écoles d'interprètes, et, dans un autre

(1) Bernard Grasset.

registre, le récit poignant de la bataille des Flandres où mille héroïsmes individuels ne rachètent pas la défection collective des alliés et de nous-mêmes. Dans la littérature de l'autre guerre, je connais quelques livres dont la saveur peut se comparer à celle de ce livre-ci : par exemple les *Contes de la popote*, chef-d'œuvre méconnu de M. Ernest Tisserand. Et à notre époque, *Quand le temps travaillait pour nous* présente cette qualité singulière d'être une remarquable chronique militaire jointe à une étude de mœurs et d'âmes de premier ordre. L'ouvrage restera sûrement dans les archives de cette génération, et l'auteur peut être certain de sa carrière proprement littéraire.

Un dernier exemple témoigne de la supériorité des livres remaniés à loisir, fussent-ils de seconde main : c'est *En auto-mitrailleuse* (1), de M. Guy de Chézal, qui a fait, semble-t-il, « présenter », c'est-à-dire reviser, voire re-rédiger son texte oral par M. Marcel Berger, son parent proche. A l'égard de cet ouvrage déjà connu, des questions d'authenticité se posent. On m'assure qu'il réunit deux récits différents, deux épisodes distincts, peut-être même deux fragments de biographies séparées. La discussion appartiendra aux Norton-Cru de l'avenir : en tout cas, ce livre passionnant, il faudrait un génie nonpareil pour l'avoir forgé comme un simple roman d'aventures. S'il se lit un peu comme tel, pourquoi pas? L'histoire est celle d'un sous-officier chef de voiture blindée dans un groupe de reconnaissance; cantonné en Hainaut, puis engagé jusqu'en Hollande, ramené en pagaïe jusqu'à Avesnes où les parcs lui refusent des munitions tandis que les chars allemands ronflent dans les faubourgs, envoyé sur l'Oise pour défendre des ponts, sur l'Aisne pour aider à la prétendue contre-offensive, enfin en mission à travers la célèbre poche pour rétablir la liaison avec les armées du Nord, reçu avec soupçons par les Anglais, mélangé soudain

(1) Librairie Plon.

avec les convois allemands, obligé, après une dernière échauffourée, d'abandonner la voiture... Cette suite de péripéties évoque une *guerre de course* sur terre, des actions qu'on croyait réservées sur mer aux destroyers ou aux vedettes rapides. Ou encore les batailles de chevaliers bardés de fer, cherchant leurs égaux, les rencontrant par hasard, se mesurant sur place, de tout près comme les héros du *Roland furieux*. Circonstances étonnantes qui laissent libre cours à la bravoure personnelle, à l'esprit de petite équipe et à la débrouillardise : ces enfants perdus de la bataille, ces éclaireurs à demi aveugles, ces fragiles invulnérables, restent de vrais cavaliers, par fonction et vocation, des coursiers, si l'on veut, des lanciers de Boleslavsky. De courtes *bagarres*, des duels de plein fouet, des ruses à la Fenimore Cooper, voilà ce qu'on retient de leurs randonnées admirables, loin des burlesques routines de généraux qui « ne croient pas aux blindés », des parcs d'artillerie qui réclament des bons en triple exemplaire, des hôpitaux où l'on n'admet pas des mourants qui n'aient été « déjà triés et estampillés ». Marche aux étoiles, sauve-qui-peut, exploits du culot, performances de l'astuce, cette guerre que les Français n'avaient point préparée ni prévue, offre des aspects rocambolesques, mais nul ne songe à la révoquer en doute. Les mémoires, même arrangés, de M. de Chézal, sont aussi intelligents que pittoresques, et le récit y restitue le rythme du temps, de l'action. Un tel livre fait donc honneur à la nouvelle littérature de guerre; il appartient à cette classe des ouvrages élaborés que nous pensons qui succédera bientôt à celle des documents naïfs et des témoignages d'amateurs.

Je sais bien qu'à la guerre comme à la mort on ne doit que la stricte vérité. Mais pour elle aussi, l'oubli serait un second linceul, comme dit le poète, et mieux vaut un mémorial trop orné, un tombeau luxueux, que l'abandon d'une dépouille nue, sans défense contre la terre.

ANDRÉ THÉRIVE.

QUATRE NOCTURNES

COUVRE-FEU

Couvrez les braises de vos cendres
Bourgeois, sonne le couvre-feu !

Bourgeois d'Artois, Bourgeois de Flandre,
De terre plate et de vent bleu,

De Cambrai, d'Aire-sur-la-Lys,
De Dunkerque et de Saint-Omer.

Le soir tremble et frémit encore
Aux carillons venus du Nord;

Les rues dévalent vers la Bièvre
Couleur pelage des castors.

S'éteignent les sanglots des lampes,
Balbutie le premier crapaud;

Puis le silence est fracassé :
Le veilleur des nuits a passé

De sa lugubre voix sans âge
Il nous rappelle aux bons usages :

« Réveillez-vous, vous qui dormez,
Priez Dieu pour les trépassés !

» Les manants, les faibles, les Jules,
Priez Dieu ! Priez Dieu ! Priez ! »

La chouette du vent noir ulule,
Frémit un vivant peuplier...

La nuit retombe à larges ondes,
Lourde, épaisse de l'eau qui dort,

Sans étoiles, sans vitres, un monde
Indubitable, où tout est mort.

NUITS DE BROUILLARD

Ville brûlant dans l'or et l'ambre
Sculptée debout dans les brouillards.
Pâle halo des réverbères.
Le fleuve silencieux coule,
Chuchote le long de ses rives,
Un passant noyé lève un bras
Et s'engloutit, fumant de vie.

Chevaux cabrés dans les écluses,
Sur les éventails de la mort.
Le piétinement lourd des foules,
La rumeur lente des émeutes.
Casqués de cuivre, harengs saurs
Ou dragons de d'Aspropotamus.

Cieux zébrés d'étoiles filantes,
Accordéons dans les minuits,
L'épais des campagnes dolentes,
La source éclatante des bruits.

Puis une pluie lourde s'écrase
Aux fenêtres bleues du sommeil.

ROUTES ENCHANTÉES

Sombres arbres, routes d'or,
Horizons du matin clair
Où sonnent comme une absence
Les pas du cheval de peine.

Des fantômes de rouliers
Sous leurs cabans étoilés,
Bossus du bissac en boule
Suivent le chariot qui roule.

Des villages irréels
Déploient sur un tendre ciel
Leurs fumées en filigrànes :
Écoutez braire les ânes !

Mais non. Vous n'entendrez rien,
Meuglements de bœufs ni chien;
Dans cette campagne morte
Les loups traversent les portes.

Sorciers bigles et chassieux,
Défunts et maléficieux
Ont semé sur cette terre
Le sel glacé du mystère.

LOISIBLE A DIEU

Loisible à Dieu d'errer par ces campagnes
Où les gens sont vêtus de velours vert,
Où la fontaine éclatante en silence
Coule la nuit dans nos sommeils ouverts.
Loisible à Dieu d'éclairer ces montagnes
D'une lumière étrange et naturelle

Quand le vent haut pousse de son étrave
D'aigres brouillards éperdus d'arentelles.
Loisible à Dieu de nous donner des ailes,
Loisible à Dieu de nous crever les yeux.
Les jeux qu'on fait avec les demoiselles
Loisible à Dieu... Tout est loisible à Dieu.
Seul par les trèfles incarnats et tranquilles,
Mène à la danse aveugle ce troupeau
La chèvre bêle, et la brebis docile,
La nuit s'étoile au fond de ton chapeau.
Loisible à Dieu de pencher sur ta vie
La femme blanche et charnue comme un cœur,
Salve de neige ou bien la soie des fleurs,
Blason d'amour et de mélancolie.

MAURICE FOMBEURE.

LE MARCHAND D'ALCARAZAS

Quand je revins à Pézénas cette année-là, je n'étais pas très faraud. Un rude hiver de travail suivi d'une maladie qui s'était abattue sur moi aux premiers jours du printemps avaient épuisé mes dernières forces. Ma valise à une main, ma machine à écrire de l'autre, j'allai dans un après-midi de petite cité languedocienne, éprouvant violemment le sentiment de ma déchéance.

Comme ces animaux tristes qui craignent le soleil, je glissai le long des rues les plus étroites remplies jusqu'aux toits par une ombre bleue et dense. Dans cette lessive d'air, jeune collégien, j'avais nagé au bras de ma première sirène. Mais le temps des triomphes semblait définitivement révolu, l'année suivante se présentait à moi vêtue de kaki et boutonnée jusqu'au cou. Cependant, malgré la confiance du conseil de révision qui m'avait proclamé « bon pour le service armé », je titubais sur les pavés pointus où des mouches d'acier se cramponnaient comme des clous. La Place du Tambourin franchie, je jetai un bonjour à Molière promu surveillant du jardin d'enfants et je m'enfonçai dans le vieux quartier qui entoure le marché du Trois-Six où j'avais élu domicile.

Toutes mes humeurs s'évaporèrent dès que j'eus franchi le porche de ma maison. Sur sa façade percée de fenêtres étroites comme des meurtrières, elle portait trois ou quatre plaques de marbre. L'une d'elles rappelait que le prince de Conti, gouverneur des États du Languedoc, avait vécu là plusieurs années, l'autre que Molière et sa troupe y

avaient donné des représentations pendant un hiver, et, sur la troisième, je crois qu'il était question d'Anne d'Autriche, de Louis XIV, à moins que ce ne fût des Pénitents Blancs. On aurait tort de croire que j'avais choisi ce vieil hôtel à cause de ses références historiques : les membres du Syndicat d'Initiative de Pézénas sont de rudes compères; grâce à eux il est à peu près impossible de trouver dans la ville une chambre où leur fils adoptif, Jean-Baptiste Poquelin, ne soit pas venu se faire raser ou prendre un verre.

Le souvenir de ces beuveries d'autrefois, servies par des servantes aux larges poitrines qui apportaient aux Mousquetaires du Prince le vin frais tout mousseux dans les brocs d'étain, me revenait tandis que j'avançais sous une espèce de tunnel, large de dix pieds et sous lequel Gargantua aurait pu passer à cheval. De chaque côté on voyait, scellés dans les murs, de gros anneaux de fer auxquels on attachait destriers et palefrois quand les écuries ne suffisaient plus.

En arrivant dans la cour intérieure, et bien que je fusse prévenu, l'exclamation bourguignonne fleurit d'elle-même sur mes lèvres :

— Ah! que j'ai du goût!

J'avais du goût, en effet. Au milieu du patio, un petit jet d'eau éparpillait ses gouttes dans une vasque de vieux marbre qui portait sur ses bords une mousse courte et galeuse comme ces barbes de chemineau un peu moisies. Tout autour, longeant les arcades, des fleurs mettaient à l'air leurs pieds tout près du petit ruisseau qui disparaissait dans un trou de serpent. Au-dessus, aux trois galeries superposées, d'autres fleurs s'avançaient imprudemment au-dessus du vide, la tête tournée vers le soleil comme ces femmes mélancoliques qui se mettent toujours à la fenêtre pour voir le temps qu'il fait. Le soleil de midi, qui tombait d'aplomb sur le jet d'eau et se brisait en paillettes giclant contre les murs, m'aveuglait et je ne pouvais

pas distinguer les corolles : bleues, jaunes, roses, qu'une brise, si légère qu'elle semblait à sa source, suffisait à faire frissonner. Un maigre chant noir traversa le silence et tout redevint calme. Immobile sur la ligne d'ombre, je béais doucement d'admiration. Et, comme la phrase était toute faite et qu'elle ne contredisait pas l'opinion que j'avais de moi-même, je répétais :

— Ah! que j'ai du goût! Que j'ai du goût, Seigneur...

Puis, une fenêtre ayant claqué, je ramassai prestement mes bagages et je me mis en route vers le deuxième étage. Route convenant bien à cet escalier à larges marches qui montait sans hâte en tournant à angles droits autour du patio et où une troupe aurait pu défiler au coude à coude en colonne par huit.

Au premier étage je repris ma respiration. Devant une énorme porte cloutée à double battant et surmontée d'un blason, je m'assis. Ma tête se trouvait juste à la hauteur des caisses de fleurs qu'on avait posées sur le rebord de la balustrade; de gros œillets épanouis et lourds comme des papillons ivres frôlaient ma joue. Je fermai les yeux.

Je crois bien que je restai endormi quelques minutes; il me parut, dans mon sommeil, que le jet d'eau avait changé sa cadence. Au lieu de l'irrégulier tintement flûté, je distinguais un bruit plus large et plus martelé qui allait grandissant. Je m'éveillai tout à fait. En me retournant je me trouvai en face du marchand d'alcarazas.

A vrai dire ce fut d'abord son âne que j'aperçus. Les flancs chargés des deux volumineuses bottes de paille qui protégeaient les poteries, les oreilles pointées comme des antennes, il remplissait exactement l'escalier. Il grimpait avec une désinvolture de petit marquis en faisant tinter ses fers comme des éperons. Sa tête fine, sa dignité gracieuse me convainquirent aussitôt que j'avais affaire à un âne de qualité. Il venait tout droit vers moi, sans trébucher aux marches, ni cogner contre les murs sa précieuse cargaison, et quand il m'atteignit, comme je lui barrais

le passage, il s'arrêta poliment et me regarda, ayant tendu devant lui la jambe qu'il avait fort fine...

— Ay, burro!

L'exclamation s'adressait autant à moi qu'à l'animal. Pédruzco, qui l'avait poussée, montrait par-dessus l'échine du baudet sa tête de bois de paysan aragonais que des favoris compacts comme des touches d'ébène faisaient encore paraître plus dure. Son chapeau pointu et le rictus qui découvrit quelques chicots jaunis ne m'attiraient guère. J'aurais été moins surpris de le rencontrer chez des brigands de Calabre, armé d'un vieux tromblon à pierre que pacifique commerçant dans les palais du gouverneur des États. En tout cas il ne paraissait pas décidé à fournir de trop longues explications et, comme il pouvait avoir une arquebuse de réserve, je cessai de jouer les grands dormeurs.

J'étais déjà passé à la galerie d'en face quand je m'aperçus que les visiteurs ne m'avaient pas suivi. Protégé par un pilier, je jetai un coup d'œil : Pédruzco se faufilait devant son âne. Il tira de ses fontes une énorme clé, bosselée comme une masse d'armes, et l'introduisit à deux mains dans la serrure. Les deux battants s'ouvrirent tout grands. J'entendis encore un « Anda! » qui n'admettait pas de réplique, puis l'homme et la bête disparurent dans l'écurie blasonnée...

Pendant plusieurs jours j'oubliai Pédruzco et son âne. J'habitais au deuxième étage une très grande chambre qui allait de la façade à la cour intérieure et dont l'ornement principal consistait en une haute cheminée de pierre sculptée où l'on eût pu facilement rôtir un veau à la broche. La propriétaire, mère d'un de mes anciens camarades de collège, m'avait donné quelques fagots de sarments qui me servaient à griller de grasses sardines fraîches ou d'épaisses tranches de thon qu'on m'apportait toutes saignantes du port d'Agde. Le four du boulanger brillait en face des deux étroites fenêtres qui donnaient sur la rue et il arrivait

que, réveillé par l'odeur du pain chaud, je descendisse dès quatre heures du matin chercher une couronne de la première fournée que je dévorais aussitôt avec un oignon cru et une tomate. En cette saison le marché du Trois-Six regorgeait de fruits et je ne tardai pas à retrouver toutes les forces perdues dans la capitale.

S'il m'arrivait de croiser dans l'escalier le marchand d'alcarazas, je ne lui prêtais aucune attention. La réalisation d'un projet ancien que j'avais mûri dans cette même ville me préoccupait bien davantage : je voulais écrire un livre. A vingt ans et quelques mois je commençai à penser avec raison qu'il fallait me presser si je voulais donner à l'humanité l'œuvre qu'elle attendait de moi...

Dès six heures du matin, car je voulais profiter de la griserie de l'aube, je m'installais à ma table, en manches de chemise et la plume à la main. L'après-midi j'étais sur la galerie où je tapais à la machine le travail du matin. Cette tâche ne me prenait pas beaucoup de temps, je dépassais rarement la moyenne de quatre phrases par jour.

Les manuels de littérature disent que l'obstination peut quelquefois tenir lieu de génie; j'avais donc décidé de ne pas quitter mon palais avant d'avoir mis le point final à mon roman. Autant dire que je m'étais condamné à la réclusion perpétuelle. Je restais de longues heures à rôder paresseusement, allant de ma chambre à la galerie, à rêver en contemplant le jet d'eau ou à surprendre par les meurtrières de la façade les rares passants qui s'égaraient dans la rue.

Sans que je m'en rendisse compte, j'attendais l'inspiratrice. Elle ne manqua pas au rendez-vous. Au-dessus de la rue violette de juillet son buste était éclos dans une meurtrière aussi étroite que la mienne et elle regardait vers le ciel où jouaient les hirondelles. Comme elle se trouvait au-dessous de moi et légèrement sur la droite, je la voyais de trois quarts. Je ne remarquai d'abord que ses yeux : veloutés et calmes et sombres, où dansait une flamme.

Un étang sous les pins d'été. L'eau et le feu. Un aveugle ne s'y fût pas trompé : j'avais rencontré la muse. Elle se tourna encore un peu, pour mieux me voir, sa robe de toile crissa contre la pierre, le mécanisme délicat des ombres joua sur son visage et elle m'apparut de face. Elle souriait.

J'eus dans mes veines et jusqu'au plus profond de mon cœur une grande sensation de fraîcheur. Un moment je restai suffoqué, les mains et les lèvres entr'ouvertes comme pour laisser couler hors de moi ce trop grand bonheur. Son sourire s'effaça comme un oiseau s'envole.

Bien qu'Espagnole aux yeux noirs, Angelina était blonde, ses tresses de cheveux drus se cabraient au-dessus de son front et son visage qui s'appuyait contre le mur me parut plus doré que ces pommes d'août qui brillent le soir dans les feuilles vertes. Sans cesser de me fixer elle se retira lentement et ce ne fut que lorsque sa bouche me fut cachée par l'angle de la fenêtre que le sourire-oiseau vint se reposer sur ses yeux.

En un clin d'œil je descendis l'escalier. La disposition des portes ne laissait aucun doute : la muse habitait bien avec l'âne et Pédruzco. Une fenêtre donnait sur la galerie, ses barreaux étaient réunis par des S de fer forgé : à peine si un chat eût pu passer au travers. Sans le moindre souci de discrétion je cherchais à voir l'intérieur de la pièce, mais au même moment la porte s'ouvrit et j'en vis sortir l'Aragonais toujours coiffé de son chapeau pointu. Mon vœu n'avait pas été vain : le brigand tenait entre ses mains le tromblon que je lui avais souhaité. Je crus d'abord que nous jouions une opérette, au pis un opéra-comique, et un simple signe d'encouragement m'eût décidé à donner à ma belle l'aubade du *Roi d'Ys* :

Vainement, ma bien-aimée,
On croit me désespérer,
Auprès de ta porte fermée...

mais Pédruzco se souciait peu de mes chansons. Derrière lui son âne s'impatienta et se mit à braire : j'en profitai pour remonter dans mes appartements. Quand le soleil se coucha, mon premier chapitre était terminé.

Mon imprudence aurait pu me coûter trop cher; aussi je me gardai de la renouveler. Cependant je descendis plus souvent dans le patio, je fis parler les habitants du rez-de-chaussée et je me renseignai sur les mœurs du marchand d'alcarazas. Toujours par les grandes routes, il ne restait presque jamais chez lui où il ne rentrait qu'une ou deux fois par semaine pour faire ses provisions de poteries. Autrefois, me disait-on, il avait coutume de rester absent plusieurs semaines, mais depuis un an il avait retiré sa fille du pensionnat et il prenait garde de ne jamais trop s'éloigner de la ville.

Toutes les voisines plaignaient Angelina qui, à quinze ans, vivait cloîtrée dans le palais du silence. Elle ne sortait que le dimanche avec son père qui n'avait garde d'oublier sur la porte la clé monumentale que je lui avais vue le jour de mon arrivée. Pendant ses absences la jeune fille se nourrissait de riz, d'oignons, d'anchois salés et surtout de poids chiches. Pédruzco ne pouvait rentrer chez un épicier sans clamer : « Garbanzos, muchos garbanzos! » et il en chargeait cinq ou dix kilos sur son âne.

Les voisines, qui se préoccupaient beaucoup de cette nourriture, avaient pitié de la prisonnière et entre les grilles de la fenêtre elles lui passaient des tranches de jambon, des petits pâtés qui sont, avec le rugby et Molière, la spécialité du pays, et aussi des cacahuètes dont elle raffolait. Mais ces bonnes âmes savaient bien que cela ne pouvait lui suffire et elles m'expliquaient comme si j'eusse été un Wisigoth incapable d'entendre quelque chose à l'âme féminine :

— Pour manger, ça va encore, mais vivre enfermée toute la journée à son âge... Elle vient tout juste d'avoir quinze

ans, vous savez... Alors, que voulez-vous? Elle a le triste, cette petite...

Mais comme elle n'était pas quelqu'un dont on pût dire du mal, la conversation tournait court et les commères entamaient une satire contre les commerçantes qui, elles, n'avaient aucune raison d'avoir le triste.

Pourtant je m'étais aperçu tout seul de la mélancolie d'Angelina. J'avais beau prêter l'oreille, jamais elle ne remuait dans sa chambre et jamais ne chantait. Rarement aussi elle apparaissait à sa fenêtre. Elle y venait quelquefois après le déjeuner et je me mis à la guetter. Elle montrait d'abord sa tête, puis ses épaules vigoureuses qu'elle roulait dans la meurtrière et se redressait, révélant sa gorge qui battait comme celle des lézards de muraille quand ils viennent boire, entre deux pierres, une pleine gorgée de soleil.

Un long moment elle tournait son menton dans toutes les directions, en haut, en bas, à droite, à gauche, mais jamais de mon côté, quoique je savais qu'elle me voyait très bien. Puis, brusquement, avant de se retirer sans un mot, elle me découvrait avec sérieux, s'attachant à mes mains, à mes cheveux, à mon cou, et je devinais qu'elle eût bien voulu, une bonne fois, m'examiner des pieds à la tête. Le sourire qui avait illuminé mon premier chapitre ne reparut plus, mais je me contentai de sa présence et, à en juger par les feuilles qui s'empilaient sur ma table raboteuse, la postérité trouverait à qui parler.

L'inspiration se perdit dans la monotonie des jours aussi sûrement qu'une source dans les sables du désert. De nouveau, je fus condamné à tourner en rond dans ma chambre, à courir les escaliers, à lire le journal local et à m'allonger sur ma chaise longue d'où je rebondissais plus vite que si l'on m'eût jeté sur le gril de l'Inquisition.

En désespoir de cause, je fouillai ma valise et retrouvai un vieux dictionnaire franco-espagnol. Je passai une

matinée à composer deux ou trois phrases dans le plus pur style castillan et je les inscrivis au charbon de bois sur le rebord de ma fenêtre.

A peine ma voisine eut-elle montré son nez doré que je lui assenai, avec l'accent bourguignon :

— Cómo se siente usted, señorita Angelina, hoy?

Elle me regarda un instant, affolée, les prunelles chancelantes. Sa poitrine se gonfla douloureusement, puis elle laissa éclater son rire qui fit un bruit de gravier contre les vitres du boulanger. Le scandale dépassait nos espérances et d'un seul mouvement, deux diables rentrant dans leur boîte, nous disparûmes dans nos meurtrières. Le boulanger parut sur le pas de la porte, n'y comprit rien et retourna à son pétrin.

Nous ressortîmes en même temps, Angelina riant toujours :

— Eh bien, je ne me porte pas mal aujourd'hui. Et vous ?

Quelques jours avant j'avais passé un après-midi pour apprendre qu'elle avait été élevée par des religieuses françaises et je ne m'en souvenais plus. Je devais être amoureux.

Elle reprit, sans se soucier du tout de l'indiscrétion des hirondelles qui l'écoutaient sur les fils électriques :

— Vous ne faites plus de musique avec votre machine à écrire. J'aimais bien, ça m'endormait.

J'avais bien juré de ne jamais parler de mes projets d'écrivain avant d'être célèbre. Combien il m'eût été doux d'avouer hypocritement mon vice en apportant à mes amis les premières coupures de presse qui eussent salué le génie. Mais Angelina n'était pas mon amie, et je lui confiais tout.

Elle m'écouta avec bonne grâce, nullement effrayée d'apprendre qu'un romancier habitait sa maison, et quand j'eus terminé, ou presque, elle demanda à lire les premiers chapitres.

On aura honte pour moi quand j'avouerai que je ne me fis pas prier. Le rebord de la fenêtre où elle m'attendait était assez large pour qu'on pût y poser mes papiers. La grille la gênait un peu pour tourner les pages et je l'aidais aussi souvent que je pouvais, la pointe de ses doigts frôlait mon poignet, mes tempes battaient très fort contre les barreaux de fer. Angelina me semblait peu capable de déguiser ses sentiments et j'appréhendais le moment où elle me les ferait connaître. Par bonheur, le pas d'un âne résonna sur les dalles du patio. Il était temps de rentrer chez moi.

Nous vécûmes ainsi de longues journées d'été dans le vieil hôtel qui s'enfonçait toujours plus dans son sommeil séculaire. Parfois nous l'entendions respirer au rythme de nos cœurs. Angelina était restée fidèle à cette heure où je lui avais adressé la parole pour la première fois et elle ne voulut jamais déplacer nos rendez-vous, ni les prolonger pour ne pas me distraire de mon travail. Nos bavardages ne m'en étaient que plus précieux. Quand elle avait lu les quelques pages écloses avec l'aube, je m'asseyais sur le rebord de la fenêtre. Nous ne menions pas grand bruit et, quand le jet d'eau le voulait, il couvrait nos voix, mais en été il ne pouvait se permettre des prodigalités trop prolongées et les paroles d'Angelina alternaient avec le bruissement de l'eau.

Les voisines n'avaient pas tardé à remarquer le manège et quand notre conversation les dérangeait nous entendions s'étaler à ras de terre quelque calme constatation :

— Vous les entendez, les oiseaux ?

Les commères se déplaçaient pour essayer de nous apercevoir sans plus de gêne que s'il se fût agi d'un nid d'hirondelles.

Angelina pouvait bien réduire nos entrevues, elle ne me quittait pas. Le plancher et les murs, épais d'un mètre, m'étaient soudainement devenus transparents. Dès le matin j'entendais la jeune fille qui barbotait dans sa

cuvette, remuait la vaisselle, faisait claquer son linge. Je percevais jusqu'au crépitement des sarments qu'elle allumait pour faire son café. Et maintenant, dès son réveil, elle chantait. Des chansons françaises presque toujours, de beaux airs d'une légèreté de brouillard qui faisaient lever le soleil sur la plaine des vignes. S'il lui arrivait de mêler quelques couplets espagnols plus sonores, je les trouvais vulgaires : mon rossignol parlait patois.

Pour mieux la voir je trichais sans scrupule. J'écrivais sur une étroite table que j'avais installée tout au bord de la galerie; en m'avançant au-dessus de la balustrade, je pouvais apercevoir le bas de sa fenêtre. Son visage et tout son corps m'échappaient, mais non ses mains. Elle les passait à travers les barreaux et, les doigts réunis, elle les tapait l'une contre l'autre. Si blanches et si fraternelles, je songeais en les voyant aux palombes amoureuses qui se bécotaient sur notre toit aux premiers jours du printemps. Une occasion me fit juger plus vivement de la ressemblance. Deux pigeons avaient atterri juste en face de la fenêtre. Dans l'ombre bleue du patio ils jouaient à se tirer le bec, à se frotter les plumes de la tête, tandis qu'en face d'eux, comme dans un miroir, les deux mains merveilleuses interprétaient la même scène mais avec une allégresse qui manquait aux oiseaux de basse-cour. Ils ne tardèrent pas à le remarquer et, vexés par cette concurente inattendue, ils reprirent leur route à pied, en bons bourgeois, pour faire un tour de galerie. Je crois bien qu'ils se donnaient le bras.

Si je continuais à écrire, c'était pour le plaisir de voir ces mains toucher après moi les feuilles de papier que je lui apportais. Angelina ne voulait lire que le manuscrit, je lui donnais donc mes grandes feuilles lisses et qui craquaient comme du vieux parchemin. Pour elle je m'appliquais à bien écrire avec une plume épaisse et de l'encre bleue à reflets verts le récit d'une amitié perdue. Ma lectrice ne se passionnait pas pour mes phrases, mais elle

aimait trouver dans les marges les dessins qui représentaient un chapiteau que j'avais sous les yeux, la courbe d'une ogive ou encore le blason de son écurie. Un jour elle déchira une page où j'avais vainement cherché à saisir l'élan de son corps jaillissant hors de la meurtrière.

Ensuite, si Pédruzco ne menaçait pas, nous goûtions ensemble. Les voisines avaient habitué mon amie à recevoir des cadeaux; aussi acceptait-elle sans façons les olives noires, les petits pâtés et les fruits que je lui apportais. Pour me remercier elle m'offrait dans sa timbale d'argent de pensionnaire un vin bleu plus troublant qu'un philtre d'amour. Il imprimait sur nos lèvres la même trace rose et aucun baiser ne nous eût plus émus que ce verre de vin partagé à travers une grille. Notre dînette se terminait par deux ou trois minces tranches de pastèque rouge, longues et recourbées, qui ressemblaient à un cimeterre ensanglanté.

Vint septembre et j'oubliais ma promesse de ne pas quitter la maison avant la fin de l'œuvre en cours. Angelina voulait des raisins cueillis de ma main et je lui obéis. Je savais les choisir : je ne me laissais pas tromper par les trop belles grappes massives aux grains serrés, bonnes pour un sculpteur; dans les garrigues je cherchais sur les souches maigres ces muscats noirs en chapelets dont l'ovale allongé fait penser à des seins de négresse.

Elle n'aimait ces fruits que très frais. Je portai les premiers dans la vasque, mais je ne tardai pas à remarquer que ces voyages me tenaient beaucoup trop éloigné d'elle et je m'avisai d'un système plus pratique. Après avoir attaché mes grappes au bout d'une canne à pêche, je les descendais sur le sommet du jet d'eau qui venait s'y fracasser la tête avec une amicale obstination. Je remontais ma pêche et je la tendais à mon amie qui l'élevait au-dessus de sa bouche et attendait que les gouttes qui mûrissaient au-dessous des grains voulussent bien tomber entre ses lèvres. Sa gorge de lézard battait lentement. Par-

fois ce n'était pas la goutte sur laquelle elle comptait qui se détachait la première; une perle la surprenait, tombait dans ses cheveux, roulait sur son front et caressait son œil entr'ouvert avant de se déguiser en larme. Alors la gourmande s'énervait, elle approchait sa bouche de la grappe et tous ces sauvages de grains qui voulaient être mangés à la fois se battaient comme des enfants à la porte de l'école. Les lèvres se trouvaient obligées de faire un peu de police, elles s'avançaient, s'amincissaient, se retiraient, se tordaient un peu et quand elles comprenaient qu'elles n'auraient pas le dernier mot découvraient leur artillerie : deux rangées de dents qui avaient tôt fait de décimer cette bande de vauriens. Heureusement j'étais bon pêcheur et je ne tardais pas à ramener au bout de mon roseau une longue grappe muscate, toute frétillante de rosée.

Et pourtant ce fut à cette époque qu'Angelina cessa de chanter. Dans sa chambre les sarments recommencèrent à brûler sans crépitement et les draps ne claquaient plus à la meurtrière. En me penchant par-dessus ma table il m'arrivait encore d'apercevoir ses mains; ce n'étaient plus les oiseaux que j'avais connus, mais des doigts sérieux qui semblaient faire des calculs. Dans la cour on avait marché sur le jet d'eau et de gros orages crevaient entre nos murs. Autour de nous d'invisibles ennemis grignotaient notre domaine.

Après bien des hésitations, car je pensais qu'elle ne me répondrait pas, je lui parlai de ces comptes qu'elle faisait derrière mon dos. Elle me regarda, interdite, puis, se cramponnant aux barreaux, éclata en sanglots. Quand je parvins à lui redresser la tête, je m'aperçus que ses cheveux aussi avaient perdu leur fierté, ils ne se cabraient plus et Angelina était toute plate, pareille à une chatte battue.

Mon impatience fut promptement satisfaite. Le surlendemain je rencontrai Pédruzco dans l'escalier, accompagné d'un sbire épais, au ventre de propriétaire et à favoris douteux. Il ne fumait pas, mais ruminait un cigare

noir qu'il faisait aller d'un coin à l'autre de sa bouche avec un mouvement de mâchoires si parfaitement horizontal qu'un jury de vaches lui eût donné le premier prix sans hésitation. Le tabac devait être dur, car il ne se laissait pas entamer. Le prétendant, — on le reconnaissait tout de suite à sa chemise blanche et aux égards exagérés qu'il témoignait à l'âne et à sa poterie, — n'en avait cure : il ruminerait ainsi jusqu'à la fin des temps. A la manière dont il entra dans l'écurie, les épaules en avant et le talon assuré, je compris que mon amie était perdue.

Les vendanges se terminaient, les mariages commençaient. Dans un dernier sursaut d'énergie, je bâclai mon dénouement : j'avais perdu la joie d'écrire.

L'automne nous avait ramené ses pluies. De chez moi on m'avait plusieurs fois écrit pour me rappeler que les fantaisies n'ont qu'un temps et qu'on m'attendait. Malgré mon chagrin je ne me décidais pas à partir. J'avais tapé à la machine tout mon manuscrit et je restais des heures à le feuilleter, sans oser rien corriger, comme s'il eût été le testament même de mon amie perdue. Pédruzco ne quittait plus la maison et je ne croisais dans l'escalier inondé que le prétendant toujours ruminant.

Un jour je fus surpris de trouver l'âne gris attaché sur la galerie. La porte de son écurie était ouverte à deux battants : Pédruzco et son acolyte lavaient à coups de seaux d'eau cette immense pièce où une compagnie de Suisses se fût commodément enivrée. Une des commères m'apprit que le lendemain on allait célébrer la noce.

Vingt-quatre heures après, à l'heure où je savais tout le monde à table, je descendis mes bagages à la main. L'âne me barrant le passage, je fus obligé de passer tout près de la fenêtre et, malgré une résistance désespérée, je regardai. C'était l'heure de notre rendez-vous. Angelina, en roble blanche, s'y trouvait. Elle ne pleurait pas, mais ses mains tourbillonnaient autour des barreaux comme des oiseaux blessés. Rendu stupide par la douleur, je la dévo-

rai des yeux. Un sourire fit un arc-en-ciel sur ses lèvres et elle me parla en espagnol :

— Yo ne me siento bien hoy, señor.

Elle répondait à la question que je lui avais posée quatre mois plus tôt.

Nous nous étions déjà trop regardés et je me sentais pris de vertige. Autour de moi je cherchais un prétexte pour rompre cette entrevue. Peut-être me serais-je décidé à sauter par-dessus la balustrade si l'âne n'eût mis tendrement sa tête sous mon bras. Cette preuve d'amitié me réconforta et je lui donnai quelques tapes sur le garrot quand je m'aperçus que seul mon manuscrit l'intéressait.

Il venait de me sauver la vie. Je cassai la ficelle, arrachai les pages pour les rendre plus propres à la consommation et les jetai dans le seau du baudet. Nos oiseaux, sourires et palombes, fuyaient à tire d'ailes loin du palais désert. Angelina ferma lentement les yeux tandis que je m'éloignais...

Même aujourd'hui je ne regrette pas mon roman. Si je me souviens bien, le dénouement était triste et je n'aime pas les histoires qui finissent mal.

RAYMOND DUMAY.

PROPHÉTIES

Ce titre, ironique, sardonique qui met au futur ce qui est si évidemment au présent, désigne l'une des parties où l'on a groupé quelque peu de la matière maintenant toute rassemblée, semble-t-il, des *Carnets* de Léonard de Vinci et dont va paraître l'édition française, traduite par Mlle Louise Servicen.

Habitude courante.

On flattera un misérable, et ces mêmes flatteurs toujours le tromperont, le voleront et l'assassineront.

Percussion du disque solaire.

Une chose apparaîtra qui recouvrira la personne qui cherche à la couvrir.

De l'argent et de l'or.

Du creux des cavernes sortira la chose qui fera que tous les peuples du monde travailleront, peineront et sueront, avec grande agitation, anxiété et effort, pour obtenir son aide.

Crainte de la pauvreté.

La chose maléfique et effrayante frappera les hommes d'une terreur telle que, croyant lui échapper, comme des déments ils se précipiteront sur ses forces démesurées.

Du conseil.

Celui-là qui sera le plus nécessaire restera inconnu, ou s'il est connu, méconnu.

Les serpents emportés par les cigognes.

On verra dans l'air, à une extrême hauteur, des serpents de grande taille combattre des oiseaux.

De la bombarde qui sort d'un fossé et d'un moule.

Il sortira de dessous terre une chose qui, par son vacarme effroyable, étourdira tous ceux d'alentour; et son souffle fera mourir les hommes et détruira cités et châteaux.

Des chrétiens.

Nombreux sont ceux qui professent la foi du Fils et se bornent à édifier des temples au nom de la Mère.

Des aliments qui furent vivants.

Une grande partie des corps qui furent animés passera dans les corps des autres animaux, c'est-à-dire que les maisons déshabitées traverseront petit à petit celles qui sont habitées, pourvoyant à leurs besoins et entraînant avec elles leurs déchets. La vie de l'homme est faite des choses qu'il mange et celles-ci emportent avec elles la partie de l'homme qui est morte.

Des hommes qui dorment sur des planches faites avec les arbres.

Les hommes dormiront, mangeront et logeront parmi les arbres nés dans les forêts et dans les champs.

Du rêve.

Les hommes croiront voir de nouvelles ruines au ciel; et les flammes qui en descendent sembleront s'envoler, épouvantées. Ils entendront les animaux de toute espèce parler le langage humain; en un instant, ils courront, sans se mouvoir, vers diverses parties du monde; ils verront dans les ténèbres les plus grandes splendeurs. O merveille de l'espèce humaine! quelle frénésie t'a ainsi poussée? Tu converseras avec les animaux de toute espèce, et eux avec toi, en langage humain. Tu te verras tomber de grandes hauteurs, sans te faire de mal; les torrents t'entraîneront en se mêlant dans leur course rapide.

Des fourmis.

Des peuplades nombreuses se verront avec leurs enfants et leurs victuailles au fond d'obscures cavernes; là, dans

les ténèbres, elles se nourriront, elles et leurs familles, des mois durant, sans aucune lumière artificielle ou naturelle.

Des abeilles.

Et à beaucoup d'autres, leurs provisions et leur nourriture seront ravies, et des insensés les jetteront cruellement à l'eau et les noieront. O Justice divine! Pourquoi ne t'éveilles-tu pas pour voir tes créatures ainsi maltraitées?

Des moutons, vaches, chèvres et autres similaires.

A d'innombrables parmi eux, on volera leurs petits, qui auront la gorge tranchée et seront dépecés de la façon la plus barbare.

Des noix, olives, glands, châtaignes, et autres similaires.

Beaucoup d'enfants seront arrachés des bras de leur mère, avec coups impitoyables, et jetés à terre puis mutilés.

Des enfants au maillot.

O cités de la mer, je vois chez vous vos citoyens, hommes et femmes, les bras et les jambes étroitement ligotés dans de solides liens par des gens qui n'entendront point votre langage, et vous ne pourrez exhaler qu'entre vous, avec des plaintes larmoyantes, des lamentations et des soupirs vos douleurs et vos regrets de la liberté perdue, car ceux-là qui vous ligotent ne comprendront pas votre langue, non plus que vous ne les comprendrez.

Des chats qui mangent les rats.

Chez vous, ô cités d'Afrique! vos propres fils seront mis en pièces dans leur propre demeure, par les plus cruels et féroces animaux de votre pays.

Des ânes qui reçoivent la bastonnade.

Négligente nature, pourquoi es-tu si partiale, — mère tendre et bénigne pour quelques-uns de tes enfants, marâtre cruelle et implacable pour d'autres? Je vois tes fils livrés en esclavage sans profit aucun et au lieu d'une récompense pour les offices rendus, ils reçoivent en salaire

les plus sévères châtiments, et toute leur vie se passe au service de l'oppresseur.

Division des Prophéties.

Traite d'abord des animaux raisonnables; secondement, de ceux qui n'ont pas la faculté de raison; troisièmement, des plantes; quatrièmement, des cérémonies; cinquièmement, des coutumes; sixièmement, des propositions, décrets ou discussions; septièmement, des propositions contraires à l'ordre naturel (comme de parler d'une matière qui augmente d'autant plus qu'on en ôte). Réserve pour la fin les propositions de poids, en commençant par les moins importantes, et montre d'abord les maux, puis les châtiments; huitièmement les choses philosophiques.

Des rites funèbres et processions, lumières, cloches et cortèges.

Très grands honneurs et pompes seront rendus aux hommes et ils ne le sauront pas.

Tous les astrologues seront châtrés, c'est-à-dire les jeunes coqs.

Conjecture.

Ordonne les mois et la célébration des cérémonies, et fais cela pour le jour et pour la nuit.

Des moissonneurs.

Nombreux seront ceux qui se dresseront l'un contre l'autre en tenant en leurs mains le fer tranchant, acéré. Il n'en résultera pour eux d'autre mal que celui que cause la fatigue, car lorsque l'un se penche en avant, l'autre recule d'autant, mais malheur à qui se placerait entre eux, car il serait mis en pièces.

Filature de la soie.

On entendra des cris lugubres et de hautes clameurs, les voix aiguës et irritées de ceux qui sont torturés et dépouillés et enfin laissés nus et sans mouvement, et ce sera à cause de la puissance motrice qui actionne le tout.

Le pain mis dans la bouche des fours, puis retiré.

Dans toutes les villes et les pays, châteaux, villages et maisons, l'on verra des hommes qui, par désir de manger, s'ôteront les uns aux autres la nourriture de la bouche, sans pouvoir opposer de résistance.

De la terre labourée.

La terre retournée en tous sens regardera les hémisphères opposés et découvrira les cavernes où sont tapis les plus féroces animaux.

Semailles.

Alors, une grande partie des hommes restés vivants jetteront hors de leurs habitations leurs provisions de victuailles en libre pâture aux oiseaux et aux bêtes des champs, sans en prendre souci.

Des pluies qui troublent les fleuves et emportent la terre.

Du ciel viendra ce qui charriera vers l'Europe une grande partie de l'Afrique qui s'étend au-dessous de ce ciel et une partie de l'Europe vers l'Afrique; et celles des provinces se mélangeront en une grande révolution.

Des fours à briques et des fours à chaux.

Après avoir été exposées au feu durant plusieurs jours, la terre finira par devenir rouge et les pierres se changeront en cendres.

Du bois brûlé.

Les arbres et les buissons des vastes forêts seront changés en cendre.

Du poisson bouilli.

Les créatures aquatiques mourront dans l'eau brûlante.

Les olives qui tombent des oliviers nous donnent l'huile dispensatrice de lumière.

Du ciel descendra avec furie ce qui nous donnera nourriture et lumière.

Des chouettes avec lesquelles on prend les oiseaux à la glu.

Beaucoup périront en se fracassant le crâne, et les yeux

leur sortiront presque de la tête, à cause de créatures terrifiantes jaillies des ténèbres.

Du lin qui sert à la fabrication du papier.

Ceux-là seront révérés et honorés, et leurs préceptes écoutés avec révérence et amour, qui au début furent dédaignés et torturés par battages divers.

Des livres qui inculquent les préceptes.

Des corps sans âme nous fournissent, par leurs sentences, les préceptes qui nous aideront à bien mourir.

De ceux qui sont battus et flagellés.

Des hommes se cacheront au creux des arbres et, avec de grands cris, se martyriseront en frappant leurs propres membres.

Du libertinage.

Et comme des fous ils courront après les choses les plus belles, les plus recherchées, pour les posséder et faire usage de leurs parties les plus viles; après quoi, rendus à la raison avec perte et pénitence, ils ressentiront pour eux-mêmes une grande admiration.

Des avares.

Nombreux sont ceux qui, avec grand zèle et sollicitude, poursuivent furieusement ce qui toujours les remplit de frayeur, sans connaître sa nature maléfique.

Des hommes qui deviennent plus ladres en vieillissant, alors qu'ayant moins de temps à passer ici-bas, ils devraient se montrer plus généreux.

Tu verras que ceux que l'on considère comme ayant le plus d'expérience et de jugement, moins ils ont de besoins, et plus ils recherchent de choses et amassent avec avidité.

D'un fossé (tu citeras ceci comme exemple de frénésie ou de démence ou de dérangement du cerveau).

Beaucoup s'emploieront à retrancher de cette chose qui grandit d'autant plus qu'on la réduit.

Des poids placés sur un oreiller de plume.

Et pour beaucoup de corps il y aura ceci, qu'à mesure que tu soulèves la tête au-dessus d'eux, ils grandissent notablement et quand ta tête levée se pose de nouveau, leur dimension aussitôt diminue.

De la chasse aux poux.

A de nombreux chasseurs d'animaux, il en restera d'autant moins qu'ils en auront davantage pris, et inversement ils en auront d'autant plus qu'ils en ont attrapé moins.

Eau tirée avec deux seaux suspendus à une corde unique.

Beaucoup s'occuperont d'une chose et, plus ils la tirent en haut, plus elle cherche à fuir en sens contraire.

Des tamis faits avec les peaux d'animaux.

Nous verrons la nourriture des animaux traverser leur peau par toutes les voies, hormis la buccale, et sortir du côté opposé pour atteindre le sol.

Des lumières qu'on porte devant les morts.

On fera de la lumière pour les morts.

De la lanterne.

Les cornes sauvages des puissants taureaux protégeront la lumière employée la nuit de la fureur impétueuse du vent.

Des plumes dans la literie.

Des créatures volantes soutiendront de leurs plumes les hommes.

Des hommes qui passent au-dessus des arbres sur des échasses.

Les marais seront si vastes que les hommes passeront par-dessus les arbres de leur pays.

Des chaussures aux semelles de cuir.

En une grande partie du pays, on verra des hommes cheminer sur les peaux des grands animaux.

De la navigation à voile.

De grands vents feront que les choses orientales deviendront occidentales et celles du midi, en grande partie mêlées par les cours des vents, les suivront en pays lointains.

Du culte rendu aux images des saints.

Des hommes parleront à des hommes qui ne les entendront pas; leurs yeux seront ouverts et ils ne verront pas, on leur parlera sans qu'ils répondent; on implorera le pardon d'un qui a des oreilles et n'entend point; on offrira des lumières à un aveugle et, avec de grandes clameurs, on invoquera le sourd.

Du rêve.

Des hommes marcheront sans se mouvoir, ils converseront avec les absents, ils entendront ceux qui ne parlent pas.

De l'ombre qui se meut avec l'homme.

Des formes et des figures d'hommes et d'animaux les doursuivront où qu'ils fuient et le mouvement de l'un sera analogue à celui de l'autre, mais semblera chose digne d'étonnement, à cause des différents changements de leurs dimensions.

De l'ombre projetée par le soleil, et de son reflet dans l'eau vus en un seul et même temps.

On verra souvent un homme devenir triple, et tous trois avanceront ensemble, et souvent celui qui est le plus réel l'abandonnera.

Des coffres de bois qui contiennent beaucoup de trésors.

Dans des noyers et autres arbres et arbustes, de très grands trésors se trouveront qui s'y cachent.

Extinction des lumières en allant au lit.

Beaucoup en exhalant leur souffle trop vite perdront la vue, et bientôt, toute faculté de sentir.

Des sonnailles des mules suspendues près de leurs oreilles.

En maintes parties de l'Europe on entendra des instruments de grandeurs diverses qui formeront des harmonies variées causant grande lassitude à qui les perçoit de plus près.

Des ânes.

Beaucoup de travaux n'auront d'autre salaire que la faim, la soif, la misère, la bastonnade et l'aiguillon.

Des soldats à cheval.

On en verra beaucoup portés à toute allure, par de grands animaux, à la perte de leur vie et à une mort immédiate. Dans l'air et sur terre, des animaux de couleurs diverses porteront furieusement les hommes vers la destruction de leur vie.

Des étoiles sur les éperons.

Les étoiles feront se mouvoir les hommes aussi vite que l'animal le plus rapide.

D'un bâton, chose morte.

Les mouvements du mort feront fuir bien des vivants, avec douleur, pleurs et cris.

Du briquet.

Au moyen du silex et de choses en fer, sera rendu visible ce qui ne l'était pas.

Des bœufs qu'on mange.

Les maîtres des domaines mangeront leurs laboureurs.

Du battage du lit qu'on refait.

Les hommes arriveront à un tel degré d'ingratitude à l'égard de qui leur dipense un logement d'un prix inestimable, qu'ils l'accableront de coups, au point qu'une grande partie de l'intérieur se déplaçant, tournera et se retournera en lui.

Des choses qu'on mange après les avoir tuées.

A celles qui les nourrissent ils infligeront une mort barbare dans les tortures.

Des remparts des cités reflétés dans l'eau de leurs fossés.

Les hauts remparts de puissantes cités seront vus renversés dans leurs fossés.

De l'eau qui coule en courant trouble, mêlée de terre; de la poussière et la brume mêlées à l'air, et du feu qui confond sa chaleur avec chacun d'eux.

On verra tous les éléments confondus enfler, en une énorme masse, rouler, tantôt vers le centre de la terre, tantôt vers le ciel; parfois accourus avec furie des régions du midi vers le glacial septentrion, d'autres fois de l'orient à l'occident, et ainsi d'un hémisphère à l'autre.

On peut établir la division des deux hémisphères en n'importe lequel de leurs points.

Tous les hommes changeront soudain d'hémisphère.

Tout point forme une division entre l'orient et l'occident.

Tous les animaux se déplaceront de l'orient à l'occident, et de même du septentrion au midi.

Du mouvement des eaux qui portent du bois mort.

Des corps inanimés se mouvront tout seuls, entraînant d'innombrables générations de morts, et mettront au pillage les possessions des vivants.

Des œufs qui, une fois mangés, ne peuvent produire de poulets.

Oh! qu'ils sont nombreux ceux qui jamais ne naîtront.

Des poissons qu'on mange avec leur laitance.

D'innombrables générations périront par la mort de ce qui est fécond.

Des animaux dont on tire le fromage.

Le lait sera retiré aux petits enfants.

Des pleurs versés le Vendredi Saint.

Dans toutes les parties de l'Europe, de grandes nations se lamenteront sur la mort d'un seul.

Des manches de couteau en corne de bête.

Dans des cornes d'animaux on verra des fers acérés qui ôteront la vie à beaucoup de leur espèce.

Dans la nuit toutes les couleurs seront confondues.

Il sera impossible de déterminer la différence des couleurs, tout étant devenu noir.

Des épées et des lances qui, par elles-mêmes, ne nuisent jamais à personne.

Celles-ci, qui sont en soi douces et dénuées de malice, deviendront terribles et féroces à cause d'un fâcheux compagnonnage et ôteront la vie de maintes gens, avec grande cruauté; et elles en occiraient bien davantage, n'était que ces gens sont eux-mêmes protégés par des corps également sans vie, issus des mines, — c'est-à-dire, des armures de fer.

Trébuchets et pièges.

Beaucoup de morts se mouvront avec furie, ils prendront et lieront les vivants, et les placeront devant leurs ennemis, pour leur perte et destruction.

Des métaux précieux.

De cavernes sombres et tristes sortira cette chose qui exposera l'humanité entière à de grands malheurs, à des périls et à la mort. A beaucoup qui la poursuivront, après bien des tribulations, elle accordera des jouissances; mais quiconque ne lui rend pas hommage mourra dans le besoin et la misère. Elle sera l'instigatrice de crimes innombrables; elle poussera et excitera des misérables à assassiner, à voler, à réduire en esclavage; elle se méfiera de ses propres partisans; elle privera de leur rang les villes libres et détruira jusqu'à la vie de plusieurs; elle fera que les hommes se tourmenteront les uns les autres, avec toutes sortes de subterfuges, feintes et traîtrises.

O vil monstre! Combien il serait préférable, pour les hommes, que tu retournes aux enfers! A cause de lui, les vastes forêts seront dépouillées de leurs arbres; pour lui, une infinité de créatures perdront la vie.

Du feu.

D'un tout petit commencement s'élèvera ce qui rapidement grandira; il ne respectera nulle chose créée, mais tel sera son pouvoir qu'il lui permettra de modifier la condition naturelle de presque toute chose.

Des navires qui sombrent.

On verra de grands corps sans vie porter, avec une vitesse furieuse, de nombreux hommes à la destruction de leur vie.

Des lettres qu'on s'écrit de pays à pays.

Les hommes des plus lointaines contrées se parleront et se répondront.

Des hémisphères qui sont infinis et divisés en une infinité de lignes, en sorte que tout homme en a toujours une entre les pieds.

Les hommes se parleront, se toucheront et s'embrasseront, tout en étant dans des hémisphères différents, et ils comprendront leur langage réciproque.

Des prêtres qui officient.

Beaucoup, pour exercer leur profession, revêtiront les plus riches vêtements, qui ressembleront à des tabliers.

Des moines confesseurs.

Les malheureuses femmes révéleront de leur propre gré, aux hommes, leur libertinage et leurs actions honteuses les plus secrètes.

Des églises et habitations des moines.

Nombreux seront ceux qui abandonneront le travail, l'effort, une vie indigente, pour aller vivre au sein des richesses, dans des édifices magnifiques, prétendant que c'est là un moyen de se rendre agréables à Dieu.

De la vente du Paradis.

Une infinie multitude de gens trafiqueront, publiquement et sans être inquiétés, des choses les plus précieuses,

bien que n'ayant pas reçu du Seigneur licence pour ces choses qui jamais ne furent à eux, non plus qu'en leur pouvoir; et la justice humaine n'interviendra pas.

Des morts qu'on emporte pour les enterrer.

Des gens ingénus porteront des lumières pour éclairer le voyage de ceux qui ont perdu la faculté de voir. O sottise humaine! O folie du genre humain! Ces deux vocables sont à l'origine de la chose.

De la dot des jeunes filles.

Alors que jadis la vigilance des parents non plus que l'épaisseur des murs ne pouvaient mettre les filles à l'abri de la luxure et de la violence des hommes, un temps viendra où il sera nécessaire que les pères et parents de ces filles payent un prix élevé à qui les veut épouser, fussent-elles riches, nobles et très belles. Il semble donc certain que la nature désire exterminer la race humaine, comme étant inutile au monde et destructrice de toute chose créée.

De la cruauté de l'homme.

On verra sur terre des créatures se combattre sans trêve, avec très grandes pertes et morts fréquentes des deux côtés. Leur malice ne connaîtra point de bornes; dans les immenses forêts du monde, leurs membres sauvages abattront au niveau du sol un nombre d'arbres considérable. Une fois repus de nourriture, ils voudront assouvir leur désir d'infliger la mort, l'affliction, le tourment, la terreur et le bannissement à toute chose vivante. A cause de leur superbe, ils voudront s'élever vers le ciel, mais le poids excessif de leurs membres les retiendra en bas. Rien ne subsistera sur terre ou sous terre ou dans les eaux, qui ne soit poursuivi ou molesté ou détruit et ce qui est dans un pays sera emporté dans un autre; et leurs propres corps deviendront la sépulture et le conduit de tous les corps vivants qu'ils ont tués. O Terre! que tardes-tu à t'ouvrir et à les engouffrer dans les profondes crevasses de tes grands

abîmes et de tes cavernes, et ne plus montrer à la face des cieux un monstre aussi sauvage et implacable?

De la navigation en bateau.

On verra les arbres des vastes forêts du Taurus et du Sinaï, des Appenins et de l'Atlas, se hâter, par l'espace, de l'orient à l'occident et du septentrion au midi, et transporter grâce à l'air une grande multitude d'hommes. Oh, combien de vœux! Oh, combien de morts! que de séparations d'amis et de parents! Combien qui jamais plus ne reverront leurs provinces ou leur patrie et qui mourront sans sépulture, leurs os dispersés en divers sites du monde!

LÉONARD DE VINCI.

Traduction de Louise SERVICEN.

ENTRE L'HIVER ET LE PRINTEMPS

« *Alors je dis : Malheur à moi! Je suis perdu, car je suis un homme dont les lèvres sont impures, j'habite au milieu d'un peuple dont les lèvres sont impures, et mes yeux ont vu le Roi, l'Éternel des armées...* »

J'aimais la force et je souhaitais qu'elle s'épanouît dans mon peuple, pour que je pusse me reposer sur elle en me reposant sur lui.

Hélas, il est affreux d'aimer la force, d'être profondément habité par le désir de vivre dans son sein et d'être toute sa vie exclu de cette sacrée ressource.

Ce peuple n'aime pas la force, il en a perdu le sens, à plus forte raison l'amour. Depuis mon enfance, je sais ce qu'est la force et que les Français ne l'aiment plus.

Alors, je me disais : Que faire? Il n'y avait donc plus rien à faire? Si on ne trouve pas la force dans son peuple, peut-on la trouver ailleurs? Si on n'a pas de force dans soi-même, peut-on se consoler, se réjouir en la voyant chez les autres?

— Mais aussi de tout temps, j'ai gagné au large. L'homme qui a gardé le sens de la force, s'il appartient à un peuple séduit par la faiblesse, spontanément il se dérobe à cette faiblesse, car il appartient non à une partie du monde mais à tout le monde, il dépend de la source inépuisable de force qui est dans la totalité du monde.

Un homme digne de ce nom ne peut point regarder seulement dans les limites de son peuple? S'il souhaitait d'abord que son peuple fût fort, c'était pour regarder avec tout son peuple au delà de sa frontière, considérer tout le monde. Et si son peuple ne le veut, il regarde seul.

Je voyais des peuples plus forts que le français. Je m'en désolais et m'en réjouissais à la fois. Celui qui aime la force, il la flaire, la reconnaît partout où elle est.

Et si cette force se manifeste contre lui et son peuple, il lui faut s'en réjouir encore. Il s'en réjouit dans son deuil. Car son deuil est une louange comme tous les deuils.

Prophètes et prophétesses, hommes et femmes de deuils et de lamentations, vous louez la mort en la déplorant, vous dites la victoire qu'elle renferme.

— Le vaincu qui crie sa défaite sait que sa lamentation est la louange du vainqueur.

Mais attention. La louangeuse lamentation creuse la mort. Or, ce n'est pas en vain que tu creuses la mort. Bientôt tu y découvres la vie. Les mains profondes d'un grand désespoir en tâtant la mort y sentent bientôt palpiter les secrets de la nouvelle vie.

Merveilleux retournement des choses. Le désespéré, le vociférateur voit son vainqueur descendre aussi dans l'ombre du temps révolu. Une nouvelle vie se lève qui enveloppe à la fois le vaincu et le vainqueur dans un plus large ordre des événements.

« ... *Et mes yeux ont vu le Roi, l'Éternel des armées. Mais l'un des séraphins vola vers moi, tenant à la main une pierre ardente, qu'il avait prise sur l'autel avec des pincettes. Il en toucha ma bouche et me dit : Ceci a touché tes lèvres. ton iniquité est enlevée, et ton péché est expié...* »

— Après le retour d'une ancienne guerre, j'ai découvert que la force ne pouvait plus s'épanouir dans aucun peuple, que ce temps n'était plus celui des peuples séparés, des nations, mais celui des fédérations, des empires.

— Ce qui me navre depuis deux ans dans la souffrance des Français, c'est qu'ils en sont enchantés par un horizon qui ne me semble plus réel, celui de l'autonomie et de la souveraineté absolues de la forme nationale.

Le sentiment blessé de cette autonomie et de cette souveraineté s'exerce pour le moment à l'égard de l'Allemagne dont une armée occupe la France. Mais, sentir ainsi exclusivement, c'est prêter à l'Allemagne elle-même cette intégrité

idéale qui ne semble plus de mise dans notre siècle de compositions continentales.

L'Allemagne n'est qu'un instrument, un des instruments d'une révolution qui la dépasse entièrement elle-même comme nation et qui — nous commençons à le voir plus clairement dans cette seconde phase de la guerre — travaille toute la planète.

Réduire le drame planétaire au seul rapport étroitement moral et psychologique d'une nation au destin rigoureusement singulier qui serait la France, avec une nation au destin non moins rigoureusement singulier qui serait l'Allemagne, c'est attacher un regard myope au premier arbre de la forêt, écarter une multitude pressante de points de comparaison qui investissent ces deux termes maintenus dans un arbitraire isolement.

Le rapport entre la France et l'Allemagne n'est qu'un entre autres dans le grand nombre de rencontres semblables qui sur chaque continent s'établissent entre maintes nations.

Quelle partie du monde voyez-vous où une nation puisse encore se flatter de rester isolée et indépendante entièrement? Est-ce l'Amérique où le Canada confond son commerce, sa monnaie, son industrie de guerre, sa défense nationale, ses plans d'avenir avec les États-Unis; où le Mexique aussi bien que les plus petites républiques de l'Amérique Centrale et des parties septentrionales de l'Amérique du Sud reconnaît enfin ouvertement l'hégémonie peu à peu affirmée depuis un siècle après plusieurs guerres de conquêtes d'une grande puissance responsable et protectrice; où même les grands États de l'Amérique du Sud doivent refréner les mouvements de leur susceptibilité latine ou la voix de leurs intérêts immédiats pour admettre la nécessité de la force unitaire représentée par l'État qui est de beaucoup le plus nombreux et le plus riche entre le Pôle Nord et le Pôle Sud? Et, à côté, l'on voit même une grande île comme l'Australie contrainte à discriminer entre l'appel des continents voisins et de ce fait oublier l'européenne patrie d'origine, si exotique.

Est-ce en Asie où l'Indochine, le Thaïland, une partie de la Chine, verront sans doute bientôt se joindre à eux dans

la même attraction vers une puissance instigatrice et coordinatrice l'autre partie de la Chine, les Philippines, les États Malais, la Birmanie?

Est-ce dans cette Eurasie où les bolcheviks, quand ils arrivèrent au pouvoir il y a vingt-cinq ans, surent renouveler la force césarienne de Moscou en feignant de faire d'un empire colonial une fédération spontanée de républiques, précédant de peu les Anglais qui, après la première guerre mondiale, donnèrent aussi à leur empire la figure d'une communauté de nations où l'Angleterre même simulait de ne prédominer plus que par la figure de son roi?

Enfin, pour revenir à l'Europe, la situation de la France ne doit-elle pas être confrontée avec celle de vieilles nations qui ont tout autant qu'elle le sentiment d'une dignité séculaire, comme l'Italie, l'Espagne, la Hongrie et qui, pour des raisons de défense profonde de leur culture spirituelle, de leur civilisation sociale et politique, de leur économie, se voient bien obligées d'entrer avec de plus jeunes nations comme la Roumanie, la Bulgarie, la Finlande, la Slovaquie, dans la familiarité de l'Allemagne?

— Dans mon amour de la force, ne pouvant plus l'exercer ni pratiquement ni théoriquement dans le cadre de ma nation, dans le cadre d'une nation, je le reporte sur l'Europe.

Mais nous ne sommes pas beaucoup à aimer l'Europe d'un amour charnel, d'un amour concret, d'un amour patriotique. Combien dans l'Italie du XVIe siècle aimaient l'Italie? Machiavel l'aimait de cet amour implacable, intransigeant, immoral que je voudrais avoir la force de mettre au service de l'Europe.

Au XIXe, c'était plus facile d'aimer l'Italie, Piémontais que Florentin ou Napolitain. Le Florentin souhaitait l'Italie, mais craignait le Piémont; la préalable occupation par l'armée piémontaise lui était pénible (1).

C'était plus facile d'être pour l'Europe à Genève, quand l'Europe c'était notre hégémonie et non celle des Allemands.

Moi, j'étais pour Genève et je suis encore pour Genève. Mais j'avais le mépris d'une Genève hypocrite et sans

(1) Et l'Église s'opposait à l'unité de l'Italie par crainte de l'anticléricalisme piémontais.

armée. Je disais : Genève ou Moscou, sommant Genève d'avoir une discipline et une armée. Elle les a trouvées.

— En lisant les chants de menace et de désespoir du prophète Isaïe, je saisis plus droitement le sens de ma conduite pendant des années. Je suis de ceux qui voient, de ceux qui voient les mouvements, les mouvements de l'âge. Ici, c'est la jeunesse et là la vieillesse; ici, le printemps et là l'automne.

« *Ceci a touché tes lèvres; ton iniquité est enlevée et ton péché est expié...*

» *J'entendis la voix du Seigneur disant :*
Qu'enverrai-je et qui marchera pour nous?
Je répondis : Me voici, envoie-moi.
Il dit alors : Va et dis à ce peuple :
Vous entendiez et vous ne compreniez point »...

— L'homme qui aime la force est un passionné, un fanatique. Comme tel il tremble pour l'objet de son amour. Il est craintif, inquiet, anxieux, obsédé, halluciné. Il est voué à croire à la décadence. C'est un prophète qui ne peut qu'annoncer sans cesse la naissance du malheur au sein de la faiblesse, l'invasion du printemps au sein de l'hiver.

— Enfant, j'ai été frappé par la longue lamentation qui se levait des milieux de la droite battue. Cette droite incapable et sotte, elle ne pouvait bouger ni pied ni patte; depuis 1789 elle accumulait les bourdes et les défaites, mais elle connaissait les principes. Sa mémoire enveloppait encore l'écorce des principes. Elle savait qu'il y a toujours des guerres et qu'il faut toujours se préparer au sacrifice et à la mort, et qu'il faut des chefs, un commandement et une obéissance. Mais elle ne savait plus que la guerre récurrente vous amène des ennemis toujours renouvelés, dangereux par l'imprévu de leurs conceptions et de leurs actions, et que dans la guerre il ne s'agit pas de mourir mais de vaincre, et que les chefs vieillis doivent être frappés par l'ingratitude et que le peuple n'obéit qu'à une aristocratie jeune et maigre.

Tout ceci, je l'ai très vite compris et la droite dont je suis issu m'a fait horreur dans ses personnes, bien que mon oreille ait toujours gardé la justesse de son cri lugubre.

— Autour de moi, on vantait tour à tour les Allemands et les Anglais, qui les uns et les autres nous avaient bien battus à Sedan et à Fachoda. On m'avait légué une idée désastreuse du destin de mon pays.

En conséquence, je me formais une idée du destin en général. D'instinct, j'allais à ceux qui sifflaient, qui ululaient la courbe des fortunes humaines, qui lamentaient partout la mort dans la vie, la honte dans la gloire. Il ne s'agissait plus du destin de la France seule, mais du destin de l'Europe, du destin du monde.

Je fus entièrement possédé par l'idée de décadence et à jamais. Oh, j'ai eu des sursauts, j'ai cru par instants au progrès, au moderne, mais cela ne durait pas. Après l'autre guerre, je me suis enivré de la mode de l'antimoderne, de la critique du machinisme et autres balivernes en quelque sorte véritables.

— Partant pour la guerre en 1914, la victoire de l'Allemagne me semblait inévitable; cette Allemagne pleine de monarchie et d'aristocratie, de science et de socialisme, de militarisme et d'héroïsme, qui nous avait si bien étrillés en 1870, que tout le monde disait redoutable, méchante, féroce. Si elle était tout cela, donc elle était grande.

Et pourtant à Charleroi, aussitôt que bondissant en avant, je vis des Français aussi bondissant, je chargeai avec amour. Je demande pardon au fond de moi à tous avec un feu de remords. Mais, le soir, nous étions en retraite.

J'ai eu plusieurs de ces hauts et de ces bas pendant cette guerre-là.

— En revenant d'une quadruple campagne, je tremblais pour la France. Je ne croyais pas à la victoire. Trop d'Américains, trop de nègres.

J'écrivis *Mesure de la France*. Du moment que nous ne faisions pas d'enfants, rien ne servait à rien. Cette pensée était simple, inexorable.

Après cela, je m'en suis foutu; tout le monde rejoignait la France dans sa décadence. Dans la platitude universelle il n'était plus question d'anxiété, de sursaut.

Pourtant l'anxiété revint : le communisme, la Russie. On

voyait monter quelque chose d'énorme et d'obscur, de très clair aussi.

— J'étais contre, instinctivement; et pourtant je n'étais pas du tout pour ceux que d'abord cela menaçait. Ah, non. Je haïssais les riches, la suffisance des riches, aussi esclaves que les pauvres. Quand je dînais avec eux, mes simagrées ne les trompaient pas et c'était avec méfiance qu'il m'offraient un cigare. S'il n'y avait pas eu leurs femmes.

J'ai songé à me faire communiste. Un drôle de communiste, pour pousser à la décadence, à la fin de tout, mettre tout le monde au pied du mur, surtout le peuple. Après cela, les bons principes renaissaient tout frais : l'aristocratie, les chefs vénérables, la dignité d'obéissance du compagnon. Staline n'était pas discuté, lui. Son droit divin était plus sûr que celui de Louis XIV. Jean de la Fontaine, Molière, Pascal au poteau.

Mais je n'ai pas pu : le sang bourgeois, une vieille méfiance du barbare de l'Est, la haine de la non-philosophie.

— Et, tout d'un coup, il y a eu le fascisme. Tout redevenait possible, ô mon cœur.

En France, ni vu ni connu. En 1932, j'allai en Amérique du Sud. Conférences : « La crise de la démocratie. La démocratie va-t-elle périr en Europe? Si l'Allemagne devient antidémocratique après la Russie, oui. Mais... » J'avais encore beaucoup de *si* et de *mais* dans mes manchettes de conférencier. La jeunesse du pays me regardait dans les yeux et scandait : « Pas de mais... Êtes-vous fasciste ou êtes-vous communiste? Il n'y a que cela qui nous intéresse... Pas de mais »... Je fus bouleversé.

En rentrant, je ne m'intéressai plus qu'au fascisme, par la lecture, le voyage, la conversation.

Je vis monter une chose formidable. Deux choses formidables montaient : fascisme, communisme. L'une poussant l'autre, bousculant l'autre.

En 35, j'étais au Congrès de Nuremberg, tout de suite après à Moscou.

Au retour, c'était 36, j'entrai chez Doriot qui venait de faire sa métamorphose.

— Dès lors, ce fut notre tourment d'avant guerre. D'un

côté la France, l'Angleterre complètement en dehors du coup, ignorant tout, niant tout, en dépit de quelques petits frémissements trompeurs. De l'autre, les vagues du fascisme, du communisme. Que faire?

Nous ne fîmes pas grand'chose, rien de violent, d'inexpiable. Seulement, nous dîmes à la France : « Sauve-toi. Il en est temps encore. Il n'est jamais trop tard pour bien faire, même deux minutes avant sa mort, même quand le fil est coupé et que l'épée de Damoclès vous descend sur le crâne, comme Newton l'a vu avec une vitesse qui s'accroît. On ne lutte contre le fascisme, contre le communisme que par le fascisme, par le communisme, parce qu'on ne froisse l'épée que par l'épée... Fais un fascisme et tu ne seras pas fascisée par le dehors. Prépare la guerre, non, ça tu le fais... mais rends-toi capable de la faire, ce qui est mieux. Alors, tu pourras parler à l'Allemagne, t'entendre avec elle. Si tu es forte, tu auras le pouvoir de ne pas faire la guerre à l'Allemagne... Et l'Europe sera sauvée, car la guerre en Europe, c'est vieille routine mortelle. L'Europe est une petite poignée de dissensions, au delà les masses énormes : Russie et communisme, Amérique et pour toi dans cette ombre le mirage de pouvoir encore être libéral et grand, Inde, Chine, Japon. »

Je me suis jeté dans cet espoir nouveau-né, un peu comme à Charleroi, bien usé pourtant. Au bout de quelques mois, il était avéré que la France ne serait pas fasciste. Des fascistes, il y en avait quelques douzaines, anciens communistes pour la plupart. Nous étions noyés dans une A. F. périmée, de vagues catholiques, de vagues nationalites, sans compter les pacifistes et autres paltoquets.

La France était perdue. Nous luttâmes jusqu'à Munich, dans des conditions sordides, écœurés de nos amis et de nos ennemis, dans l'inversion de tous les sentiments.

Après Munich, silence. Accepter la guerre, voulue par la volonté de tous, se battre pour la démocratie, les Juifs, les Anglais, les Américains, tout ce qui était sur les épaules des Français puisque nous n'avions pas su débarrasser ses épaules, puisque nous n'avions été bons à rien comme les autres.

Et maintenant, ça continue. Les Français ont toujours tout ça sur le dos, ça finit de pourrir sur leur dos.

Et qu'est-ce que nous pouvons dire? Nous avons toujours cru à la force, mais les Français continuent à ne pas l'aimer dans sa nécessité profonde, dans sa magnifiquement féroce vérité. Ils continuent à chipoter sur toutes spécifications de la nécessité. Ils continuent à dire qu'*on* est méchant avec eux et qu'*on* les a trahis. Ils sont toujours incapables dans une glace de se regarder en face.

Ils continuent à ne pas aimer la force pour ce qui est tout eux : la France et l'Europe. Ils ne veulent pas faire la Section Française du Socialisme Européen. Nous sommes parmi eux comme un Chouan et un Jacobin qui reviendraient.

Voici ce que Yahvé (Dieu comme on dit) gueula à Yesayajiou (Isaïe comme on dit) :

« ... *Va et dis à ce peuple :*
Écoutez, écoutez et ne comprenez pas!
Voyez et ne saisissez pas!
Endurcis le cœur de ce peuple
De peur qu'il ne voie de ses yeux
Qu'il n'entende de ses oreilles
Que son cœur ne comprenne
Qu'il ne se convertisse et qu'il ne guérisse. »

Isaïe, cet aristocrate de famille et d'esprit, voyait au delà des frontières de sa petite patrie. Il voyait qu'arrivait le temps des empires. Il savait que le temps était fini où un Salomon pouvait régner à peu près indemne dans cette étroite Palestine. Il savait qu'il y avait un empire égyptien, un empire assyrien, et que si ceux-là tombaient, d'autres viendraient ensuite, de plus en plus vastes, de plus en plus inévitables.

Et il était déchiré entre deux sentiments. D'une part il regrettait la force en allée de son peuple, il dénonçait sa faiblesse, sa lâcheté, sa corruption, sa division — et d'autre part, il semblait pousser à cette faiblesse, cette lâcheté, cette corruption en conseillant la non-résistance.

« Voici le Seigneur va faire monter contre eux
Les puissantes et grandes eaux du fleuve,
Le Roi d'Assyrie et toute sa gloire,
Il s'élèvera partout au-dessus de son lit,
Et il se répandra sur toutes ses rives,
Il pénétrera dans Juda, il débordera et inondera.
Il atteindra jusqu'au cou.
Le déploiement de ses ailes
Remplira l'étendue de ton pays, ô Emmanuel.
Poussez des cris de guerre, peuples, et ils seront brisés;
Prêtez l'oreille vous tous qui habitez au loin!
Préparez-vous au combat, et vous serez brisés.
Formez des projets et ils seront anéantis,
Donnez des ordres et ils seront sans effet,
Car Dieu est avec nous.

Ainsi m'a parlé l'Éternel, quand sa main me saisit,
Et qu'il m'avertit de ne pas marcher dans la voie de ce peuple :
N'appelez pas conjuration tout ce que ce peuple appelle conjuration;
Ne craignez pas ce qu'il craint et ne soyez pas effrayés. »

Et il lui fallait chanter la force qui venait :
« Il s'élève une bannière pour les peuples lointains,
Et Dieu en siffle un des extrémités de la terre.
Et voici, il arrive avec promptitude et légèreté,
Nul n'est fatigué, nul ne chancelle de lassitude,
Personne ne sommeille ni ne dort,
Aucun n'a la ceinture de ses reins détachée
Ni la courroie de ses souliers rompue.
Ses flèches sont aiguës,
Et tous ses arcs tendus,
Le sabot de ses chevaux ressemble à des cailloux,
Et la roue de ses chars à un tourbillon,
Son rugissement est comme celui d'une lionne,
Il rugit comme des lionceaux, il gronde, il saisit sa proie,
Il l'emporte et personne ne viendra au secours... »

C'est là le drame de l'homme qui aime et connaît la force, qui voit où elle est et où elle n'est pas, c'est là le drame du voyant et du prophète, du chantre de décadence et de mort, que de sentir la convulsion de la force par les deux bouts, par le côté qui cède et par le côté qui pousse.

Hélas, ces prophètes, ces hommes qui ont le sens de la force parmi un peuple introverti et affaibli, ce ne sont que des prêtres et des poètes qui lamentent, qui insultent, qui font de la littérature avec la défaite de leur patrie, car ils savent qu'ils ne seront pas entendus; ils ne veulent même pas être entendus puisqu'ils savent qu'il est trop tard et que le temps des empires est venu.

« *Écoutez, écoutez et ne comprenez pas,*
Voyez et ne saisissez pas. »

Ils enterrent leur patrie et l'idée de patrie locale sous un tas d'imprécations et d'exécrations.

Et ils se rabattent eux aussi dans le rêve. Tandis que leur peuple rêve du secours des Égyptiens qui le délivreront des Assyriens ou des Chaldéens — alors que les Égyptiens sont aussi dangereux, bien sûr, que les Assyriens — eux rêvent de la Jérusalem de l'avenir.

Une Jérusalem en l'air, une Jérusalem impossible sur la terre puisque sur la terre ils savent et ils disent et ils répètent que la Jérusalem réelle est corrompue jusqu'à l'os — une Jérusalem de miracle, de grâce, une Jérusalem suscitée par Jehovah soudain, don incroyable, au regard de tout le dégoût et de tout le mépris que ce Jéhovah a pour une Palestine de prétérition.

Mais en fait cette Jérusalem des nations, c'est, sous le nom indigène dont ils l'enveloppent pour donner une compensation à l'orgueil national de leurs compatriotes, cette Jérusalem des nations, ce sont ces empires qui désormais vont se succéder à travers l'Asie : empires chaldéen, assyrien, mède, perse, grec, romain.

Étrange et douloureux homme que le prophète toujours traqué dans le présent et joignant dans ses paroles haïes le passé et le futur qui sont l'un et l'autre une dérision pour la patrie occupée, envahie, foulée par l'Histoire.

« Alors je dis : Malheur à moi! je suis perdu, car je suis un homme aux lèvres impures, j'habite au milieu d'un peuple aux lèvres impures et mes yeux ont vu le Roi, l'Éternel des armées. »

* * *

Et si je prends mes références aujourd'hui chez les Hébreux, c'est que d'abord les Hébreux ce n'étaient pas les Juifs; c'était un peuple enraciné et non exilé, partout métèque (vive le sionisme). Je pourrais prendre aussi l'exemple grec, mais vous aimez mieux les Juifs que les Grecs.

Eschine contre Démosthène.

Non pas Eschine, vulgaire maquignon d'armistice, mais Isocrate.

Isocrate, lui, sait que la patrie Athènes est finie et que le temps est venu de la Grèce totale. Voyant, il voit Alexandre dans son père Philippe. Il sait que le même Alexandre qui commande dans l'armée de son père à Chéronée, cinq ans plus tard fondera l'empire grec sur toute l'Asie. Et si Alexandre échoue dans ses lieutenants, César réussira dans Auguste.

DRIEU LA ROCHELLE.

SAINTE-BEUVE

Il est des écrivains-types, éponymes des lettres, dont les qualités représentatives auraient, pour un peu, quelque chose de mythologique; tels Eschyle pour le génie tragique, Cervantès et Molière pour le génie comique, Thucydide pour l'histoire, Platon pour la philosophie. Je ne crois pas qu'on puisse contester cette souveraineté à Sainte-Beuve dans le domaine de la critique générale, du moins qu'on puisse la contester aujourd'hui dans la perspective du temps et avec la connaissance de ses successeurs. Ce n'est pas qu'il n'ait subi et ne subisse encore bien des attaques, hâtives, perfides ou brouillonnes; mais il s'est si bien identifié avec ses fonctions que, lorsqu'on le met en jugement, c'est la critique elle-même qui est en cause.

Les deux livres que vient de lui consacrer M. Maxime Leroy (1) sortent bien à propos pour nous permettre, sur ce sujet, de faire le point. M. Maxime Leroy est surtout un écrivain politique, auquel nous devons, entre autres, un bon livre sur la *Coutume ouvrière*, un observateur attentif et librement informé des mouvements sociaux de ce siècle. Il a voulu élargir et assouplir notre image du grand lundiste en mettant en relief les ramifications politiques de celui qu'il qualifie de « magnifique esprit sociologique ». En « déspécialisant » Sainte-Beuve, pour ainsi dire, il ne fait que le peindre sous son vrai jour. Et le lecteur sera mieux en état, après l'avoir lu, d'embrasser le génie beuvien dans son ampleur.

Sainte-Beuve marque une date très importante de la pensée critique universelle, étant un critique au sens où Montaigne, Érasme et Bayle étaient des critiques. Comme

(1) *La Pensée de Sainte-Beuve. La Politique de Sainte-Beuve*, par Maxime Leroy (Editions de la N. R. F.).

eux, son esprit transformait librement en idées, au gré de l'intelligence, sans appareil déductif ni servitude d'induction, les vastes réserves de l'expérience humaine. Je ne veux pas dire qu'il se dérobait aux disciplines de la pensée, mais qu'il en prenait et en laissait comme il lui convenait, soucieux de ne point gêner le cours rapide et continu de son intuition. Henri Bergson ne s'y est pas trompé en le rangeant parmi ses maîtres, et Sainte-Beuve, malgré ses répugnances pour la pensée trop liée, eût sans doute fait son bréviaire de *l'Intuition philosophique.*

En quoi consiste ce génie critique, tel qu'il nous apparaît chez Sainte-Beuve, dans ses meilleures pages, à l'état à peu près pur? « Le métier de critique, écrit-il à propos de son maître Bayle, est comme un voyage perpétuel avec toutes sortes de personnes et en toutes sortes de pays, par curiosité. Or, comme on sait,

Rarement à courir le monde
On devient plus homme de bien;

rarement, du moins, on devient plus croyant, plus occupé du but invisible. Il faut dans la piété un grand jeûne d'esprit, un retranchement fréquent, même à l'égard des commerces innocents et purement agréables, *le contraire enfin* de se répandre. »

« Le contraire de se répandre », c'est-à-dire le contraire de l'action naturelle et continue de Sainte-Beuve. D'où, chez le grand critique, un scepticisme radical (j'entends chez le critique toujours et partout égal à lui-même dans la fonction critique) que les velléités religieuses et sociales de Sainte-Beuve ne font que souligner. Il n'y a pas de croyants seulement dans l'acte religieux : un Balzac, un Shakespeare ont foi dans leurs personnages, dans le monde que leur imagination forme secrètement et qui s'impose comme un objet à l'esprit même qui l'a formé. On pourrait dire que le scepticisme critique, relativisme de l'intelligence, n'est que la somme d'une suite d'actes de foi intellectuels (foi dans le jugement porté) momentanés et provisoires. C'est le don de soi à l'œuvre étudiée, suivi d'un détachement de l'œuvre une fois épuisée, de sa mise en ordre et en perspective parmi

les autres œuvres, qui définissent la nature critique. C'est pourquoi Albert Thibaudet allait jusqu'à observer, chez le critique né, une absence d'être propre, la catégorie du non-être étant la sienne. Je proposerais, pour ma part, cet amendement important : l'instinct critique semble faire partie des instincts vitaux, comme la science en fournit la preuve; un critique de l'envergure de Sainte-Beuve manque moins d'être qu'il n'est doué d'une disposition à traduire l'ordre vital en ordre intellectuel, par l'intermédiaire du goût et de la jouissance qu'il procure.

C'est ce goût et sa jouissance qui assaisonnent le génie critique, en assurent le jeu et la joie. Tout vrai critique est un épicurien des livres et des idées (épicurisme livresque, sublimation d'une sensualité qui, chez Sainte-Beuve, était loin d'être tout entière intellectualisée), un gastronome de plats que d'autres ont cuisinés pour lui. D'où vient sans doute qu'auteurs et critiques sont le plus souvent des frères ennemis, ce que l'un enfante plus ou moins péniblement étant pour l'autre cause de goût ou de dégoût, si bien que l'approbation du critique fait moins plaisir à l'auteur que sa désapprobation ne l'irrite. Quiproquo classique dont le duel Balzac-Sainte-Beuve demeure l'exemple et le modèle.

Sainte-Beuve, cependant (M. Maxime Leroy aurait pu braquer sa lumière sur ce point), se distingue de ses pairs par un don d'animation exceptionnel. Le romancier moyen de *Volupté* exerce sa faculté de création dans les portraits littéraires qui forment le titre d'une de ses séries d'articles, et qui devraient figurer au titre de tous ses livres. Prenez deux ou trois *Lundis* au hasard, sur Barnave, par exemple, sur Montaigne, Tocqueville ou Maine de Biran, ou tels autres : ces *Lundis* vous apparaîtront, en quelque sorte, comme des maquettes de biographies, dont les traits, réduits aux dimensions d'un article, respectent les proportions de la réalité. Ces maquettes nous présentent, de l'auteur étudié, les quelques traits essentiels, nécessaires pour le situer, pour le dessiner et l'animer. Ces traits, cherchés, flairés, dépistés souvent dans un détail ou dans une anecdote qu'un autre eût négligés, mettent la clef du personnage entre les mains du lecteur, et il semble à ce dernier que, s'il con-

serve ces traits dans sa mémoire, il pourra retrouver aisément, à tout moment, le schème dynamique de son auteur. Il y a là, véritablement, une concurrence à l'état civil, aussi certaine en son genre que celle de Balzac. C'est dans ce sens précis qu'on peut dire que Sainte-Beuve est à la fois le dramaturge et le greffier d'une civilisation et d'une culture.

Ce Sainte-Beuve, cet homme qui donne tant et qui se donne si peu, et avec tant de manières, cet esprit souple et large, pénétrant comme pénètre une piqûre, cet esprit qui ne se prête que pour se dérober, M. Maxime Leroy en fait l'histoire morale comme je crois bien qu'il eût aimé qu'on la fît. C'est là, je pense, un compliment, et un compliment mérité. Car il faut considérer Sainte-Beuve en remontant de l'écrit à la conception, de la conception aux divers courants qui l'alimentaient. Sainte-Beuve est si concentré, si synthétique, dirons-nous plus précisément et plus lourdement, qu'on ne peut mieux servir sa mémoire qu'en refaisant pour le comprendre le chemin qu'il a fait pour comprendre les autres. Seulement, se gardant sagement de rivaliser avec son étonnante vitesse de pensée, M. Maxime Leroy a composé une patiente biographie. Sainte-Beuve s'est maintes fois expliqué sur lui-même, mais dans le demi-jour du roman autobiographique, dans des poèmes dont la forme assez faible, assez mesquine, tend à nous désintéresser du contenu, et, surtout, dans cent ou mille notations discrètes et détournées des *Lundis*. Le voici abordé de face, puis suivi dans son rythme et dans tous ses détours.

Un pieux enfant du Nord venu à l'Idéologie, nous dit-on, à cette même Idéologie qui captivait Stendhal; mais c'est pour nous rappeler aussitôt qu'il a confessé que « le dedans ne se renouvelle pas ». Sainte-Beuve a-t-il adopté, comme en avait décidé Paul Bourget, le matérialisme « assez court » de Cabanis et de Broussais? M. Maxime Leroy désigne pourtant en lui, sous l'influence de Daunou, un moraliste que le moralisme conduit à l'incroyance, alors que Renan y sera conduit par une certaine philosophie et par l'histoire. Une volupté sensuelle et triste (le contraire de la sensualité de l'*Immoraliste*, d'où vient qu'André Gide, si proche, par moments, de Sainte-Beuve par le don critique, a quelquefois

gâté ce don par un optimisme où il y a un peu trop d[e] défi) ; une puissance de tout assimiler, mais trop rapi[-] dement, et plutôt comme un spectateur qui « côtoie » (c[e] verbe revient souvent sous sa plume) que comme un acteu[r] engagé; enfin, le sentiment très vif, mais très intellectualis[é] (et par là libéré des charges de la passion) que le christia[-] nisme est « l'axe central qui fit le sens de toutes les dévia[-] tions », mais que le catholicisme est un « résultat historiqu[e] et d'expression » : voilà qui fait de Sainte-Beuve un espri[t] tout moderne, le père de toute une littérature, de toute un[e] pensée sensible plus mûrie, plus proche de nous que cell[e] de ses contemporains (1).

Ce qu'il dit de Bayle doit assez bien l'éclairer lui-même quand il constate que le Gascon « se trouva, dès sa premièr[e] flamme jetée, une nature tout aussitôt réduite et consommée et à partir de là il ne perdit plus jamais son équilibre. Pre[-] mière disposition admirable pour exceller au génie cri[-] tique qui ne souffre pas qu'on soit trop fanatique ou même trop convaincu ou épris d'une autre passion quelconque » Quant il écrit à Ulrich Guttinger que la vie lui est « dure e[t] étroite », il entend la vie matérielle, mais cela pourrait s'en[-] tendre, dans une certaine mesure, au spirituel. Il constate que son intelligence « se glace en s'éclaircissant », qu'elle est désennuagée, et qu'elle est comme une « lune morte qui luit sur un cimetière, son cœur, qui est mort en lui C'est par un effort héroïque de la volonté qu'il terminera *Port-Royal*, et il semble avoir, dans ce travail magistral épuisé toutes ses ressources de foi ou d'imitation de la foi La critique, ainsi vécue et entendue, serait comme une transfusion du sang spirituel de l'œuvre interprétée dans la critique de l'œuvre, suivie de l'anéantissement, au sens propre, du génie critique qui assure cette transfusion.

On conçoit les malentendus qu'une vocation si forte[-] ment accusée peut soulever quand le critique ainsi voué se prête à différentes doctrines et à différentes fois. Dans la fameuse séance du Sénat, le 29 mars 1869, lorsque Sainte-

(1) Ne forçons pas trop, cependant, les oppositions : le pénétrant Schérer, bon témoin, croyait qu'un certain scepticisme habitait l'esprit des croyants de ce temps-là.

Beuve défend contre l'Église la « grande province intellectuelle et rationnelle » dont il était alors une manière de préfet, il défend cette grande famille d'esprits sans lesquels la civilisation et la culture ne seraient pas plus complètes et cohérentes que si elles étaient privées des lanceurs d'hypothèses et des génies créateurs. Mais, suivant la méthode beuvienne, corrigeons tout de suite ici ce que cette affirmation a de trop catégorique. Sainte-Beuve, constate M. Maxime Leroy, est « la tête la moins métaphysique qui soit ». Il a cherché, comme Montaigne, une règle, une approximation terrestre permttant de vivre sans trop de souffrances. Son élan est poétique, moral, mais non pas religieux dans son ressort intime.

Le grand mérite du livre de M. Maxime Leroy est de dégager clairement, plus clairement qu'on ne l'avait fait avant lui, la véritable originalité de la pensée morale de Sainte-Beuve, qu'une sorte de timidité et de farouche gaucherie, chez lui si sensible, nous dissimule aisément. Il a prévu une justice et une morale sur des bases nouvelles, où n'entrerait rien des craintes et des espoirs puérils de l'enfance, ni non plus des rêves d'un socialisme décanté, une justice et une morale enfin comme on les voit aujourd'hui promises ou ébauchées autour de nous.

Les pages sur l'Idéologie et sur son influence dans la formation des idées de Sainte-Beuve forment une des parties les plus intéressantes, les plus fouillées de l'ouvrage. Pour lui, c'était essentiellement l'application des méthodes scientifiques à l'étude de l'esprit et des faits sociaux. D'où il concluait que « toute philosophie digne de ce nom n'existe qu'à la condition d'être sans cesse en question, sur le qui-vive. Or, c'est aux idéologues qu'on doit, dès le premier tiers du dix-neuvième siècle, des esprits libres, supérieurs à leurs doctrines ». Cette étude scientifique de l'esprit et de la société, cette supériorité à l'égard des doctrines des Cabanis, des Volney, des Daunou, des Tracy, des Bazard, c'est en somme le pressentiment de l'idéalisme critique moderne, c'est-à-dire de la forme la plus vivante et la plus déliée de la philosophie. N'ayant point l'expérience épistémologique que nous avons, Sainte-Beuve a pu passer, aux yeux de ceux qui ne la posséœ

daient pas davantage, pour un esprit rétif à la philosophie, alors qu'il était au contraire en avance sur les conceptions de son temps. Et nous savons aujourd'hui que le scolastique Taine marque, par rapport à lui, une très nette régression.

Il reste que, pour Sainte-Beuve, la littérature n'est pas distincte du reste de l'homme, et que sa méthode biographique (sur ce point encore, que de contre-sens !) est entre ses mains un instrument de recherche, une élucidation, à travers l'œuvre, de la nature humaine. « Émotions poétiques de Rousseau et observations scientifiques de Réaumur, écrit M. Maxime Leroy, Sainte-Beuve nous a montré, en digne élève des idéologues, qu'elles appartenaient à un même ordre naturel, répondant à une même échappée sur le monde des sens, à un même désir de connaître et d'exprimer un réel enfin visible, à une même sympathie pour le concret, à la façon d'être la plus commune alors, à l'unité même de la nature. En même temps que notre attention a été appelée par lui sur un monde matériel connu et défini dans sa substance, dans sa contexture, Sainte-Beuve nous a donné le sentiment que cette matière était digne d'être relevée dans l'échelle morale; et qu'ainsi, sur un même plan, ce savoir nouveau a pour écho, en chaque sensibilité, de nouveaux thèmes littéraires, un nouvel héroïsme du cœur, une morale nouvelle, enfin une curiosité nouvelle : celle de l'homme délivré des vieilles entités métaphysiques. »

Tel est l'humanisme de Sainte-Beuve, le plus cohérent et le plus vivant, quand tout est dit, du dix-neuvième siècle. Et c'est cet humanisme dans sa complexité, dans ses sympathies religieuses qui le portent aux limites de lui-même, dans sa concentration qui ne laisse échapper aucune des richesses humaines, même celles qui comportent une autre explication que celle qu'il veut donner, qui fait la beauté et la grandeur singulière de *Port-Royal*.

Je crains que les lettrés ne lisent ou ne relisent pas assez ce grand ouvrage, digne assurément de nos monuments classiques, où, équilibré par l'axe central du monastère, tout un siècle se distribue sous nos yeux. Par l'analyse des solitaires et par une habile disposition qui lui permet de traiter des principaux chefs-d'œuvre du temps, Sainte-Beuve donne à

son récit à la fois un sens religieux et un sens culturel. L'évocation du temple d'*Athalie* et l'analyse du *Tartuffe*, les portraits couplés et opposés de Pascal et de Montaigne, puis la peinture des moins connus ou des plus spécialisés, des Saint-Cyran et des Singlin traités dans la manière transposée de Philippe de Champaigne, tant de pages nourries, succulentes où une riche culture vient combler chaque phrase et presque chaque mot, font du *Port-Royal* un de ces monuments illustres qui dépassent leur nature de livres pour figurer aux côtés des monuments de pierre d'une civilisation. Grâce au *Port-Royal*, le siècle de Sainte-Beuve n'a pas interrompu la tradition des siècles précédents. Et l'ombre du monastère qui baigne toutes les parties de l'ouvrage, comme l'ombre de Plutarque dans les *Essais*, rend à chaque idée, à chaque portrait ses justes proportions.

Acceptons, devant de telles réussites, la rançon que nous impose Sainte-Beuve, j'entends sa fameuse injustice vis-à-vis de ses grands contemporains. Sainte-Beuve, qui était l'homme du côtoiement, n'était pas celui du coudoiement. Les fracas romantiques l'offusquaient, et si je conviens que ses propres tendances et tentatives poétiques pouvaient le rendre susceptible sur ce point, n'oublions pas que sa mémoire cultivait de si grands exemples qu'il était bien naturel que ses contemporains souffrissent par comparaison, du moins en certaines occasions. Désignons plutôt la vraie faiblesse de Sainte-Beuve : il ne pardonnait guère aux autres de savoir les choses mieux, et plus exactement, et plus finement que les Anciens, les anciens Français surtout.

Ouvrez au hasard les *Lundis*. Plutôt, cherchez les auteurs qui vous sont le moins familiers. Buffon, par exemple, ou Maine de Biran : trois ou quatre traits vous les font connaître. Et cherchez maintenant les articles sur les écrivains qui vous sont familiers : un choix de traits analogue vous les fait aussitôt reconnaître par un mélange exquis de familiarité et de nouveauté. D'autres flatteront d'autres goûts, d'autres désirs, mais ce merveilleux sourcier des livres sera toujours indispensable à ceux qui veulent, au détour des pages, rencontrer des hommes et les saisir dans le vif de leurs émois et de leurs pensées.

RAMON FERNANDEZ.

NOTES

POÉSIE

TOMBEAU D'ORPHÉE (Poésie 41), par *Pierre Emmanuel.*

Il y a des mots magiques. Dans l'esprit de qui les entend, ils allument un soleil qui découvre les plus vastes perspectives de sentiments et d'idées. Dites : Orphée... Fériques et dorées, il suffit de ces deux syllabes pour éveiller toutes nos mémoires. S'y recomposent les couleurs de Poussin, Delacroix et Gustave Moreau; y chantent, mêlés, quelques beaux hexamètres de Virgile, et la phrase déchirante de Gluck : « J'ai perdu mon Eurydice... » Voilà la rêverie soumise au maître des mystères de Dionysos Zagreus, où le christianisme se préfigure, à l'amant sublime et à l'inaugural porteur d'une lyre aux accents de laquelle parvinrent à s'accorder un moment l'homme et la terre.

A reconnaître le nom d'Orphée sur la couverture d'un livre, surtout quand ce livre enferme un poème, un frisson saisit l'âme et la dispose à frissonner davantage. Elle attend qu'un vertige l'emporte, à se pencher une fois de plus au-dessus du gouffre fabuleux où gisent les trésors originels de notre race avec le mot, peut-être, de son énigme. Comment alors se défendre d'une avidité dont l'impatience n'exclut point le recueillement, même quand on se dit que le choix, par le poète, d'un thème grandiose, impose toujours? Voyez Sainte-Beuve : il n'a pas résisté sans mal aux neuf chants de celui qu'il appelait le bon Ballanche.

L'ouvrage de M. Pierre Emmanuel, faut-il ajouter, nous parvient précédé de tout un tumulte de gloire. En zone non occupée, on salue en son auteur le maître de la génération nouvelle; on l'égale, ou déjà on le préfère à Patrice de La Tour du Pin. De l'auteur, je sais peu de chose : qu'il n'a pas trente ans et qu'il est professeur quelque part en province. Avant la guerre, j'avais remarqué quelques-uns de ses poèmes dans les *Cahiers du Sud*, à cause de leur ampleur, de leur

massive contexture et de leur atmosphère pour moi difficilement respirable, qui me rappelait celle des œuvres de Pierre-Jean Jouve. On connaît maintenant quelles étaient les dispositions de mon esprit quand j'ai ouvert *Tombeau d'Orphée.*

Muré en dieu
crispé sur l'effrayante aurore
plomb d'épouvante et de péché Orphée descend
étourdi par la tumultueuse odeur de l'Œil tranquille
jusqu'au fond de ce puits grouillant comme l'espoir
et cimenté de chairs aimées : il pèse enfin
il sent la profondeur confuse l'envahir
et se former la larme obscure de mémoire
son cœur,
et suinter la pierre antique de son corps
le long de la resplendissante chute ô glaive immense.

J'ai lu ces vers. Je les ai relus. Ils ne m'ont pas jeté dans les transports que j'espérais. Je ne leur reprocherai pas de ne les pas avoir très bien compris. En poésie, il s'agit moins de comprendre que de sentir; on demande le coup de foudre, la pétrification au seuil du mystère. Les plus beaux vers de Nerval et de Mallarmé gagnent peu à ce qu'on les comprenne ou croie les comprendre. Ils vivent et s'imposent à nous dans leur obscurité superbe. La musique des images et des mots y supplée celle du sens logique. Ici, les images ne me surprennent ni ne m'éblouissent, et aucun rythme singulier ne me ravit. Dirai-je que cet *œil tranquille, à l'odeur tumultueuse* me choque un peu? J'ai traversé, pourtant, le surréalisme et n'ai pas oublié ce qu'il faut continuer d'en aimer. Maldoror m'a emporté à la crête de ses vagues éloquentes. J'ai applaudi le *poulpe au regard de soie*, mais renâclé devant le *canard du doute*. Malheureusement, le canard plus que le poulpe a fait école. Bref, aucun frisson ne m'a saisi devant la peinture du Poète aux Enfers, telle que M. Pierre Emmanuel l'a faite.

Si j'ai étendu mon propos au point de paraître trop m'appesantir sur ce qui ne constitue qu'une demi-page d'un poème qui en compte soixante-quinze, c'est que mes remarques sont valables pour le reste de l'ouvrage. Pris dans son ensemble, ce long poème n'irrite pas l'esprit par des questions qu'on sentirait qu'il pose implicitement. Il ne recèle point de l'invisible, qu'on se délecterait à rendre peu à peu visible par un effort de pénétration spirituelle; mais seulement du peu visible, par défaut de netteté dans la conception et l'expression, de fermeté dans le contour, en somme de véritable force.

Il manque à cette cataracte d'être canalisée. Quelquefois, elle laisse sourdre l'ennui. C'est un vice qu'on ne pardonne guère. Le Tombeau d'Orphée devient ainsi le berceau de Morphée.

Il y a dans tout cela comme du mâchefer, comme le résidu d'une intense carburation poétique. Mais si l'on gravit les pentes désolées d'un crassier, sachons reconnaître qu'une touffe merveilleuse de poésie s'y accroche parfois, témoin de ce qu'aurait dû réaliser le poème tout entier pour être une chose faite, non plus à faire :

Qu'il meure sous l'afflux des morts en son soleil
vieux Poète accablé de chants et de jeunesse
le dur crieur de sang aux carrefours du temps.
C'est l'heure! le sang crie aux veines bleues de l'ombre
les dieux par le limoneux ciel sont étouffés
les démons prient les bras en croix et les sirènes
hululent sur le chef chauve des anciens rois,
dans l'herbe sont cachées les vierges souveraines,
la pierre famélique aux abois dans les plaines
la lumière chienne effroyable la poursuit
il faut mourir! le sang déjà se fige en nuit
les panthéons de feu s'érigent dans les haines.

J'ai parlé de l'épisode d'Orphée, admirablement développé par Virgile dans sa quatrième *Géorgique*. J'ai eu le désir, ayant refermé le livre de M. Pierre Emmanuel, d'ouvrir la traduction de l'abbé Delille. En voici quelques vers :

L'enfer même s'émut; les fières Euménides
Cessèrent d'irriter leurs couleuvres livides;
Ixion immobile écoutait ses accords;
L'Hydre affreuse oublia d'épouvanter les morts,
Et Cerbère, abaissant ses têtes menaçantes,
Retint sa triple voix dans ses gueules béantes.

Dussé-je passer pour un philistin et m'attirer les foudres de tous les jeunes poètes, c'est encore eux que je préfère aux passages les moins heureux de M. Pierre Emmanuel.

Qu'on m'entende bien. L'auteur de *Tombeau d'Orphée* surtout, s'il me lit. Nul doute qu'il ne porte en lui un message poétique d'une grandeur peu commune. Il ne lui manque que de le mettre au jour. Avec son livre, nous restons dans les limbes. Il y grouille de l'inspiration pour cent poèmes. Mais il faudrait que l'auteur se gardât

d'être la dupe de son génie et qu'il ait le courage de la clarté, — serait-ce de cette obscure clarté d'astre mallarméenne.

Il y a deux grandes tendances dans la poésie française. L'une de clarté, illustrée par Racine, La Fontaine, Chénier, Musset et Lamartine quand ils sont bons, tout près de nous Moréas. Une autre, obscure à force de concentration, illustrée par Maurice Scève, Pascal, Nerval, Rimbaud, Lautréamont, Mallarmé et Valéry. (Baudelaire figure assez bien le confluent de cette lumière et de cette ombre : il existe un clair-obscur baudelairien.) Mais dans l'une comme dans l'autre de ces tendances, les œuvres qui comptent sont inscrites dans une forme étroitement cernée et elles se rejoignent toutes dans une sorte de pureté qui tient à l'essence même du génie français. L'énormité amorphe de la nuit n'est pas dans notre manière. Si nous avions pu nous l'annexer, ce serait fait depuis le romantisme et l'influence de l'esprit germanique en France.

On ne désavoue pas un poète sans tristesse. Je ne demanderais pas mieux que d'avoir été aveuglé par le génie et ne crains pas d'exprimer le vœu que l'avenir me démente, au risque de passer pour un sot. Il me restera d'avoir été sincère; ce n'est pas toujours si facile.

MAURICE CHAPELAN.

ESSAIS

LE CHOIX, par *Jean Grenier* (Presses Universitaires de France).

Le propre de tout esprit de qualité est d'avoir conscience qu'il n'est pas de problème qui se puisse traiter isolément dans la vie des idées, mais que chaque interrogation exige de celui qui la pose, que la totalité des connaissances humaines soit à son propos remise en question. C'est une démarche de cette espèce que vous voyons accomplir à Jean Grenier dans l'essai rigoureux et éblouissant qu'il nous donne aujourd'hui, et au cours duquel tous les systèmes philosophiques de l'Occident et de l'Extrême-Orient sont confrontés avec une pénétration et une honnêteté qui sont la marque d'un auteur qui sait s'abstraire de tout préjugé intellectuel. De cette somme qui embrasse toutes les réflexions de l'humanité sur elle-même et sur le monde, se dégage un problème central qui fait le fond du débat, et auquel Jean Grenier nous amène par une progression insensible :

un désaccord se remarque entre les hommes sur la valeur des idées et des choses, et même sur la possibilité d'un libre choix. Toutefois, la vie impose à chaque homme la nécessité de choisir, et de conformer ensuite son attitude à l'option qu'il a effectuée. De sorte que notre expérience personnelle nous enseigne selon l'auteur que « notre préférence n'était que l'expression inconsciente d'une nécessité ». C'est très justement que Jean Grenier suggère qu'un élément affectif participe à tout choix intellectuel et le conditionne. La prétention qu'on voit aux êtres humains de présenter leurs convictions, de quelque nature qu'elles soient, comme absolues dans leur essence, ne saurait donc faire oublier qu'elles sont le fait de créatures soumises aux mouvements de leurs passions et de leur instinct de conservation, bien plus fortement sans doute qu'à celui de la réflexion désintéressée. Le choix serait-il incompatible avec la pure sagesse? C'est ce que semble suggérer cette exquise parabole taoïste que cite Jean Grenier :

« Loung-chou dit au médecin Wenn-Tcheu : « Vous êtes un diag-» nosticien habile. Je suis malade. Pourrez-vous me guérir? — S'il » plaît au destin, je le pourrai, dit Wenn-Tcheu. Dites-moi ce dont » vous souffrez. — Je souffre, dit Loung-chou, d'un mal étrange. La » louange me laisse froid, le dédain ne m'affecte pas; un gain ne me » réjouit pas, une perte ne m'attriste pas; je regarde avec la même » indifférence la mort et la vie, la richesse et la pauvreté. Je ne fais » pas plus de cas des hommes que des porcs, et de moi que des autres. » Je me sens aussi étranger dans ma maison que dans une hôtellerie, » et dans mon district natal que dans un pays barbare. Aucune dis-» tinction ne m'allèche, aucun supplice ne m'effraye; fortune ou infor-» tune, avantage ou désavantage, joie ou tristesse, tout m'est égal. » Wenn-Tcheu dit à Loung-chou de découvrir son buste... Il finit par lui dire : « J'y suis! Vous souffrez de la sagesse des Sages. Que » peuvent mes pauvres remèdes contre un mal pareil? »

A cette attitude du sage oriental placé *en deçà du choix*, Jean Grenier oppose celle de l'homme d'action qui s'en tient une fois pour toutes à l'élection qu'il a accomplie, sans se soucier à l'avenir d'en discuter les termes, et par l'implacabilité de son attitude en impose la teneur à la destinée. « C'est, nous dit-il, Alexandre tranchant le nœud gordien, César franchissant le Rubicond. Ils suivent leurs actes au rebours des autres hommes que leurs actes suivent. »

Et Jean Grenier termine son beau livre par cet aphorisme plein de sagesse résignée : « Pour nous qui ne pouvons prétendre à des états aussi sublimes que celui du sage ou du héros, nous avons à méditer plutôt la parole de Gœthe qui nous engage à chercher l'Absolu dans le rôle qui est dévolu à chacun de nous et qui nous permettra de

remplir au mieux la tâche qui nous est assignée, sans lui attribuer d'autre valeur que celle de nous perfectionner et de passer de l'état d' « homme reflet » à celui d' « homme de chair » et de transformer notre *sort* en *destin.* »

Un livre tel que l'essai dont je viens d'indiquer les thèmes a le mérite fondamental de nous arracher aux illusions que nous ne cessons de nourrir à l'égard de nos convictions, et au nom desquelles nous prétendons trop souvent organiser contre leur gré le bonheur des autres hommes, alors qu'il ne s'agit en fait que de leur imposer un comportement en accord avec les nécessités de notre état, soigneusement dissimulées sous un voile idéologique dont les prestiges finissent par nous enchanter nous-mêmes à demi.

A. ROLLAND DE RENÉVILLE

* * *

L'ART DE COLETTE, par *Pierre Trahard* (Jean-Renard, dit., Paris).

Ce qui décourage, d'ordinaire, dans les écrits consacrés à Mme Co-ette, c'est l'extrémité de leur louange On ne peut faire ce reproche u volume de M. Trahard. L'admiration s'y montre vive, et justifiée, mais ne craint pas de s'y entourer de réserves : l'éloge n'en prend que plus de force. Peut-être y eût-on souhaité un peu plus d'ordonnance, et, sur un sujet aussi naturellement furtif et aussi con-asté, voir disposer plus nettement les lumières. Comparer, dans un même chapitre, Mme Colette tour à tour à Rétif de la Bretonne e tà André Theuriet, et, quelques pages plus loin, dire qu'elle est à la fois « le Barye et le Fabre de la littérature française », risque plus de brouiller l'esprit du lecteur que de l'éclairer, d'autant que la disposition typographique de l'ouvrage concourt à accuser encore ce papillotement. On y est arrêté à chaque pas par des renvois imposants et impérieux qui interdisent de suivre le fil du récit. La multiplicité de ces références atteste évidemment les connaissances et l'honnêteté du critique; une disposition moins fragmentée leur eût pu donner plus d'effet.

Deux chapitres y sont consacrés au « sens de la nature » et au « sens de l'humain » chez Mme Colette : ils se lisent avec profit, nourris qu'ils sont de témoignages soigneusement tirés de cette œuvre et qui en font paraître clairement les thèmes : l'apaisement par la nature, le constant regret de l'enfance, l'obsession furieuse ou mélancolique du désir, la tristesse de la volupté, les songes nés de la fièvre : éléments mouvants d'une œuvre où l'esprit ne joue

à peu près aucun rôle. Le chapitre le plus étendu est consacré à l'art d'écrire chez Mme Colette : il s'y trouve des considérations nombreuses sur des influences probables et improbables, sur les qualités et les défauts de ce style, sur les milieux où il prit naissance et se développa, sur ce qu'il put, au cours des années, emprunter à d'autres formes d'art, sur ses caractéristiques, la valeur de l'épithète, le souci de la ponctuation. Le volume s'achève par un chapitre : « Jugements », où l'auteur s'emploie à faire le départ entre le bon et le médiocre, l'éphémère et le parfait dans l'œuvre de Mme Colette : prévoir ce que l'avenir en décidera est malaisé; mais il n'est pas inutile de tenter de le discerner.

G. JEAN-AUBRY

HISTOIRE

LA PRÉHISTOIRE DU CHRISTIANISME. T. I; AUTOUR DE L'ASIE OCCIDENTALE, par *Ch. Autran.* Paris (Payot).

En regard d'une Histoire du christianisme qui peut prendre comme point de départ l'époque où est né le Christ, ou même l'Apocalypse de Daniel, ce qui ne remonte pas bien haut (premier quart du deuxième siècle avant notre ère), on peut concevoir une Préhistoire s'efforçant de grouper les faits religieux qui ont précédé le christianisme dans les pays voisins de celui qui fut son berceau. Cette enquête aura pour but de restituer les croyances de l'ancien monde oriental avant la venue du Christ, le milieu religieux dans lequel a germé le christianisme. C'est ce que nous apporte M. Ch. Autran; ses études dans les domaines les plus variés de l'orientalisme le désignaient au mieux pour effectuer cette synthèse, maintes fois tentée de façon fragmentaire alors que la comparaison seule peut lui donner toute sa valeur, et rendue pleinement profitable par les découvertes de ces dernières années.

Disons tout de suite que, malgré la diversité des composantes de l'Asie Occidentale ancienne, on aura la surprise de reconnaître de peuple à peuple un fonds de religion à caractéristiques communes et dont les ressemblances s'accentuent à mesure qu'on les étudie davantage, la Mésopotamie y jouant, au centre de la scène, le rôle à influence prépondérante. Ceci n'est pas pour surprendre maintenant que l'on peut revendiquer pour la civilisation totale de l'Asie

antérieure ancienne une origine mésopotamienne à prédominance du Sud, que l'on appelait le pays de Sumer.

La question des rapports de cause à effet, des influences que l'on peut invoquer de ces religions primitives sur le christianisme, est plutôt du domaine de l'historien des religions; je désire insister seulement ici sur le tableau qu'a brossé M. Ch. Autran des cultes primitifs de tout ce vaste territoire, et en faire ressortir les points communs rendus plus sensibles par les acquisitions nouvelles.

Car les recherches et les découvertes de ces dernières années permettent mieux qu'autrefois de déceler dans la religion babylonienne le côté astral qui paraît plutôt sémitique et le culte des forces naturelles qui semble bien être la croyance fondamentale de Sumer.

Lorsque nous atteignons le début de l'histoire en Sumer (aux premiers siècles du IIIe millénaire), la période de faveur des religions naturistes est déjà sur son déclin; c'est par des indices seuls que nous pouvons les restituer sur place, et par leurs survivances éparses au cours des siècles dans les pays voisins.

Depuis peu, les fouilles ont fait surgir des documents qui nous mettent, pour la période qui précède l'histoire, en face des vestiges de ces cultes, alors encore en pleine vigueur. Parmi les découvertes de textes religieux nous comptons des prototypes sumériens de saveur primitive et forte, (la Descente d'Ishtar aux Enfers, par exemple); les découvertes archéologiques (je fais allusion aux fouilles allemandes à Warka et aux fouilles américaines de M. H. Frankfort dans la région de Bagdad) ont porté sur un sanctuaire à réfections successives, consacré à un dieu de la fertilité et sur divers monuments représentant à multiples exemplaires des temps bien définis du rituel des divinités symboles des forces de la nature, tels que les scènes d'offrande et les réjouissances qui marquaient le mariage mystique annuel du dieu et de la déesse.

En Phénicie, les fouilles de Ras-Shamra, près de Lattaquié, ont fait connaître les vieux mythes religieux dont Philon de Byblos nous conservait le souvenir, en invoquant le témoignage du prêtre Sanchoniathon. Ces textes font allusion à une religion foncièrement naturiste.

Notre connaissance des croyances de l'Asie occidentale ancienne (car les textes hittites ont étendu nos informations également à l'Anatolie) est même maintenant si complète qu'il paraîtrait légitime, pour la méthode comparatiste en histoire des religions, de changer complètement son point de départ. Au lieu de s'efforcer de reconstituer, grâce aux recoupements recueillis dans les milieux les plus divers, y compris les non-civilisés (dont on veut faire des primitifs, alors qu'ils sont probablement des arriérés), la religion la

plus ancienne, il y aurait avantage à étudier, d'emblée, celles des Sumériens, des Akkadiens, voire des Égyptiens, avec lesquelles on remonte à environ 3.000 ans avant notre ère, ce qui est la date la plus haute à laquelle on puisse actuellement prétendre.

Suivant donc M. Ch. Autran dans ses recherches sur les plus généraux et plus anciens concepts religieux en Asie occidentale ancienne, nous y rencontrerons parmi les plus caractéristiques, car nous ne pourrions les passer tous en revue, les présences suivantes :

Un dieu ayant pour emblème le taureau qui, à lui seul, peut représenter le dieu lui-même, prototype des forces de fécondité et de fertilité; ce dieu qui hante les sommets, commande à l'orage comme à la pluie et aux crues bienfaisantes. En Sumer-Akkad les hymnes n'oublient pas son origine et le qualifient volontiers de taureau sauvage, de taurillon pur, brillant, éclatant; les peuples dits asianiques qui bordent la Mésopotamie connaissent même une idole en forme de taureau, à la fois dieu et autel. La Crète adore aussi un dieu-taureau; en son honneur des jeux sont exécutés dont les monuments nous ont gardé le souvenir et qui sont de véritables courses landaises. Le même culte se retrouve en Chypre, à Rhodes, et partout la parèdre du dieu, une terre-mère, est l'objet d'une même vénération. Abandonnons le proche Orient pour nous diriger plus à l'Est, nous le rencontrerons dans la vallée de l'Indus aux époques aryenne et pré-aryenne. Si l'on joint à cela qu'en Égypte le dieu Min possédait les mêmes caractères, on mesure quelle a été la dispersion non seulement de ce culte, mais de la personnalité divine à laquelle il s'adressait.

Le monde ancien a également adhéré, conséquence des cultes naturistes, à la doctrine d'un aliment de vie prolongée, sinon éternelle; il est identifié par les Sumériens aux eaux de l'abîme sur lequel la terre est supposée flotter et où croît la plante qui rendra la jeunesse, mais il est aussi assimilé au produit de la vigne, au vin, véritable divinité, dont les propriétés inébriantes sont mises à profit comme génératrices d'enthousiasme dans les cérémonies collectives. Son équivalent, en région aryenne, est le Soma; lui aussi produit la « possession » divine, comme les vapeurs de chanvre chez les Scythes, au dire d'Hérodote. En somme, un culte de la boisson fermentée, quel que soit le végétal qui ait servi à sa préparation dans l'Inde.

Notons encore, pour terminer, une rencontre commune, car dans la richesse des références offertes par M. Autran, il faut bien faire un choix : la disparition et la résurrection du dieu-fils, en Sumer et dans les pays adjacents. C'est Tammuz-Adonis, né du dieu de l'abîme; il est lui-même un dieu de verdure dont la mort coïncide

avec le dépouillement de la végétation et la résurrection avec son retour printanier. M. Autran en rapproche le dieu crétois tué comme Tammuz, par un sanglier et revenant à la vie au printemps, dieu qui peut affecter plusieurs aspects distincts. A ces divinités on peut joindre Môt (textes de Ras-Shamra), dieu-grain dont la mort est décrite sous la faucille, le van, le moulin, qui renaîtra cependant à la saison suivante, et le dieu hittite Télépinu, engourdi par le long sommeil hivernal; cherché partout et retrouvé seulement au printemps, il ne se décide à reprendre son office que stimulé par la piqûre des abeilles.

C'en est assez, je crois, pour prouver les liens religieux profonds qui existent entre les peuples civilisés de l'Orient ancien au cours des millénaires qui précèdent notre ère, liens d'autant plus forts que nous remontons plus près du temps où les religions et les mythes se sont élaborés, de la Méditerranée à la région de l'Indus.

G. CONTENAU.

SCIENCES

INITIATION A LA PHYSIQUE, par *Max Planck* (Flammarion). — LA RELATIVITÉ, par *Paul Couderc* (Les Presses Universitaires).

Ayant à puiser dans le stock abondant des ouvrages de science parus au cours de ces derniers mois, c'est à dessein que nous avons choisi ces deux-là, parce qu'ils évoquent les deux idées directrices, qui dominent la physique contemporaine : les théories quantiques et les théories relativistes.

Ces théories, qui furent proposées respectivement en 1900 et en 1905, ont eu des retentissements inattendus sur notre conception générale du monde. Après avoir considérablement modifié la physique, elles sont en train de bouleverser la philosophie traditionnelle. Les quanta (ou théorie granulaire de l'énergie) n'ont pas «ruiné le déterminisme», comme on le répète inconsidérément; ils se sont contentés de le préciser : nous sommes sûrs, actuellement, qu'il est impossible de perfectionner indéfiniment une expérience. En d'autres termes, nous ne pouvons plus séparer le phénomène qui se passe et l'homme qui l'observe : tout spectateur est, par cela

même, un acteur; phénomène et observateur forment un couple indissoluble, et cette généralisation synthétique est très satisfaisante pour l'esprit.

De son côté, la relativité nous débarrasse d'un préjugé séculaire, selon lequel il y aurait identité entre les perceptions directes de tous ceux qui scrutent le monde extérieur. Les expériences dépendent des observateurs, et tout particulièrement de leurs mouvements relatifs, Ainsi s'est évanoui le caractère absolu du temps; il ne subsiste plus, entre le temps et l'espace, cette absence de symétrie, qui avait complètement échappé à Newton et sur laquelle personne n'avait sérieusement réfléchi pendant plus de deux siècles.

Le physicien allemand Max Planck, lauréat Nobel (1918), aujourd'hui âgé de quatre-vingt-quatre ans, est l'initiateur de la théorie des quanta. C'est dire tout l'intérêt qui s'attache à la lecture de ses douze conférences, publiées en français sous le titre : *Initiation à la physique.* Chaque chapitre s'occupe d'un sujet tout à fait général : l'unité de notre conception de l'Univers, voies nouvelles d'accès à la connaissance, lois statistiques et lois dynamiques, origine et évolution des idées scientifiques, etc. Ce mode morcelé d'exposition multiplie les redites; et l'ensemble apparaît comme quelque peu touffu. Enfin, à maintes reprises, on a l'impression que les savants — même géniaux — évoluent moins vite que la science.

Il ne s'agit pas ici d'insister sur ces oppositions de points de vue entre les générations de savants. Mieux vaut glaner quelques réflexions d'intérêt capital, qui étonneront peut-être quelques-uns d'entre nous, mais qui mettront en évidence tout un aspect de l'Allemagne intellectuelle.

C'est d'abord, pour Planck, l'unité et l'universalité de la science : « Dans nos idées sur l'Univers, il faut éliminer tout ce qui est particulier à l'individualité de l'esprit qui les conçoit : la science nous libère de l'anthropomorphisme (pp. 36 et 11). L'unité de la science fait entrer toute la poussière des faits observés dans une vaste synthèse, qui s'étend à tous les lieux, qui vaut pour tous les savants, pour toutes les nations, pour toutes les civilisations (p. 31). Il existe une chaîne continue qui, partant de la physique et de la chimie, par l'intermédiaire de la biologie et de l'anthropologie, aboutit aux sciences sociales et à la psychologie : nulle part, ce lien ne saurait être rompu, si ce n'est arbitrairement » (p. 253).

C'est ensuite l'hégémonie et la toute-puissance de la méthode expérimentale : « A aucune époque, plus qu'à la nôtre, la théorie n'a marché davantage, la main dans la main, avec l'expérience (p. 199). Le seul guide vers le progrès est et demeure l'institution de *mesures*, avec les notions qui s'y rattachent immédiatement ou en découlent

par voie rigoureusement logique. Tout autre genre de conclusions, surtout celles qui s'appuient sur une prétendue évidence, est sujet à caution » (p. 153).

Voici pour l'objectivité nécessaire à la psychologie : « La loi de causalité ne veut rien dire de plus qu'une régularité expérimentalement vérifiée, dans l'enchaînement de nos perceptions successives (p. 95). Le postulat d'un déterminisme inflexible, s'étendant même à tout ce qui concerne la volonté humaine et la morale, est la condition indispensable du progrès scientifique. En principe, une recherche psychologique ne peut être valable que si elle a pour objet une personne autre que l'observateur, et pour autant que cette personne est effectivement indépendante de lui » (p. 66).

Ajoutons que l'auteur fait diverses allusions aux *fausses sciences* : « La croyance aux prodiges, de quelque nom qu'on les décore (occultisme, spiritisme, théosophie, etc.), étend de plus en plus ses ravages, en dépit des tentatives opiniâtres que les savants ont dirigées contre elles pour les éliminer (p. 119). Il est vraiment étonnant de constater combien de gens cultivés sont entrés dans le sillage de ces religions nouvelles, où ils subissent une séduction qui relève tantôt du mysticisme le plus dévoyé et tantôt de la plus basse superstition. L'idée séduisante d'édifier nos idées générales sur une base scientifique est, le plus souvent, repoussée par la catégorie de personnes dont nous venons de parler, sous prétexte que la conception scientifique du monde a fait faillite... » (p. 275).

Au surplus, Max Planck rend pleinemnet justice (p. 79) à la théorie de la relativité : « Bien qu'elle ait commencé par jeter un certain trouble dans les notions traditionnelles, elle s'est, en fin de compte, comportée comme le couronnement de la physique. » Ces dernières semaines nous ont apporté une remarquable mise au point, en 128 petites pages, avec 15 figures (collection « Que sais-je ? »): *la Relativité*, par Paul Couderc. Ce savant est bien connu de tous les amateurs de science, par sa gamme d'excellents exposés de vulgarisation astronomique, depuis *Parmi les étoiles*, qui convient même aux écoliers, jusqu'à *l'Architecture de l'Univers*, dont vient de paraître une nouvelle édition.

La relativité? « Beaucoup de gens mal informés la considèrent encore comme une pure fiction mathématique, comme un jeu d'écriture difficile, et d'autant plus admiré par qui n'y voit goutte, comme une vaine jonglerie sans assise dans le réel et sans emprise sur lui. D'autres la tiennent pour une théorie philosophique d'avant-garde, qui demande sans nécessité à notre raison des concessions acrobatiques, et dont la disparition subite ne causerait pas grand dommage. Sur la foi d'articles de presse, où l'on a claironné maintes fois son

agonie, d'aucuns la croient même enterrée depuis longtemps » (p. 9). Par malheur, « sauf chez quelques individus d'élite, l'esprit humain redoute l'effort, vit de routine, aime ses habitudes et se cabre lorsqu'on porte atteinte à ses préjugés... » (p. 22.

Couderc décrit avec une saisissante clarté l'imposant faisceau des *preuves expérimentales* qui font que l'on ne peut plus, à l'heure actuelle, ne pas être relativiste. Notamment, l'idée de temps, qui est intimement liée aux propriétés de la lumière, est examinée dans ses diverses complications : temps vécu, temps biologique, temps des horloges, temps sidéral, temps newtonien, temps relatif, temps statistique. Toute cette première partie a trait à la relativité dite « restreinte », où l'on ne s'occupe que des mouvements rectilignes et uniformes.

La relativité « générale » est la théorie du mouvement quelconque et de la gravitation (ce ne sont là que deux aspects d'un seul et même problème) : là aussi, les confirmations abondent, irrésistibles. C'est la gravitation qui empêche l'espace réel d'obéir à la bonne vieille géométrie d'Euclide, par laquelle on a essayé de charmer notre jeunesse. « Dans un champ de gravitation — c'est-à-dire *partout* —, non seulement il n'y a plus de parallèles, mais la ligne droite perd sa sagnification (p. 113). Défendre l'idée que l'espace est euclidien n'est pas plus raisonnable que de soutenir que la Terre est un plan » (p. 122).

La relativité restreinte a rénové l'infiniment petit de la microphysique : elle gouverne les transmutations artificielles, où nous avons presque à notre portée d'inépuisables sources d'énergie. La relativité générale nous dévoile l'infiniment grand de l'astronomie, et Paul Couderc nous parle, à ce propos, de ces étoiles étranges, que sont les « naines blanches » (comme le compagnon de Sirius), ainsi que de la fuite des galaxies. La physique a quitté « les ornières où elle s'embourbait. La valeur de l'esprit scientifique se mesure par un développement accéléré, grâce à l'application de la méthode expérimentale, où l'expérience et la logique se prêtent un mutuel appui » (p. 24). Nous retrouvons, sous une plume également autorisée, les idées que l'on rencontrait dans les conférences de Max Planck.

MARCEL BOLL.

MUSIQUE

CÉLÉBRER MOZART

Mozart avait trente-cinq ans lorsqu'il mourut à Vienne le 5 décembre 1791. Bien qu'il fût attaché à la maison de l'empereur en qualité de *kaiserlicher Kammerkompositeur*, bien que cette même année 1791 un opéra, *la Clémence de Titus*, lui eût été commandé pour les fêtes du couronnement de Léopold comme roi de Bohême, malgré le succès populaire de *la Flûte enchantée* qui triomphait au Théâtre *an der Wien* pendant son agonie, il mourut abandonné misérablement et reçut pour sépulture la fosse commune où ses restes ne purent jamais être identifiés.

Cependant sa musique immortelle n'a pas fini d'étendre son rayonnement bienfaisant et l'on pourrait lui attribuer les paroles de Plutarque sur le Parthénon parce qu'elle possède « cette fraîcheur qui, de nos jours, semble ne dater que d'hier, tant y brille à jamais je ne sais quelle fleur de jeunesse qui conserve à travers les âges un aspect original ». On dirait qu'il circule dans ces ouvrages un souffle toujours nouveau, une âme qui ne saurait vieillir.

Pour commémorer le cent-cinquantième anniversaire de cet événement obscur, la mort de Mozart, tandis que se déroulaient à Vienne des fêtes d'une pompe inouïe, une série de manifestations musicales émouvantes et belles avaient lieu à Paris. Je m'étonne seulement d'avoir vu cette semaine Mozart ou plutôt de l'avoir entendu s'achever sur une suite symphonique de M. Philipp Jarnach et les variations brillantes de Reger — il est vrai sur un thème de Mozart — introduites à Paris naguère sous la baguette véhémente de M. Furtwaengler. Non que ces ouvrages bien écrits et exécutés avec chaleur sous la direction de M. Abendroth, le chef éminent du Gewandhaus de Leipzig, fussent négligeables, mais parce que l'œuvre de Mozart avec ses six cents et des numéros était assez abondant, assez riche, assez varié et assez peu joué pour qu'il eût été souhaitable que ces fêtes lui fussent consacrées jusqu'au bout.

On peut regretter également de n'avoir entendu au cours de ce festival aucune des compositions, assez nombreuses, que Mozart écrivit à Paris. On eût aimé voir la symphonie parisienne inscrite au programme du concert d'orchestre inaugural. Ou le ballet des *Petits Riens*, remonté avec soin à l'Opéra — il y avait là un joli prétexte à le faire

et, en le faisant, une manière sensible de fêter Mozart à Paris. Mozart songea plusieurs fois à se fixer à Paris. Il y séjourna à deux reprises. D'abord en 1762 et 1763 : c'est l'époque du dessin de Carmontelle où l'enfant prodige exhibé par Léopold Mozart fut applaudi, cajolé, gâté. Le premier recueil gravé de Wolfgang Amédée Mozart — quatre sonates pour clavecin avec accompagnement non obligé de violon — dédié à Madame Victoire, fille du roi Louis XV, fut publié à Paris. L'auteur avait sept ans, ce qui s'appelle l'âge de raison, et un succès à tourner la tête. La grosse tête du petit Wolfgang tourna fort bien, mais le succès se fit plus avare. Ce fut à l'occasion de son dernier séjour, en 1778, que Mozart composa la symphonie en *ré* dite parisienne pour le Consert Spirituel des Tuileries où elle fut jouée le 18 juin, jour de la Fête-Dieu. La semaine précédente, l'Opéra avait représenté *les Petits Riens*. La symphonie en *ré* reparut le 15 août au programme du Concert Spirituel avec un nouvel andante, et une autre symphonie fut donnée le 8 septembre. N'était-ce pas là un résultat encourageant pour un musicien de vingt-deux ans, même de génie, moins de six mois après son arrivée? Toutes ces compositions, écrites à Paris et où l'influence du goût français se fait sentir dans la forme et dans le caractère, reçurent un accueil favorable et l'année suivante, Mozart parti, ses symphonies figurent quatre fois au programme des Concerts Spirituels. On ne peut donc pas dire que Paris s'est refusé à Mozart. Il y souffrit pourtant, éprouvé par les déceptions que la vie quotidienne réserve aux âmes sensibles, et, plus cruellement, par la mort de sa mère. Resté seul, pauvre, avec un caractère impatient et ombrageux, il renonça à la charge d'organiste de la Cour qui lui était offerte à Versailles et dont son père lui faisait ressortir par correspondance l'honneur et l'intérêt. L'enfant prodige n'était plus que l'enfant prodigue de Salzbourg. Amoureux d'Aloysia Weber, bientôt il ne songea plus qu'à la rejoindre à Mannheim où une déception nouvelle l'attendait. Ainsi, conclut M. Adolphe Boschot dans son beau livre (1), « à cause d'une chanteuse qui ne l'aime pas et qui va bientôt le dédaigner, la France perdit Mozart ».

L'année suivante, fixé à Vienne, y fut-il plus heureux? Il est permis d'en douter. Le 5 septembre 1781 il écrivait à son père : « Je puis dire que je n'ai ici aucun plaisir, à part celui de ne plus être à Salzbourg (2) ». De cette époque datent la grande messe en *ut* mineur que le Bremer Domchor fit entendre au Palais de Chaillot et *l'Enlèvement au Sérail* que l'Opéra-Comique choisit de remonter sous

(1) *Mozart*, par Adolphe Boschot. (Éditions d'Histoire et d'Art.)
(2) *Lettres de Mozart*. Traduction nouvelle, par Henri de Curzon. (Librairie Plon.)

la direction musicale de M. Désormière, pour cette commémoration. Délaissé par Aloysia Weber, Mozart s'était épris de sa sœur Constance, médiocre cendrillon de la famille. Il avait fait vœu, s'il l'épousait, de la mener à Salzbourg et d'y faire chanter une messe nouvelle. « J'ai véritablement fait cette promesse, écrit-il à son père le 4 janvier 1783, et comme preuve de la réalité de mon vœu, j'ai la partition de la moitié d'une messe qui donne les meilleures espérances. » C'est la messe en *ut* mineur qui fut en effet exécutée à Saint-Pierre le 25 août 1783. Quelles espérances, et quelle promesse tenue ! Cette œuvre puissante qui compte parmi les premières grandes œuvres de Mozart et reste parmi les plus fortes, est relativement peu connue et rarement jouée. Son audition récente, qui prenait de ce fait un intérêt singulier, n'était que la troisième à Paris. Elle y fut chantée pour la première fois, non pas à la Société d'Études mozartiennes il y a une dizaine d'années comme je l'ai vu imprimer à tort, mais avant la Grande Guerre au cours des festivals Mozart organisés par M. Reynaldo Hahn au Nouveau Théâtre (où, également pour la première fois à Paris, *Don Juan* fut donné intégralement en italien, dans sa version originale).

C'était une gageure de monter *l'Enlèvement au Sérail* après la représentation que l'Opéra de Berlin en avait donnée il y a quelques mois, et il faut féliciter M. Roger Désormière de son courage. M. Claverie, qui possède de grandes qualités, n'est peut-être pas tout à fait à sa place dans le rôle d'Osmin où il eût satisfait l'archevêque de Salzbourg plus que l'auteur : à la création le rôle était tenu par la basse Fischer pour qui Mozart l'a développé et dont il écrivait à son père : « Il a une excellente voix de basse, bien que l'archevêque m'ait dit qu'il chantait trop bas pour une basse »... Quant au rôle de Constance (non sa fiancée mais l'héroïne de *l'Enlèvement*), « je l'ai un peu sacrifié, poursuit-il, au gosier agile de Mlle Cavalieri. » Tant pis pour ses émules. La dernière venue, Mme Solange Delmas qui manque de chaleur et de grâce dans le mezzo, s'est montrée remarquable dans l'aigu. Elle est sans doute la meilleure interprète française des airs périlleux de Constance depuis que Mme Ritter-Ciampi a abandonné le rôle.

Rien apparemment ne se prête mieux à la fantaisie décorative que le sujet de *l'Enlèvement au Sérail*. Est-ce la faute du peintre ? Cette série un peu confuse de tableaux bariolés et multipliés assez arbitrairement ne s'harmonise guère avec la musique sublime à laquelle elle devrait servir de support et fait regretter les décors persans de M. Preetorius qui avaient du moins l'avantage d'être conçus avec précision pour la mise en scène.

L'Opéra, de son côté, avait repris *Don Juan* avec faste sous la direc-

tion musicale de M. Henri Rabaud. Une distribution éclatante réunissait les noms de Mmes Lubin, Hoerner, Mahé, de MM. Beckmans, Cabanel, Jouatte, Morot et Médus. Mme Germaine Lubin, fort belle comme toujours, prêtait à Donna Anna une noblesse qui lui est naturelle. Mlle Germaine Hoerner accuse le caractère revendicateur de Donna Elvire au détriment de la douceur, de la mélancolie qui conviendraient aussi à une faible femme, séduite, abandonnée et prête à céder encore. Ces deux cantatrices remarquables, rompues aux tempêtes wagnériennes, semblent avoir quelque peine à se défaire des habitudes de la déclamation lyrique pour *chanter* les airs de Mozart où les nuances des sentiments varient selon la ligne mélodique. C'est la leçon de M. Jouatte qui conduit sa voix dans un style si pur qu'il porte à son comble exquis et discret le rôle un peu effacé mais injustement décrié de Don Ottavio. On souhaiterait parfois plus de légèreté à l'orchestre qui incite les chanteurs à donner trop de volume. Malgré cet inconvénient, il y a un progrès sensible dans la diction des chanteurs dont la plupart des paroles furent perceptibles. Ce progrès est dû sans doute pour une part à la traduction nouvelle de M. Adolphe Boschot qui vient d'être adoptée par l'Opéra. Mais quand donc renoncera-t-on à l'emploi de la lanterne magique pour les fonds fixes de décor ? Ces projections d'un dessin vague et d'un style contestable se raccordent mal aux parties construites du décor et obligent par leur nature à plonger la scène dans une pénombre pénible où les personnages évoluent à contre-jour.

Ainsi, avec des éléments peut-être moins brillants, la représentation de *l'Enlèvement au Sérail* à l'Opéra-Comique parut dans l'ensemble musicalement plus cohérente que celle de *Don Juan* à l'Opéra. Il n'y a pas d'exécution parfaite, surtout lorsqu'il s'agit d'une œuvre aussi complexe et qui engage des facteurs aussi divers qu'un opéra. L'essentiel est que l'on joue Mozart et que ses opéras prennent place définitivement au répertoire. A quand *Cosi fan tutte* ?

Si l'on aime Mozart, on ne peut se contenter du petit nombre de morceaux qui reviennent au programme des concerts et cette semaine commémorative contribua certainement à donner de sa musique une idée plus large et plus profonde. Dans ce sens, à côté de la messe en *ut* mineur, on se réjouit d'entendre le Collegium Musicum de M. Hermann Diener interpréter avec une science et une conscience admirables un programme de musique de chambre intelligemment varié et l'excellent quatuor Bouillon, deux des six quatuors dédiés à Joseph Haydn et le quintette en *la* pour clarinette et cordes dédié à Anton Stadler. « Je suis capable d'écrire dans tous les styles », se vantait le jeune Mozart en partant pour Paris. Entre tant d'œuvres

de circonstance, faciles et charmantes, les quatuors dédiés à Joseph Haydn dont Mozart écrivait à l'éditeur Siebel : « Pour ceux-ci, je ne suis pas si bon marché », sont vraiment, ainsi qu'il l'affirmait dans l'épître dédicatoire, « le fruit d'un effort long et laborieux ». Ils figurent parmi les fleurs musicales de son génie, les plus hautes, les plus fécondes. Et il convient de placer au même niveau le quintette Stadler, daté du 28 septembre 1791 (1), une des dernières compositions de Mozart, chef-d'œuvre suprême, puisque le *Requiem* resta inachevé.

Le *Requiem* dont le Bremer Domchor avec l'orchestre du Conservatoire sous la direction de M. Liesche donna une audition exemplaire pour le sens des nuances et la précision, le jour anniversaire de la mort de Mozart, a pâti autant qu'il a bénéficié des circonstances romanesques où il fut composé, circonstances qui, amplifiées et déformées par la légende, lui valurent une fortune incroyable et quelque peu douteuse. Exécuté dès 1804 à Saint-Germain-l'Auxerrois avec une mise en scène déjà romantique, joué aux Invalides pour le retour des cendres de Napoléon, aux funérailles de Chopin et à maintes occasions des plus théâtrales, le *Requiem* finit par être introduit dans un opéra de Rimsky-Korsakoff représentant Mozart empoisonné par Salieri.

Il faut rendre à Mozart ce qui lui appartient. En juillet 1791, un inconnu vêtu de gris lui remit une lettre anonyme le priant de composer une messe pour le repos d'une âme. Mais le ton de la prétendue lettre à Da Ponte sur laquelle on fonde l'obsession fatale, consécutive à cette commande mystérieuse, contraste si fort avec celui des autres lettres de Mozart, même contemporaines, que l'authenticité de ce document semble suspecte. Toujours est-il que la composition du *Requiem*, interrompue par le dernier voyage à Prague, puis par la représentation de *la Flûte enchantée*, fut reprise par Mozart durant les dernières semaines de sa vie. Si l'on en croit le témoignage de sa belle-sœur, la veille de sa mort encore il se fit apporter la partition et voulut reprendre le Lacrymosa interrompu, mais ses forces le trahirent.

Mozart en mourant laissait imparfait son chant funèbre. Son œuvre authentique s'arrêterait à la seizième mesure du Lacrymosa. Il y avait encore cinquante ducats à toucher du commandeur mystérieux, qui n'était autre qu'un domestique du comte Walzegg. Pressée par le besoin, Constance chargea d'abord Eybler, puis Süssmayer, qui avait collaboré à *la Clémence de Titus*, de terminer l'ouvrage. En l'écoutant l'autre soir avec émotion, je songeais que

(1) Dans son récent ouvrage, M. Paumgartner date cette composition de 1789.

Mozart, si soucieux de traduire en musique les mouvements du cœur humain et, vers la fin de sa vie, si féru de symboles, n'aurait peut-être pas considéré comme une interprétation trop louche que l'on entendît, dans la plainte déchirante des premiers violons qui ouvre le Lacrymosa, son âme blessée s'exhaler.

EMMANUEL BOUDOT-LAMOTTE.

***

TECHNIQUE D'UNE EXPOSITION.

Certaines pensées nous sont venues à l'occasion de l'Exposition des Collections du Tchad que nous venons d'organiser au Musée de l'Homme. La difficulté du problème qui consistait à mêler l'archéologie et l'ethnographie comme elles l'avaient été pendant nos recherches, et aussi sa nouveauté, nous ont conduit à des réflexions sur l'esprit dans lequel il convenait de construire une exposition dont le thème paraissait aussi disparate. Disparate, à première vue seulement. Car c'est tout naturellement que les deux disciplines se sont mêlées au cours de nos travaux sur le terrain.

Deux zones devaient être étudiées par la quatrième Mission Griaule puis par la Mission Lebaudy-Griaule. La première d'entre elles est située immédiatement au sud du lac Tchad; parsemée de villes et de ruines de villes enceintes de murs, elle est habitée par les Kotoko qui se réclament des constructeurs des murailles, les Sao. Là, les fouilles archéologiques nous menèrent aux enquêtes ethnographiques par l'intermédiaire du matériel sorti du sol. Dans la deuxième région, peuplée d'un agglomérat de tribus dont certaines peuvent être tenues pour les descendants des citadins sao, nous dûmes partir, tout au contraire, de l'ethnographie pour arriver à l'archéologie.

C'est cette série d'échanges inverses qu'il nous fallait représenter dans la salle de l'exposition afin de montrer aux visiteurs l'interdépendance naturelle de ces deux sciences.

Les rapports d'une discipline à l'autre étant établis par l'intérieur, d'un objet à un autre, l'exposition fut alors scindée en deux parties nettes : au début, l'archéologie marquée par les bleus formant les fonds des vitrines et des panneaux photographiques; puis l'ethnographie dont les supports brique devaient former, avec les premiers tons, un contraste visible au tout premier abord. Quelques taches blanches furent ménagées parmi les bleus pour soutenir les plus

remarquables des pièces archéologiques, une surface vert pâle, au milieu de la section ethnographique, permettant de présenter des jouets de paille blonde dont l'aspect ouvre des perspectives séduisantes sur la psychologie enfantine.

Les photographies eurent alors leur rôle à jouer : disposées entre les vitrines qu'elles accompagnaient, elles furent chargées d'illustrer un texte, volontairement très court, qui, faisant le tour de la salle, avait pour but de montrer l'aspect des pays explorés, ses habitants et leurs principales occupations; d'autres, mises dans les vitrines elles-mêmes, en éclairèrent le contenu qui, replacé ainsi dans ses usages, s'humanisa. Quelques agrandissements de grandes dimensions, placés à l'entrée et au niveau supérieur de la salle dont ils augmentèrent au maximum l'utilisation, formèrent une vaste frise des aspects les plus vivants du voyage.

Précédant cette exposition aménagée dans la grande salle d'honneur du Musée de l'Homme, ne contenant que des objets d'aspect subjectif et s'accompagnant de photographies dues à une étonnante technique nouvelle, une vitrine fut installée au rez-de-chaussée comme un appel à la visite.

***

Lorsque le public entre dans une salle d'exposition (ou dans un musée), rarement il se rend compte de l'effort et de la longue application qui ont été nécessaires pour lui présenter ce qu'il a sous les yeux. Et il est bien qu'il en soit ainsi.

Plus spécialement pour l'ethnographie et pour l'archéologie, liée par essence à la première, il ne conçoit guère les difficultés matérielles et surtout morales, qu'il a fallu vaincre pour récolter ce qui est désormais exposé dans de calmes salles.

La réaction première du « Primitif » devant l'Européen est un réflexe de défense. Se refermant sur lui-même, il cherche à ne rien abandonner; toutes les ruses lui sont bonnes pour conserver ce qui compose sa personnalité, objets concrets et connaissance. Plus encore que nous ne le faisons, il pare toute chose de vertus particulières et il ne peut se séparer d'un objet qu'en perdant un peu de lui-même. Vendre un ustensile quel qu'il soit, arc, marmite ou masque rituel, lui est aussi pénible que pour un bourgeois blanc de savoir la montre en or de son grand-père dans un gousset inconnu.

Ces sentiments vaincus et les collections parvenues au musée, l'organisateur devra, parfois contre son cœur, ne conserver du matériel que ce qui mérite d'être exposé. Tout comme l'écrivain libérant

peu à peu son texte des mots inutiles qui en sont comme la peau morte, il devra penser qu'une œuvre est faite d'abord de rejets.

Le choix ne s'effectue pas de la même façon dans un musée d'ethnographie et dans un musée de beaux-arts. Dans ce dernier, il suffit souvent de choisir entre des objets ayant tous une valeur esthétique : tableaux et sculptures qui s'exposent d'eux-mêmes et que le seul fait de placer au milieu ou contre les murs d'une salle permet qu'on les voie. Dans un musée d'ethnographie, cette sélection se complique du fait que le problème, original, est à la fois d'ordre scientifique et d'ordre esthétique.

D'ordre scientifique. Tout objet présente une valeur ethnographique, qu'il soit esthétique ou non; il faut en expliquer les usages et montrer même le fonctionnement de certains d'entre eux. Pour l'archéologie, sorte d'ethnographie « fixée », le problème est encore plus délicat à résoudre : exposer, sans rebuter le visiteur, des spécimens dont l'aspect premier éloignerait les gens non avertis, et les présenter de telle façon qu'éclate l'étincelle de vie qui se trouve dans chacun d'eux.

D'ordre esthétique. En partant de cet indispensable point de vue scientifique, tout objet peut être exposé pour que son aspect esthétique soit mis en valeur. Mais cela ne pourra être fait qu'à la condition expresse que, mis esthétiquement en relief par cette méthode, il se trouve à la place exacte qui est la sienne dans la classification logique.

En se plaçant à ce second point de vue, nous ne ferons d'ailleurs qu'étendre comme il doit l'être le domaine de l'ethnographie, science morale, qui, outre l'histoire des religions, la géographie humaine et l'étude des techniques, comprend l'observation des arts indigènes et de ce qui est esthétique dans le matériel usuel des populations dites primitives. Dans ce sens, une poterie, par exemple, ne sera pas exposée seulement parce qu'elle a un usage particulièrement intéressant mais aussi à cause de sa forme parfaite et de sa décoration délicate; et, s'il est utile de prévenir le visiteur que le vase qu'il a sous les yeux sert exclusivement à la conservation du miel, encore faut-il choisir un pot à miel dont l'aspect soit agréable, son utilisation technique regardant surtout les spécialistes.

C'est ainsi que dans les salles du Musée de l'Homme, on trouve, parfaitement à leur place, des collections dont l'aspect esthétique conviendrait aussi bien aux galeries du Louvre. C'est le cas, tout spécialement, des incomparables ensembles que sont les poteries de l'Amérique précolombienne, les terres cuites des cités sao ou les peintures byzantines de l'église d'Antonios.

***

Le fait qu'un musée d'ethnographie puisse être considéré principalement comme le prolongement d'un laboratoire conduit à la confusion entre la recherche scientifique et l'exposition publique. S'il est indispensable, ainsi que nous le disions plus haut, que la logique scientifique la plus rigoureuse préside à l'élaboration du plan d'un musée public, encore cela ne doit-il être fait que d'une façon qui restera insensible pour les visiteurs. Et l'on évitera ainsi les erreurs les plus gênantes qu'il ait été permis de relever dans ce sens : abus de l'« esprit synthétique » (?), salles d'exposition ressemblant à des laboratoires, vitrines systématiques, textes longs, pâles reflets de la bibliothèque, goût de la laideur si elle est rituelle, religion des numéros visibles et de l'étiquette, photographies peu nombreuses ou pas suffisamment vivantes, crainte des tons contrastés et de ce qui se voit, dissimulation des incidents du voyage (alors que, sans voyage, il n'y aurait pas de musée d'ethnographie), désir éperdu d'enseigner « la masse » à n'importe quel prix — et n'importe comment pourvu que le procédé corresponde à une certaine idéologie —, etc...

Que ces confusions aient été faites au début, c'est, nous nous empressons de le dire, tout à l'honneur des savants et des chercheurs dont le seul tort est d'avoir oublié que le point de vue du public et le leur sont d'essence différente. C'est pour cette raison que le muséologue doit ouvrir grands ses yeux et ses oreilles aux faits et aux psychologies de l'extérieur afin de descendre de sa tour.

A l'intérieur d'un musée permanent, les expositions temporaires ouvertes périodiquement sont les occasions qui permettent de faire avancer la technique de présentation des collections. Aussi devra-t-on tirer l'essentiel de l'enseignement apporté par de semblables manifestations, et en employer l' « esprit » dans la partie permanente du musée dont il rajeunira constamment l'aspect en la rendant plus attrayante.

Il sera alors non un musée « statique », proche parent du cimetière, mais un musée vivant, un phare vers lequel se dirigeront tout naturellement ceux qui cherchent à étendre leurs connaissances ou plus simplement à se distraire d'une manière qui ne soit pas vulgaire; et il constituera ainsi un centre de rayonnement où les savants consacreront à la diffusion de la science la portion de leur vie qu'ils ont le devoir d'employer ainsi.

***

Qu'elle soit artistique ou qu'elle soit ethnographique, c'est-à-dire technique et esthétique à la fois, une exposition sera élaborée sui-

vant les mêmes principes, ces derniers étant encore valables dans tous les autres cas, qu'il s'agisse d'exposer des automobiles, des constructions en allumettes ou des timbres-poste, le problème à résoudre, essentiellement visuel, étant le même toujours : faire de chaque objet un pôle d'attraction sans que, pour cela, il nuise aux autres, offrir à chaque œil le maximum de chances, et, dès l'entrée, supprimer l'effort du visiteur. Ce dernier, s'il désire s'instruire, le faisant d'autant plus volontiers que l'exposition montrera moins son intention de l'enseigner.

Une exposition est une architecture et elle se bâtit comme telle, chaque élément devant s'intégrer à l'ensemble dont il devient ainsi une partie irremplaçable. Elle se trace d'abord sur le papier. Seule, la rectitude du plan, d'un simple dessin fera naître une construction à trois dimensions, qui sera d'autant plus harmonieuse et homogène que l'assise scientifique en sera plus rigoureuse. Appliquée sur cette forte base, la fantaisie pourra intervenir : elle sera un attrait de plus pour le visiteur, comme pour le spectateur du cirque le maillot brillant qui enveloppe les muscles authentiques de l'acrobate.

Il faudra pourtant se garder de faire de l'inédit à tout prix bien qu'on soit aisément tenté de le faire. Il est bon, certes, de chercher sans cesse des artifices nouveaux, mais ils devront venir de la nature même du matériel à exposer, toutes sortes de problèmes neufs intervenant avec chaque catégorie d'objets. Ainsi que le commerce le fait de façon permanente pour vendre ses articles, la nouveauté, dans un musée, sera adaptée aux collections à montrer et non à une idéologie extérieure qui, même si elle est nouvelle, n'en est pas moins un ensemble d'éléments figés qui conduisent inévitablement à l'automatisme, négation de l'esprit. Si l'on n'y prête pas la plus grande attention, on risque d'y succomber et l'on donne alors au musée un aspect comparable à celui d'un bébé rose et robuste, certes, mais dont l'ossification serait prématurée et définitive.

Une exposition n'est pas faite pour être lue. La tâche de l'organisateur sera donc d'aider les visiteurs à voir, une exposition réussie pleinement étant celle qu'un public étendu aura non seulement regardée mais « vue », et vue sans effort de sa part. Il ne faut pas la confondre avec la bibliothèque, comme on l'a fait trop souvent, un de ses buts n'étant en aucune façon d'être une annexe de cette dernière : elle doit seulement tenter de conduire le public (ou, plus précisément, car il en est ainsi dans la réalité, une faible partie du public) à la bibliothèque pour qu'il s'y documente plus complètement. Dans cet espoir, les titres des ouvrages principaux à consulter se trouveront toujours à côté des objets dont ils traitent.

Un excès d'écriteaux, une trop grande abondance de mots em-

pêchent le visiteur de voir tout en enlevant une place précieuse aux objets que voilent alors les étiquettes, les numéros, les pancartes descriptives, tout comme le bavardage fatigue l'homme sensé. D'une façon secondaire, une trop grande quantité de textes, prenant la place du matériel exposable, chasse ce dernier vers la tristesse des réserves destinées à quelques rares privilégiés.

Cela ne signifie pas qu'il sera placé sous les yeux du visiteur sans qu'aucune indication écrite ne l'accompagne; mais il faudra être rigoureux et écarter toute phrase, tout mot même qui ne sera pas essentiel. Trop souvent nous avons pu voir des objets reconnaissables à première vue et qui étaient accompagnés d'explications, de photographies et de dessins inutiles : on expose ainsi, par exemple, un chapeau sous lequel une étiquette, numérotée, porte l'indication « chapeau » tandis qu'à côté une photographie du même chapeau avec, elle aussi, le mot « chapeau », est suivie d'un diagramme montrant l'utilisation de ce chapeau, etc...

Il faut se garder d'ennuyer le visiteur en lui montrant avec trop d'insistance le plan idéologique » de l'exposition. S'il faut tâcher de le conduire à s'intéresser à un matériel, donc à une discipline qui, jusqu'alors, lui était étrangère, encore faut-il le faire par des moyens qui, pour appartenir à la pédagogie, ne doivent pas en avoir l'apparence.

Il ne faut pas non plus, car c'est là une tromperie (inconsciente chez les organisateurs), spéculant sur un titre qui évoque les vastes horizons et « le grand cyclone bleu de la liberté » dont parle Giono, il ne faut pas, se laissant soi-même hypnotiser par cet appel, amener le public dans des salles à l'aspect de laboratoire, devant des vitrines systématiques et mortes, où ne manquent que les cornues et les éprouvettes et où ne vibre pas la note sentimentale qui pénètre le visiteur.

A l'intérieur d'une exposition, il faut laisser le public aller à sa guise et le guider sans qu'il le sente; éviter les flèches du genre de « sens de la visite » — on en arriverait bientôt à des pancartes comme « sens du regard » ou « orientation de la tête » — : il n'y a rien de plus désagréable et qui donne davantage le désir de partir vers d'autres lieux.

Le visiteur devra être guidé *visuellement*, par de grandes taches et non par une infinité de mots et de points, pattes tristes d'insectes qui dansent devant son esprit de façon désordonnée. Le numérotage des vitrines est un moyen qui permet de toujours savoir où l'on se trouve du voyage. Si le visiteur le désire, il fait le point et si cela ne l'intéresse pas, il ne le fait pas. Peu importe. Les voyageurs qui

savent voyager ne sont pas forcément ceux qui se munissent en permanence de repères.

Pour les visiteurs qui attachent un certain intérêt aux choses scientifiques, il importe d'éditer un petit ouvrage explicatif et illustré — qui sera seulement le développement des différents textes de l'exposition; conçu comme un guide, il jouera sérieusement son rôle en conduisant le lecteur, par l'intermédiaire des mots, d'un bout à l'autre de la salle.

***

La visite d'un musée sera alors pour tous un repos, une distraction et un agréable enseignement. Le savant, en laissant son regard s'attarder sur le beau matériel disposé dans un cadre attrayant et clair, pourra y libérer momentanément son esprit des graves préoccupations qui l'assaillent; l'homme moins cultivé y trouvera, par le même truchement de l'agrément, un moyen de s'instruire; quant au visiteur moyen, il en ressortira avec la sensation confuse d'avoir appris quelque chose et d'avoir pénétré dans un domaine, hermétique jusqu'alors, dont il gardera un souvenir émerveillé.

Mais pour cela, et indépendamment de ce que nous venons d'indiquer, logique scientifique rigoureuse, réflexions mûries, application soutenue, le premier devoir du muséologue sera de sentir qu'une exposition se bâtit seulement si, point fondamental, il apporte à cette construction tout son goût et toute sa sensibilité, mais aussi tout son cœur.

JEAN-PAUL LEBEUF.

LE DIRECTEUR-GÉRANT : DRIEU LA ROCHELLE.
Imprimerie Chantenay, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris-VIe.

N. R. F.

SEPT ROMANS DE JEUNES

MARC AUGIER Les Copains de la Belle Ét

10e Édition 3

Cinquante mille jeunes gens de France ont vécu ce roman.

LUC DIETRICH L'Apprentissage de la V

16e édition.. 4

Le grand événement littéraire de l'année.

GILBERT DUPÉ La Foire aux Femmes

48e édition.. 28

La vie ardente du marais vendéen.

ANDRÉ HUMBERT Monseigneur de Zava

20e édition.. 36

Le sang de l'amour et de la glôire.

ALBERT PARAZ Le Roi tout Nu

23e édition.. 28

Un chef-d'œuvre d'humour (Prix Cazes 1942).

JEAN PROAL Les Arnaud

24e édition.. 25

« L'homme contre la montagne ».

PAUL VIALAR La Maison sous la Me

30e édition.. 2

Le roman d'aventures le plus bouleversant de Paul Vialar (prix Femina 1939).

SEPT SUCCÈS ÉCLATANTS

19, rue Amélie (7e) **ÉDITIONS DENO**

AUBIER, Editions Montaigne, PARIS

CLAUDE FRANCHET

LA VIGNE EN FLEURS

(ROMAN)

Le roman de la vigne en Bourgogne. C'est un peu l'histoire d'un monde 'autrefois, car bien des vignes sont envahies aujourd'hui par les cerisiers auvages. Mais la vigne est toujours là et, un jour, des jeunes filles issues du ieux sang bourguignon, referont la vendange.

Un volume : **30** fr.

A.-D. SERTILLANGES, membre de l'Institut.

LA VIE FRANÇAISE

Le livre du relèvement moral de la France. Ce relèvement dépend de la irection que prennent les cœurs. C'est cette direction, en effet, qui détermine a forme des sociétés et des civilisations, leur puissance ou leur impuissance.

Un volume : **36** fr.

A. JOLIVET ET F. MOSSE

MANUEL DE L'ALLEMAND DU MOYEN AGE

DES ORIGINES AU XIVe SIÈCLE

L'essentiel de ce qu'un bon étudiant devrait savoir de la langue et de la ttérature allemandes avant Luther. On trouve dans cet ouvrage une esquisse rammaticale, des textes variés et un glossaire complet.

Un volume : **120** fr.

COLLECTION BILINGUE DES CLASSIQUES ÉTRANGERS

(Textes et Traductions)

NOVALIS

HENRI D'OFTERDINGEN

Traduit et préfacé par Marcel CAMUS, agrégé de l'Université

Roman poétique, l'œuvre la plus célèbre de l'auteur où la fleur bleue reprénte le but idéal de sa vie. Mais s'il veut remplir sa mission, le héros doit 'abord parcourir tout le cercle de l'existence terrestre, en recueillant les nages de toutes choses, pour entrer ensuite dans une existence supérieure, ù tout ce qu'il a vu et éprouvé se spiritualise et se transfigure. Ainsi, le dévepppement du poète s'achève dans la vie mystique et contemplative.

Un volume : **60** fr.

CHAUCER

LES CONTES DE CANTERBURY

Traduits et préfacés par Floris DELATTRE, professeur à la Sorbonne

Chaucer atteint, dès le XIVe siècle, à la liberté artistique qui est déjà celle u roman moderne, le *Prologue* notamment, son chef-d'œuvre incontesté, yant pu être appelé à juste titre « la préface de *Don Quichotte* et de *Gil Blas* ».

Un volume : **40** fr.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
DES ACTIONNAIRES
DE LA BANQUE DE FRANC

L'Assemblée générale des actionnaires de la Banque de France s tenue le 29 janvier 1942, sous la présidence de M. de Boisanger, gou neur, qui a donné lecture, au nom du Conseil général, du compte re des opérations pour l'exercice 1941.

Après avoir signalé qu'au cours de l'année qui vient de s'ache l'économie française a continué de ressentir durement les répercussi d'une guerre qui lui impose de lourdes servitudes et dont la durée l'extension restreignent de plus en plus les sources où elle puisait n malement une large part des approvisionnements nécessaires à la p duction, M. de Boisanger a rappelé les mesures prises pour jeter bases d'un régime économique et social conforme aux principes animent la politique du Gouvernement et aux nécessités immédia d'une période exceptionnelle.

L'encaisse-or, évaluée conformément aux dispositions de la conv tion du 29 février 1940 sur la base de 23,34 milligrammes d'or titre de 900 millièmes de fin par franc, s'élève, le 24 décembre 1941 84.597 millions.

Le montant des billets au porteur en circulation qui était inscrit bilan du 26 décembre 1940 pour 218.383 millions, s'élevait, le 24 cembre 1941, à 266.761 millions.

La moyenne du portefeuille d'escompte s'est élevée, au cours l'exercice, à 5.219 millions. Le maximum a été atteint le 30 octo avec 7.850 millions; le minimum, le 2 janvier, avec 3.563 millions.

Le montant des avances consenties en application des conventi des 29 septembre 1938, 29 février et 9 juin 1940, s'élevait au 24 cembre 1941 à 68.700 millions et celui des Avances provisoires à l'É en vue du paiement des dépenses d'entretien des troupes d'occupat en France était, à la même date, de 139.004 millions.

Les versements à l'État, au titre d'impôts généraux ou spéciaux de redevances, ainsi qu'à la Caisse Autonome, ont atteint pour l'exerc 88 millions de francs.

Le dividende net de l'exercice 1941 a absorbé 40.880.000 francs s'est élevé à 224 francs.

M. Gaston Bassot a présenté, en son nom et au nom du Collège Censure, le rapport des censeurs.

L'Assemblée a été appelée à procéder à l'élection d'un membre Conseil général pour remplacer M. Pierre Caillaux dont le man arrivé à expiration est renouvelable.

GALERIE LOUIS CARRÉ

10, AVENUE DE MESSINE, 10 — PARIS-VIIIe

ROUAULT

PEINTURES RÉCENTES

DU 15 AU 30 AVRIL 1942

ŒUVRES
de
SIMENON

aux Éditions de la Nouvelle Revue Française

